U d'/of OTTAWA
39003002453396

434 - 1A - 5
375 vert

Monsieur de Phocas

— *Astarté* —

DU MEME AUTEUR

La Petite Classe (Épuisé.)

Propos d'Ames simples.

Monsieur de Bougrelon.

Fards et Poisons.

Histoires de Masques (Epuisé.)

Poussières de Paris (Épuisé.)

Monsieur de Phocas.

Le Vice errant.

Princesse d'ivoire et d'ivresse.

L'École des vieilles femmes.

Madame Monpalou.

L'Aryenne.

Théâtre.

Maison pour Dames.

Hélié, garçon d'hôtel.

Tous droits de reproduction, de traduction, réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, et le Danemark.
S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée d'Antin, Paris.*

JEAN LORRAIN

Monsieur de Phocas

— ASTARTÉ —

ROMAN

DIX-HUITIÈME ÉDITION

PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier de **Hollande**
numérotes.

Mon cher Paul Adam,

Voulez-vous me permettre de dédier, autant à l'auteur de la Force *et du* Mystère des Foules *qu'à l'ami sûr et à l'artiste rare, l'évocation de ces misères et de ces tristesses, en témoignage de mon admiration et de ma sympathie grandes pour le caractère de l'homme et la probité de l'écrivain.*

JEAN LORRAIN.

Cannes, 1er mai 1901.

PQ
2235
.D93M6
1901

Monsieur de Phocas

LE LEGS

Monsieur de Phocas. Je tournai et retournai la carte entre mes doigts; le nom m'était complètement inconnu.

En l'absence du valet de chambre, alors caserné à Versailles pour une période de vingt-huit jours, la cuisinière avait introduit le visiteur. M. de Phocas était dans mon cabinet de travail.

Je quittai en bougonnant le fauteuil où je somnolais (cette journée était si chaude) et, décidé à dépêcher l'importun, pénétrai dans mon cabinet.

M. de Phocas! Écartant doucement la portière, je m'étais arrêté au seuil.

Étroitement moulé dans un complet de drap vert myrthe, cravaté très haut d'une soie vert pâle et comme sablée d'or, M. de Phocas était un frêle et long jeune homme de vingt-huit ans à peine, à la face exsangue et extraordinairement vieille, sous des cheveux bruns crespelés et courts.

Ce profil précis et fin, la raideur voulue de ce long corps fluet, l'arabesque (si je puis m'exprimer ainsi), l'arabesque tourmentée de cette ligne et de cette élégance, j'avais déjà vu tout cela quelque part.

D'ailleurs, M. de Phocas ne semblait pas m'apercevoir, daignait-il seulement? Debout près de ma table de travail, il hanchait légèrement dans une pose pleine de grâce et, de l'extrémité de sa canne, — un jonc d'au moins dix louis, dont la pomme, un ivoire vert d'un travail bizarre, me requérait, immédiatement, — du bout de sa canne donc, M. de Phocas feuilletait un manuscrit posé parmi des papiers et des livres et le lisait de haut, négligemment.

C'était odieux, intolérable et d'une parfaite impertinence.

Ce manuscrit, ces pages de prose ou de vers, ces notes et ces lettres, cette œuvre et mon

œuvre en somme remuée du bout de la badine, dans l'intimité de mon home, par ce visiteur curieux et indifférent! J'étais à la fois indigné et ravi, indigné de l'acte, mais ravi de son audace, car j'aime et j'admire l'audace en toutes choses et en qui que ce soit; mais déjà toute mon attention était ailleurs, les yeux pris à l'incendie verdâtre brusquement allumé aux plis de la cravate par une énorme émeraude, dont la petite tête hautaine s'éclairait étrangement; si étrange déjà par elle-même, la petite tête fine et glabre, toute en méplats, on eût dit, modelés dans de la cire pâle, une tête semblable à celles que l'on voit, signées Clouet ou Porbus, dans la galerie du Louvre consacrée aux Valois.

M. de Phocas ne semblait même pas se douter de ma présence et, flexible et fier, il continuait de ramer dans mes papiers, à distance, quand, la manche de sa jaquette s'étant un peu relevée, je vis qu'un mince bracelet de platine, un fil d'aigues et d'opales était rivé à son poignet droit.

Ce bracelet! Maintenant, je me souvenais.

J'avais déjà vu ce frêle et blanc poignet d *fin race*, ce cercle étroit de platine et de gemmes. Oui, je les avais vus, mais manœuvrant cette

fois au-dessus des pierres et des écrins de choix d'un prestigieux artiste, d'un maître orfèvre et ciseleur, chez Baruchini, ce dompteur de métaux qu'on croirait échappé de Florence et dont l'officine, connue des seuls amateurs, se dérobe au fond de la si curieuse et ancienne cour de la rue de Visconti, la plus étroite peut-être des rues du vieux Paris, la rue Visconti où Balzac fut imprimeur.

Délicieusement pâle et transparente, main de princesse et de courtisane, ce jour-là, la main dégantée du duc de Fréneuse (car je me rappelais aussi son vrai nom maintenant), ce jour-là, la main dégantée du duc de Fréneuse planait avec d'infinies lenteurs au-dessus d'un tas de pierres dures, lapis-lazulis, sardoines, onyx et cornalines, piquées çà et là de topazines, d'améthystes et de rubacelles; et la main parfois se posait, tel un oiseau de cire, désignant du doigt la gemme choisie... La gemme choisie... et, mes souvenirs se précisant, voilà que j'évoquais aussi le son de la voix, le ton du duc prenant congé de Barruchini et disant d'un timbre bref à l'orfèvre : « Il me faudrait cet objet dans dix jours. Vous n'avez, en somme, que les incrustations à faire Je compte sur vous, Barru-

chini, comme vous pouvez compter sur moi. »

Un paon de métal émaillé, dont il venait de donner la commande au maître ciseleur et dont il venait d'assortir lui-même toute la roue en pierreries; une originalité de plus à ajouter à la liste de tant d'autres, car les fantaisies du duc de Fréneuse ne se comptaient plus, elles avaient même une histoire légendaire.

Mieux, le personnage, l'homme même avait une légende qu'il avait créée inconsciemment d'abord et qu'il s'était pris depuis à aimer et à entretenir. Quelles fables n'avait-on pas chuchotées sur ce jeune homme cinq fois millionnaire, qui, de grande race et des mieux apparentés, n'allait pas dans le monde, vivait sans amis, n'affichait pas de maîtresse et quittait régulièrement Paris fin novembre, pour aller passer ses hivers en Orient.

Un profond mystère, épaissi comme à plaisir, enveloppait sa vie et, en dehors des deux ou trois grandes premières qui révolutionnent Paris, chaque printemps, on ne rencontrait jamais nulle part ce pâle et long jeune homme à la taille si droite et à la face si lasse. Il avait fait courir jadis et avait eu des succès d'écurie; puis il avait cessé brusquement de suivre les

réunions ; il avait liquidé ses chevaux, vendu son haras, et après les boudoirs de filles désertés tout d'abord, avait fait peu après défection aux salons du faubourg qui, néanmoins, l'avaient encore quelque temps retenu, et ça avait été une rupture avec tous, une complète disparition.

Toute l'année, Fréneuse voyageait maintenant à l'étranger. Pourtant, au printemps, quand quelque sensationnel acrobate, homme ou femme, était signalé dans un établissement comme à l'Olympia, au cirque ou aux Folies-Bergère, il arrivait parfois d'y rencontrer Fréneuse tous les soirs d'une même semaine, et cette étrange insistance devenait encore un nouveau prétexte à histoires, une source d'hypothèses et de quels racontars ! on le devine aisément. Puis Fréneuse replongeait soudain dans la retraite, le silence : il était reparti à Londres ou à Smyrne, aux Baléares ou à Naples, peut-être à Palerme ou à Corfou, on ne savait où, jusqu'au jour où quelqu'un du club le signalait pour l'avoir rencontré sur le quai, chez un antiquaire, ou rue de Lille, chez quelque marchand de pierres rares, ou bien encore chez un numismate de la rue Bonaparte, attablé, la loupe à la main et singulièrement attentif, devant quelque

intaille du XII^e^ siècle ou quelque camée de collection.

Fréneuse possédait, dans son hôtel de la rue de Varennes, tout un musée secret de pierres dures célèbres parmi les amateurs et les marchands. Il avait aussi, disait-on, rapporté de l'Orient, des souks de Tunis et des bazars de Smyrne, tout un trésor de bijoux anciens, de tapis précieux, d'armes rares et de poisons violents, mais Fréneuse vivait sans amis, nul n'était admis à visiter l'hôtel familial.

Ses seules relations étaient des marchands ou des collectionneurs comme lui et, parmi eux, Barruchini, le maître ciseleur, était peut-être le seul qui eût jamais franchi le seuil de la rue de Varennes. Tout mondain était sévèrement consigné à la porte : on l'aurait dérangé dans ses fumeries d'opium, disait le monde par vengeance, et c'était la plus anodine des histoires mises en circulation sur le compte de Fréneuse, tant rancunier était le beau dépit d'une société d'oisifs et d'inutiles.

Cet homme avait rapporté avec lui tous les vices de l'Orient.

Et c'est le duc de Fréneuse que j'avais chez moi, feuilletant négligemment mes manuscrits

du fin bout de sa canne, Fréneuse et ses légendes son passé mystérieux, son présent équivoque et son avenir plus sombre, Fréneuse entré che moi sous un faux nom.

Il levait les yeux et m'apercevait enfin. Après une courte inclinaison de tête, le geste de rassembler les feuillets épars sur ma table et, comme s'il avait lu dans ma pensée : « D'abord, excusez-moi, monsieur, de me présenter chez vous sous un faux nom ; ce nom est maintenant le mien. Le duc de Fréneuse est mort, il n'y a plus que M. de Phocas. D'ailleurs, je suis à la veille de partir pour une longue absence, de m'exiler de France peut-être pour toujours, et cette journée est la dernière qui me reste. Je viens de prendre une grande décision, mais tout cela vous importe peu sans doute, et pourtant si, puisque je viens vous voir un peu pour cela. »

Et me demandant d'un geste de le laisser continuer, refusant de la main le siège que je lui offrais : « Vous connaissez Barruchini, vous avez même commis sur lui et son art de ciseleur des pages inoubliables, pour moi du moins, puisque c'est à leur auteur que je rends aujourd'hui visite. C'était dans la *Revue de Lutèce.* Vous avez compris et décrit en poète l'art pris-

matique aux lueurs troubles et multiples de cet orfèvre magicien. Oh! le feu sourd et changeant qui dort dans ses bijoux, les détails de nature, animaux ou fleurs, qui y sertissent l'eau des gemmes! L'avez-vous assez bien chantée, cette flore orfévrie, à la fois byzantine, égyptienne et Renaissance! En avez-vous assez saisi les aspects de madrépores et de joyaux sous-marins, oui, sous-marins, car, fleuris de béryls, de péridots, d'opales et de saphirs pâles, couleur d'algues et de vagues, d'un émail céruléen presque, ils ont l'air de joyaux restés longtemps au fond de la mer. Anneaux de Salomon ou coupes du roi de Thulé, ils sont surtout l'écrin des villes englouties, et la fille du roi d'Ys devait en porter de semblables quand elle livra les clés des écluses au Démon... Oh! les colliers de Barruchini, ces ruissellements de pierres bleues et vertes, ces bracelets trop lourds incrustés d'opales, Gustave Moreau en a fleuri la nudité de ses princesses maudites. Ce sont les joyaux de Cléopâtre et de Salomé; ce sont aussi des joyaux de légende, des joyaux de clair de lune et de crépuscule :

« Et cela se passait dans des temps très anciens.

« Voilà la formule (avez-vous écrit) qui monte aux lèvres devant ces fruits d'émail et ces fleurs de gemme emmaillées dans des ors. Bijoux de Memphis ou de Byzance, c'est à l'Égypte et au Bas-Empire qu'ils font surtout songer, mais peut-être encore plus à la ville du roi d'Ys et à ses cloches submergées. »

Vous voyez que je connais mes auteurs. Or, personne plus que moi n'a souffert du morbide attrait de ces bijoux ; et, malade à en mourir (puisque je m'en vais de leur poison translucide et glauque), c'est à vous que j'ai voulu me confier, monsieur, vous qui avez compris leur somptueux et dangereux sortilège, jusqu'à en communiquer aux autres le malaise et le frisson.

« Vous seul pouviez me comprendre, vous seul pouviez accueillir avec indulgence les affinités qui m'attirent vers vous. Le duc de Fréneuse n'était qu'un original, monsieur ; pour tout autre que vous, M. de Phocas serait un fou. J'ai tout à l'heure prononcé le nom de la ville d'Ys et du Démon qui engloutit la ville, le Démon de luxure qui séduisit la fille du roi. Si un envoûtement pouvait se prolonger à travers les siècles, je dirais que ce Démon est en moi.

Oui, un Démon me torture et me hante, et cela depuis mon adolescence. Qui sait ? peut-être était-il déjà en moi quand je n'étais qu'un enfant, car, dussé-je vous paraître halluciné, monsieur, voilà des années que je souffre d'une chose bleue et verte.

« Lueur de gemme ou regard, je suis amoureux, pis, envoûté, possédé d'une certaine transparence glauque ; c'est comme une faim en moi. Cette lueur, je la cherche en vain dans les prunelles et dans les pierres, mais aucun œil humain ne la possède. Parfois, je la trouve dans l'orbite vide d'un œil de statue ou sous les paupières peintes d'un portrait, mais ce n'est qu'un leurre, la clarté s'éteint à peine apparue, je suis surtout un amoureux du passé. Vous dire à quel point les vitrines de Barruchini ont exaspéré mon mal? Je voyais sourdre, je voyais poindre en ces joyaux le regard que je cherche, le regard de Dahgut, la fille du roi d'Ys, le regard de Salomé aussi, mais surtout la clarté limpide et verte du regard d'Astarté, d'Astarté qui est le Démon de la Luxure et aussi le Démon de la Mer... » Et, averti sans doute par l'effarement de ma physionomie :

« Oui, il est entendu que je suis un vision-

naire, et de quelles visions? Puisse ce supplice vous être épargné, car j'en souffre tellement que je m'en vais. Oui, c'est à cause de ces visions et de leurs horribles conseils, d'un tas de choses chuchotées par elles dans l'horreur des nuits, que je quitte Paris, la France et la vieille Europe qui ne peuvent plus les contenir.

« Leur échapperai-je en Asie?... Ainsi, cette nuit encore... mais j'abuse. Voilà ce que je viens vous demander, monsieur. Je pars, peut-être ne me reverrez-vous jamais! J'ai consigné dans ces feuillets les premières impressions de mon mal, les inconscientes tentations d'un être aujourd'hui sombré dans l'occultisme et la névrose. Voulez-vous me permettre de vous confier ces pages, voulez-vous me promettre de les lire? De l'Asie pour laquelle je m'embarque et où je vais me fixer dans l'espoir d'y trouver un remède à mes obsessions, je vous enverrai la suite de cette première confession, car j'ai besoin de crier à quelqu'un les affres de mon angoisse, besoin de savoir ici, en Europe, quelqu'un qui me plaigne et se réjouisse de ma guérison, si jamais le ciel me l'envoie. Voulez-vous être ce quelqu'un? »

Je tendis la main à M. de Phocas.

LE MANUSCRIT

« — Et ses mains, la douceur fondante de ses mains toujours glacées, leur glissement entre les doigts, telle une fuite de couleuvre! Vous n'avez pas remarqué ses mains! Moi, sa poignée de main m'a toujours singulièrement impressionné, si l'on peut appeler poignée de main une étreinte insaisissable de doigts fluides et froids!

— Pour moi, c'est surtout l'œil qui était inquiétant, cet œil pâlement bleu, d'une dureté de pierre dure. Du lapis ou de l'acier, on ne savait, tant ils avaient, ces yeux, des lueurs glacées. Et l'insistance de son regard! J'en étais, moi, tout déconcerté, chaque fois qu'il me parlait au club.

— Oui, c'est un monsieur plutôt bizarre, c'est comme son âge! — Vous savez qu'il a au

moins quarante ans. — Lui, il en paraît vingt-huit. — Allons donc, vous ne l'avez donc jamais regardé? La face est horriblement vieille, le corps est demeuré jeune, cela, je l'avoue; on n'est pas plus sveltement souple, mais la figure est ravagée, le teint bis d'une lassitude abominable, et la bouche! la crispation de ce sourire. Cette bouche contractée a une expérience de cent ans. — L'opium use vite, rien n'abîme l'Européen comme l'Orient. — Ah! c'est un fumeur de kief? — Sans doute. Comment expliquer autrement les étranges abattements, les fatigues effroyables qui le terrassaient tout à coup il y a cinq ans, et, au club, au moment de sortir, le forçaient à s'étendre et à demeurer pendant des heures... — Des heures? — Oui, de longues heures inerte, les membres comme dénoués, anéanti... Voyons, de Mazel, vous qui l'avez connu, ne lui est-il pas arrivé une fois de dormir quarante heures en deux jours? — Quarante heures! — Parfaitement, il s'éveillait juste aux heures des repas pour prendre sa nourriture et retombait après dans sa torpeur. Fréneuse avait même une sorte d'effroi de ces sommeils, il flairait là un phénomène anormal, lésion du cerveau ou dépression nerveuse. — La

fâcheuse anémie cérébrale qui suit les grandes débauches. — Encore une légende! Je n'ai jamais cru, moi, aux débauches de ce pauvre duc. Un être si frêle, d'une complexion si délicate; franchement, il n'y avait pas la place chez lui pour la débauche. — Peuh! et Lorenzacio! — Si vous citez les Médicis! Lorenzacio, un Florentin passionné de rancune, un être d'énergie et de vengeance lentement couvée et caressée comme on caresse la lame d'une dague. Si vous comparez à ce foie vert de fiel, Fréneuse... un fantasque, un oisif, un sans but dans la vie! Pour moi, il avait fumé l'opium, en Orient, d'où ces somnolences, ces léthargies morbides : le danger des mauvaises habitudes! Il s'en était bien défait à la longue, mais la lourde influence du poison opiacé l'opprimait toujours. D'ailleurs, ses yeux d'acier bleui étaient-ils assez des yeux de fumeur d'opium? la charriait-il encore assez dans ses veines, la pesante ivresse du chanvre? L'opium, c'est comme la syphil... (et de Mazel âchait le mot tout à trac), cela se garde des années et des années dans le sang; ça s'élimine à la longue, mais il faut en absorber, de l'iodure! »

Alors Chameroy : « Il a bon dos, votre opium.

« Pour moi, le cas de Fréneuse est bien autrement compliqué. Un malade, lui, non, un personnage de conte d'Hoffmann! Vous êtes-vous jamais donné la peine de bien le regarder? Cette pâleur pourrissante, la crispation de ces mains effilées, plus japonaises de formes que des chrysanthèmes, ce profil d'arabesque et cette maigreur de vampire, tout cela ne vous a jamais donné à réfléchir? Mais Fréneuse a cent mille ans malgré son corps souple et sa face imberbe. Cet homme-là a déjà vécu dans des temps antérieurs, et sous Héliogabale et sous Alexandre IV et sous les derniers Valois... Que dis-je? c'est Henri III lui-même. J'ai dans ma bibliothèque une édition de Ronsard, une édition rare reliée en peau de truie avec des fers du temps, qui contient un portrait du Roy gravé sur velin. Un de ces soirs, je vous apporterai le volume, vous jugerez. A part la fraise, le pourpoint busqué et les pendants d'oreilles, vous jurerez voir le duc de Fréneuse. Moi, sa présence ici m'apportait toujours un malaise, et tant qu'il était là, c'était comme une oppression, comme un poids... »

Telles étaient les divagations soulevées autour du départ de Fréneuse et de la mise en

vente de l'hôtel et du mobilier de la rue de Varennes, annoncée l'avant-veille à la quatrième page du *Figaro* et du *Temps*. Racontars, légendes, hypothèses, il avait suffi de prononcer le nom de Fréneuse pour faire fermenter, comme un levain, toute la sottise des mensonges et des présomptions. D'ailleurs, ces clubmen élégants et légers ne m'apprenaient rien.

Tous ces chuchotements sourds de la médisance et de l'opinion publique intriguée et mystifiée, il y avait dix ans que je les entendais bruire et courir autour du nom de l'actuel M. de Phocas, et c'était cet homme qui m'avait élu comme confident, c'était à moi qu'était échu, de par sa volonté, l'honneur ou la honte de déchiffrer sa vie et d'en connaître enfin l'énigme consignée aux pages d'un manuscrit.

Entièrement écrites de sa main, quoique de diverses écritures (car l'écriture de l'homme change avec ses états d'âme, et le graphologue reconnaît, à un trait de plume, la chute d'un honnête homme devenu un coquin), donc, entièrement écrites de sa main, je me décidai, un soir, à lire, les pages confiées; celles que M. de

Phocas relisait si dédaigneusement, étalées sur ma table, et du bout de sa canne et du coin de ses yeux aux sourcils teints et peints.

Je les transcris telles quelles dans le désordre incohérent des dates, mais en en supprimant, néanmoins, quelques-unes d'une écriture trop hardie pour pouvoir être imprimées.

C'était d'abord sur le premier feuillet cette citation tronquée de Swinburne :

« Il y a une fiévreuse faim dans mes veines. — Le péché! est-ce un péché quand les âmes des hommes sont jetées dans le gouffre? Cependant, j'avais bonne confiance pour sauver mon âme, avant qu'elle y glissât sous les pieds chaussés de feu de la luxure. Oh! le triste enfer où toutes les douces amours ont leur fin, tout, sauf la douleur qui jamais ne finit! »

Et puis ces quatre vers de Musset tirés d'*A quoi rêvent les jeunes filles :*

Ah! malheur à celui qui laisse la Débauche
Planter son clou de fer sous sa mamelle gauche!
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond;
La mer a beau passer quand la tache est au fond.

Et les impressions personnelles commençaient :

« *8 avril 1891.* — L'obscénité des narines et des bouches, l'ignominieuse cupidité des sourires des femmes rencontrées dans la rue, la bassesse sournoise et tout le côté hyène et bêtes fauves, prêtes à mordre, des commerçants dans leurs boutiques et des promeneurs sur les trottoirs, comme il y a longtemps que j'en souffre! J'en souffrais déjà, enfant, quand, descendant par hasard à l'office, je surprenais, sans les comprendre, les propos des domestiques déchirant les miens à belles dents.

« Cette hostilité de toute la race, cette haine sourde d'une humanité de loups-cerviers, je devais la retrouver plus tard au collège, et moi-même, qui ai la répugnance et l'horreur de tous les bas instincts, ne suis-je pas instinctivement violent et ordurier, meurtrier et sensuel comme cette foule sensuelle et meurtrière, la foule des émeutes qui jette les sergents de ville à la Seine et criait, il y a cent ans : « Les aristos à la lanterne! » comme elle vocifère aujourd'hui : « A bas l'armée! » ou : « A mort les Juifs! »

« *30 octobre 1891.* — Il n'y a de vraiment beaux que les visages des statues. Leur immobilité est autrement vivante que les grimaces de

nos physionomies. Comme un souffle divin les anime, et puis quelle intensité de regard dans leurs yeux vides!

« J'ai passé toute ma journée au Louvre et le regard de marbre de l'*Antinoüs* me poursuit. Avec quelle mollesse et quelle chaleur à la fois savante et profonde ses longs yeux morts se reposaient sur moi! Un moment, j'ai cru y voir des lueurs vertes. Si ce buste m'appartenait, je ferais incruster des émeraudes dans ses yeux.

« *23 février 1893.* — J'ai fait aujourd'hui une démarche ignoble : j'ai essayé de circonvenir un journaliste que je connais à peine pour obtenir de lui d'assister à une exécution; je l'ai même invité à dîner, et l'homme m'ennuie et le sang me répugne, oui, me répugne à un tel point que chez le dentiste, en entendant un cri dans la pièce à côté, je défaille presque et crois me trouver mal.

« Une carte m'a été promise pour la cérémonie... Irai-je à cette exécution?

« *12 mai 1893.* — Naples. — Je viens de voir la plus belle collection de pierres dures. Oh! ce musée! quelle pureté de profils et quelle sua-

vité de lignes dans les moindres camées! Les Grecs ont plus de grâce, je ne sais quelle sénérité heureuse qui pourrait bien être le caractère de la divinité ; mais les intailles romaines ont je ne sais quelle ardeur intense. Il y avait là dans le chaton d'une bague une tête adolescente couronnée de laurier, quelque jeune César ou quelque impératrice, Caligula, Othon, Messaline ou Poppée, mais d'une expression exténuée et jouisseuse à la fois déchirante et si lasse que je vais en rêver bien des nuits... Rêver! Certes, il vaudrait mieux vivre et je ne fais que rêver. »

« *13 juillet 1894.*— On rencontre, les soirs de fête, très tard, dans les rues, de bizarres passantes et de plus étranges passants. Ces nuits de joie populaire remueraient-elles au fond des êtres d'anciens avatars oubliés? Mais j'ai absolument croisé, ce soir, dans le remous de la foule excitée et suante, des masques d'affranchis Bythiniens et de courtisanes de la décadence.

« Il se dégageait, ce soir, de cette grouillante esplanade des Invalides, à travers les pétarades les tirs, les relents de friture, les hoquets

d'ivrognes et l'atmosphère empestée des mé-nagères, de fauves effluves d'une fête sous Néron.

« C'était presque l'odeur d'une soirée de mai sur le *Basso-Porto* de Naples, et des visages erraient dans cette foule, qu'on eût pu croire siciliens.

« *29 novembre, même année.* — Le regard morne et si lointain de l'*Antinoüs*, la prunelle extasiée et féroce, implorante pourtant, du camée romain, je viens de les retrouver, et cela, dans un pastel plutôt lâché de facture et signé d'un nom de femme, une peintresse inconnue à laquelle pourtant je ferais bien une commande, si j'étais sûr qu'elle reproduisît cet étrange regard.

« Et cependant moins que rien. Ces deux ou trois crayons de pastel écrasés autour de cette face carrée, amaigrie, aux maxillaires énormes, et plafonnant, la bouche voluptueusement ouverte, les narines dilatées, sous une lourde couronne de violettes, avec, au coin de l'oreille, un pavot. La face est plutôt laide, d'une couleur cadavéreuse et triste, mais sous les paupières à peine soulevées luit et sommeille une

eau si verte, l'eau morne et corrompue d'une âme inassouvie, la dolente émeraude d'une effrayante luxure!

« Je donnerais tout pour trouver ce regard.

« *18 décembre, même année.* — « Dort-elle ou veille-t-elle? car son cou, baisé de trop près, porte encore une tache pourprée où le sang meurtri palpite et s'efface; douce et mordue doucement, plus belle pour une tache. » *Laus Veneris* (Swinburne).

« Oh! cette tache violâtre sur ce beau cou de femme endormie et l'abandon presque pareil à la mort, le calme de ce corps anéanti de plaisir! Comme elle m'attirait, cette tache! J'aurais voulu y appliquer mes lèvres et sucer lentement toute l'âme de cette femme, et cela jusqu'au sang; et puis, ce pouls régulier m'énervait; le souffle de sa respiration, sa gorge à temps égaux soulevée, m'obsédaient comme le tic-tac d'une pendule de cauchemar, et j'ai vu le moment où mes mains crispées allaient étreindre la dormeuse à la gorge, oui, à la gorge, et la serrer jusqu'à ce qu'elle ne respirât plus. J'aurais voulu l'étrangler et la mordre, l'empêcher de respirer surtout. Ah! ce souffle con-

tinu!... Je me suis levé, une sueur froide aux tempes, bouleversé par l'âme d'assassin que j'avais été pendant dix secondes : j'avais dû nouer mes deux mains, l'une à l'autre, pour les empêcher de se poser sur ce cou... Elle dormait et, de ses lèvres, sortait une petite odeur de pourriture... Cette odeur fade, tous les êtres humains l'exhalent en dormant.

« Oh! les saints de la Thébaïde que de coupables nudités doucement entr'ouvertes venaient tenter la nuit, dans le mirage des sables! Oh! ces errantes figures de volupté, dont les reins et les ventres frôleurs laissaient des siliages d'encens et d'aromates, et c'étaient pourtant de mauvais esprits!

« *3 janvier 1895.* — J'ai dormi de nouveau avec cette femme et la tentation m'est revenue, oui, la tentation du meurtre ; quelle honte!... Je me souviens qu'enfant j'aimais à torturer les bêtes, et je me rappelle aussi l'aventure de deux tourterelles, qu'on m'avait mises une fois entre les mains, pour me distraire, et qu'instinctivement, inconsciemment j'étouffai en les serrant. Je ne l'ai pas oubliée, cette atroce histoire, et je n'avais que huit ans.

« La palpitation de la vie m'a toujours rempli d'une étrange rage de destruction, et voilà deux fois que je me surprends des idées de meurtre dans l'amour.

« Y aurait-il en moi un être double? »

Là, finissait le premier manuscrit.

L'OPPRESSION

« *Sans date.* — La beauté du vingtième siècle, le charme d'hôpital, la grâce de cimetière de la phtisie et de la maigreur, dire que j'ai subi tout cela ! Pis, je l'ai aimé à mon heure.

Rats d'Opéra, lys du Rat Mort, mondaines frêles aux museaux de rongeurs, j'ai eu dans ma vie des ballerines impubères, des duchesses émaciées, douloureuses et toujours lasses, des mélomanes et des morphinées, des banquières juives aux yeux plus en caverne que ceux des rôdeurs de banlieue, et des figurantes de music-hall qui, à souper, versaient de la créosote dans leur Rœderer; et j'ai même eu des insexuées des tables d'hôte de Montmartre et jusqu'à de fâcheuses androgynes. Comme un snob et comme un mufle, j'ai aimé les petites filles anguleuses, effarantes et macabres, le ragoût de phé-

nol et de piment des chloroses fardées et des invraisemblables minceurs.

Comme un imbécile, j'ai cru aux bouches de proie et d'agonie, et, comme un niais, aux larges yeux de luxure d'un tas de petits êtres maladifs, alcooliques, cyniques, pratiques et solliciteurs. La profondeur des yeux et le mystère des bouches, la courtière en bijoux aux unes, la manucure aux autres les fournissait avec les eaux de toilette, les savons et les fards; et Fanny l'éthéromane, remontée tous les matins par un savant dosage de kola et de coca, ne mettait d'éther que sur ses mouchoirs.

Truquage et battage, pour parler leur argot salisseur. Leurs pourritures phosphorescentes, leurs ferveurs émaciées, leur brûlure de Lesbos..., des vices d'enseigne affichés pour amorcer le client, de la perversité pour jeunes et vieux messieurs en mal de goûts pervers! tout cela ne pétillait et ne flambait qu'à l'heure où le gaz s'allume, dans les couloirs des music-hall et le décor brutal et nickelé des bars; et sous le carrick cerise à trois collets de la noctambule, comme sous les grègues bouffantes de la cycliste, tout cet aguichant étalage de pâleur passionnée, de vice savant et d'anémie

exténuée et jouisseuse, tout le charme des fleurs faisandées célébrées par les Bourget et les Barrès, tout cela n'était qu'un rôle appris et cent fois ressassé de la *Dame*, un chapitre trop lu du *Manchon de Francine*, pioché et travaillé par d'ingénieuses « cabotes », conscientes de la salauderie des mâles et de leurs moyens d'actions sur l'organisme éreinté de l'acheteur.

Et dire que j'ai aimé, moi aussi, ces petites bêtes malfaisantes et malades, ces fausses *Primavera*, ces *Joconde* au rabais, tout le stock à cinq louis des Léonard et des Botticelli, des ateliers de peintres et des brasseries d'esthètes, ces fleurs en fil d'archal de Montparnasse et de Levallois-Perret.

Et l'odieux, le fâcheux travesti, le travesti fessu aux jambes héronnières, au torse corseté, opprimant à regarder, des laiderons primés des boîtes du boulevard, le faux Saxe de Nina Grandière et l'esthétique de bocal de pharmacie, l'aspect spectral et réclame à la fois de Mlle Guilbert et de ses longs gants noirs!...

Ai-je assez maintenant l'horreur de ce cauchemar! Comment ai-je pu le supporter si longtemps!

C'est qu'alors j'ignorais les formes mêmes

de mon mal. Il était latent en moi, comme un feu sous des cendres; je le caressais depuis... depuis mon enfance peut-être, car il fut toujours en moi,.. mais je ne le savais pas!

Oh! cette chose bleue et verte qui me fut révélée dans l'eau morte de certaines gemmes et l'eau plus morte encore de certains regards peints, la dolente emeraude des joyaux de Barruchini et de certains yeux de portraits, je ne l'avais pas définie encore, et si j'ai tant souffert de mon impuissance d'aimer auprès de toutes ces femmes, c'est qu'aucune d'elles n'avait vraiment de regard.

Vendredi 3 avril 1895. — Oraisons mauvaises :

Que ta bouche soit bénie, car elle est adultère,
Elle a le goût des roses nouvelles et de la vieille terre,
Elle a sucé les sucs obscurs des fleurs et des roseaux;
Quand elle parle, on entend comme un bruit très lointain de roseaux,
Et ce rubis impie de volupté, tout sanglant et tout froid
C'est la dernière blessure de Jésus sur la croix.

Aujourd'hui, vendredi saint, un désir d'émotion d'enfance, une habitude ressouvenue d'ancienne piété m'a fait suivre les offices à Notre-

Dame; j'ai voulu tenter de rafraîchir... (oh! si j'avais pu l'éteindre!...) la brûlure de ma plaie dans l'ombre froide d'une église; et pendant que les proses latines montaient et retombaient, psalmodiées par le prêtre avec des lenteurs de glas, j'avais beau en suivre le texte dans mon livre, c'étaient les horribles vers de Remy de Gourmont qui, telle une caresse, effleuraient mes lèvres, telle une caresse et tel aussi un sacrilège.

Que tes pieds soient bénis, car ils sont déshonnêtes,
Ils ont chaussé les mules des lupanars et des temples en fêtes;
Ils ont mis leurs talons sourds sur l'épaule des pauvres;
Ils ont marché sur les plus purs, sur les plus doux, sur les plus pauvres,
Et la boucle améthyste, qui tend la jarretière de soie,
C'est le dernier frisson de Jésus sur la croix.

Et l'office des Ténèbres avait beau pleurer la mort du Christ; dans le silence chuchotant de la chapelle convertie en Tombeau, je n'entendais que la mauvaise antienne du poète...

Que tes yeux soient bénis, car ils sont homicides,
Ils sont pleins de fantômes, et l'ironie des chrysalides
Y dort comme l'eau fanée qui dort au fond de grottes vertes,
On voit dormir des bêtes parmi des anémones bleues, vertes.

Et voilà que, promenant sur ma chair la douceur des choses glauques évoquées, comme des émeraudes taillées en olive, comme des bouts de doigts frais erraient maintenant dans la paume de mes mains.

J'avais laissé glisser mon livre à terre et, écroulé sur mon prie-dieu, je m'y tenais accoudé d'un bras et l'autre bras pendait, main inerte et ouverte, près de moi... et des choses fraîches et rondes coulaient dans cette main, s'égrenaient dans mes doigts.

La sensation était si imprévue, si finement pure et si délicieusement effleurante, qu'un frisson me redressa le torse... Étais-je, dans une hyperesthésie sensuelle, parvenu à matérialiser sur ma peau le contact des yeux de ma convoitise?... Je demeurai une minute dans le doute et dans l'espace... Pour mieux retenir la sensation et la faire bien mienne, je baissais mes paupières, mais le contact se précisait. Sous l'insistance de la caresse je regardais, je voulais voir.

Une femme en deuil, une femme encore jeune sous ses voiles de veuve était assise à mes côtés et, doucement, égrenait son chapelet dans mes doigts.

Elle l'égrenait, les paupières modestement baissées; mais un sourire entr'ouvrait l'arc mince de sa bouche. Entre ses cils comme entre ses lèvres roses, du blanc, pareil à de l'argent, luisait.

O douloureux saphir d'amertume et d'effroi!
Saphir, dernier regard de Jésus sur la croix.

« *Mardi 16 juin 1895.* — J'étais à l'Olympia, hier soir. La laideur de cette salle, la laideur de l'assistance surtout, — oh! ce costume moderne et la disgrâce du corps humain dans la disgrâce de cet attirail de tôle, qui constitue la tenue idéale de l'homme; tous ces tuyaux de poêle où s'emmanchent les jambes, les bras et le torse d'un clubman étranglé par un carcan de porcelaine blanche, et le triste, le gris de toutes ces faces vannées par la mauvaise hygiène des villes et l'abus des alcools..., le ravage des veilles et des soucis de la lutte imprimé en tics nerveux sur tous ces mous et gras visages..., leur pâleur de saindoux, et, dans les loges, aux fauteuils d'orchestre, auprès de la banalité des mâles, triomphaient l'extravagance et la vanité des femelles.

C'étaient les édifices de plumes, de gazes

et de soies peintes écrasant des cous frêles et des poitrines plates : d'étroites épaules engoncées de manches énormes, la maigreur étoffée des phtisies à la mode, ou bien, pis encore, l'éléphantiasis cuirassé de jais des grosses dames, et cela sous les jets crus du gaz. Et pendant que tous ces fantoches se souriaient et s'examinaient du bout de la lorgnette, sur la scène c'était le déploiement lent et souple, le jeu savant de tous les muscles d'un merveilleux corps humain. Moulé dans un maillot de soie pâle, un acrobate, nudité brillantée et moirée par place de lumière électrique et de sueur, se renversait dans un cambrement de tout son être; puis, se redressant tout à coup dans un effilement des hanches et des jambes pointées vers les frises, imposait à tous l'hallucinant spectacle d'un homme devenu rythme, d'une souplesse animée d'un mouvement d'éventail.

J'étais dans la loge du cercle. En France, l'admiration seule des statues est permise. Les pays du soleil n'ont pas ces préjugés et, en Oriental que je suis devenu, comme je faisais remarquer les admirables proportions et l'harmonie des gestes de l'acrobate en scène, le

marquis de V... (j'ai toujours détesté et sa voix de fausset et ses petits yeux clairs) le marquis de V... me dit avec un mauvais sourire : « Et puis ce gymnasiarque peut se casser le cou à chaque seconde, c'est très périlleux ce qu'i fait là, mon cher; et ce qui vous plaît en lui, c'est le petit frisson qu'il vous donne... Quelle émotion, si ses mains suantes lâchaient la barre? Avec la vitesse acquise de son mouvement de rotation il se romprait net la colonne vertébrale, et qui sait si un peu de matière cervicale ne jaillirait pas jusqu'à nous! Ce serait très sensationnel et vous auriez une émotion rare à ajouter à celles de votre champ d'expérience, car vous les collectionnez, vous, les émotions. Quel joli ragoût d'épouvante nous sert là cet homme en maillot!

« Avouez que vous désirez presque qu'il tombe. Moi aussi, d'ailleurs et beaucoup de gens, dans cette salle, sommes dans le même état d'angoisse et d'attente. C'est l'horrible instinct de la foule devant les spectacles qui réveillent en elle les idées de luxure et de mort. Ces deux aimables compagnonnes voyagent toujours ensemble, et, croyez qu'à ce moment même... (voyez, l'homme ne tient plus à sa barre

que par une crispation d'orteil), à ce moment même, bon nombre de femmes, dans ces loges désirent ardemment cet homme moins pour sa beauté que pour le danger qu'il court. » Et puis, la voix tout à coup nuancée d'intérêt : « Vous avez les yeux singulièrement pâles, ce soir, mon cher Fréneuse, il faut renoncer au bromure et vous mettre à la valérianate. Vous avez une âme charmante et curieuse, mais il faut commander à ses mouvements. Vous convoitiez trop ardemment, trop évidemment surtout, sinon la mort, du moins la chute de cet homme, ce soir. »

Je ne répondais pas, le marquis de V... avait raison. La folie du meurtre m'avait ressaisi, le spectacle m'hallucinait; et raidi dans une lancinante et délirante angoisse, je souhaitais, j'attendais la chute de cet homme. Il y a en moi un fond de cruauté qui m'effraie.

LES YEUX

« *Sans date.* — « Les yeux!... Ils nous apprennent tous les mystères de l'amour, car l'amour n'est ni dans la chair, ni dans l'âme, l'amour est dans les yeux qui frôlent, qui caressent, qui ressentent toutes les nuances des sensations et des extases, dans les yeux où les désirs se magnifient et s'idéalisent. Oh! vivre la vie des yeux où toutes les formes terrestres s'effacen et s'annulent; rire, chanter, pleurer avec les yeux, se mirer dans les yeux, s'y noyer comme Narcisse à la fontaine.

« Charles Vellay. »

Oui, s'y noyer comme Narcisse à la fontaine, la joie serait là. La folie des yeux, c'est l'attirance du gouffre. Il y a des sirènes au fond des prunelles comme au fond de la mer, cela je

le sais, mais voilà,... je ne les ai jamais rencontrées, et je cherche encore les regards d'eau profonde et dolente où je pourrai, comme Hamlet délivré, noyer l'Ophélie de mon désir.

Le monde me fait l'effet d'un océan de sable. Oh! ces vagues de cendres chaudes et figées où rien ne peut désaltérer ma soif de prunelles humides et glauques. Vraiment, il y a des jours où je souffre trop. C'est l'agonie d'un nomade égaré dans le désert.

Je n'ai jamais rien lu qui fût plus près de mon âme et de ma souffrance que les proses de ce Charles Vellay.

« J'ai passé des années à chercher dans les yeux ce que les autres hommes ne peuvent voir. Lentement, douloureusement, j'ai découvert, en tous, les frissons infinis qui s'éternisent dans les prunelles. J'ai usé mon âme à la poursuite du mystère, et maintenant mes yeux ne sont plus les miens, ils ont ravi peu à peu tous les regards des autres yeux, ils ne sont plus aujourd'hui qu'un miroir qui réfléchit tous ces regards volés, qui s'anime seulement d'une vie multiple et agitée de sensations inconnues, et c'est là mon immortalité, car je ne mourrai pas, et mes yeux vivront, parce qu'ils ne sont pas miens,

parce que je les ai formés de tous les yeux avec toutes leurs larmes et tous leurs rires, et je survivrai à la dépouille de mon corps, parce que j'ai toutes les âmes dans mes yeux. »

Toutes les âmes dans ses yeux... mais cet homme est un poète, il crée ce qu'il voit et il a vu des âmes, quelle dérision ! Où il n'y a que des instincts, des tics nerveux et des battements de cils, il a vu des regrets, du rêve et du désir. Il n'y a rien dans les yeux, et c'est là leur terrifiante et douloureuse énigme, leur charme hallucinant et abominable.

Il n'y a rien que ce que nous y mettons nous-mêmes, et voilà pourquoi il n'y a de vrais regards que dans les portraits.

Yeux fanés et las de martyres, regards de suppliciées en extase, prunelles de souffrance implorante, les unes résignées, les autres éperdues, regards de saintes, de mendiantes et de princesses en exil, faces couronnées d'épines et de maigres *Ecce Homo* au pardonnant sourire, regards de possédées, d'élues et d'hystériques et parfois de petites filles, yeux d'Ophélie et de Canidie, yeux de pucelles et de sorcières, comme vous vivez dans les musées, de quelle vie éte elle, douloureuse et intense vou

rayonnez, telles des pierres précieuses enchâssées entre les paupières peintes des chefs-d'œuvre, et comme vous nous troublez au delà du temps et de l'espace, recéleurs que vous êtes du rêve qui vous créa.

Vous, vous avez des âmes, celles des artistes qui vous voulurent, et c'est pour avoir bu le liquide poison figé dans vos prunelles que je me désespère et que je meurs.

On devrait crever les yeux des portraits.

« *Novembre 1896.* — Il y a aussi des yeux dans les transparences des gemmes, les anciennes gemmes surtout, les cabochons troubles et laiteux dont sont ornés certains ciboires et certaines châsses aussi de saintes embaumées, comme on en voit dans les trésors des cathédrales de Sicile et d'Allemagne.

Et le trésor de Saint-Marc à Venise. Il y a là, je m'en souviens, un hanap de Doge, tout bossué d'émaux translucides, à travers lesquels les siècles vous regardent.

« *13 novembre 1896.* — Des yeux ! il en existe de si beaux, il y en a de bleus comme des lacs, de verts comme les vagues, de laiteux

comme l'absinthe, de gris comme l'agate et de clairs comme de l'eau. J'en ai même connu en Provence de si profondément chauds et calmes qu'on eût dit une nuit d'août sur la mer, mais aucun de ces yeux ne regardait.

Les plus jolis que j'aie connus étaient ceux de Willie Stéphenson, la mime de l'Athénéum, qui fait aujourd'hui du théâtre. Des yeux de fleur, c'était le mot, tant ils étaient frais et doux, des yeux bougeurs, comme deux bluets flottant sur l'eau. C'était une étrange et captivante fille, je l'ai cru du moins, très coûteuse, surtout. On se mettait toujours à quatre ou cinq pour l'entretenir, et la fantaisie me vint de l'avoir à moi seul. Elle était si délicatement blanche, d'un blanc de glaïeul blanc, avec ses bras fuselés, son presque pas de hanches, son ventre plat et ses petits seins toujours émus; l'anatomie d'un gosse, mais démentie par le plus fin visage, l'ovale le plus pur, un ovale angélique de pairesse, où tremblaient, comme deux fleurs lumineuses, deux larges yeux candides, inquiets, effarouchés, des yeux de nymphe surprise, des yeux de biche aux abois, des yeux d'effroi et de pudeur..., et la cernure adorable de ses yeux, le bleu pastellisé de leurs paupières

yeuses, comme ils étaient bien les yeux de ce corps frêle et toujours las! En vérité, ce sont les seuls que j'aie aimés, je crois. Ils suppliaient avec tant de terreur et demandaient si bien grâce dans l'agonie des spasmes et des transports d'alcôve, et puis, la gracilité de ce cou le destinait si bien à la hache! Anne de Boleyn devait avoir cette nuque satinée et mince sous la fumée d'or des petits cheveux.

C'était une beauté d'échafaud dont la fragilité même appelait le viol et la violence, beauté meurtrie qui éveillait en moi des instincts meurtriers. Auprès d'elle, que de fois j'ai songé aux exsangues et douces figures, douces et pourtant impertinentes, des victimes de la Révolution, à ces jolies et longues aristocrates, que les Carrier et les Fouquier-Tinville envoyaient, encore toutes pantelantes de leur luxure, à la noyade ou à la guillotine.

Cette frêle beauté de la fin du dix-huitième, Willie l'accentuait encore par une science innée du costume et de l'atour; c'étaient des gazes et des linons, des fichus de mousseline, de longs fourreaux de pékin rayé, de miroitantes robes de moire paille ou rose thé, où s'affinait encore sa fragilité blonde : « École anglaise ou Tria-

non? » interrogeait sa moue quand j'entrais chez elle.

Candeur jouée, aristocratie de commande : Willie était la dernière des catins. Elle se grisait comme un lad et, marquée de toutes les brûlures, allait raccrocher dans les cabarets de femmes, à Montmartre. Cette bouche rose sacrait et jurait comme celle d'un cocher. Un jour qu'elle me croyait à Londres et qu'une recrudescence de mon mal me faisait rôder dans de vagues banlieues, je la surpris au Point-du-Jour, ui, dans un bal de barrière, attablée en compagnie d'une danseuse du Moulin-Rouge, la Môme-omate, une patentée de l'endroit, et payant des tournées de vin chaud à une bande de soute neurs.

Oh! le bleu d'alcool, la flamme cynique et sourde des yeux de Willie, ce jour-là, sa face soudain vieillie de vingt ans, et le masque cynique et voyou de la fille apparu dans le pli tout à coup crapuleux de la bouche et le vice des yeux quêteurs!

L'âme lui était remontée au visage. Mais comme l'imprudente créature avait au cou son collier de perles, deux mille louis au bas mot de dépouilles opimes rapportées de Berlin et de

Saint-Pétersbourg, que le jour tombe vite en hiver, que nous étions en décembre et que la berge se faisait déserte, j'eus pitié d'elle, et, conscient du danger qu'elle courait dans ce bal, j'intervins à propos pour l'aider à sortir.

Qui sait? Je détournai peut-être sa destinée! Ce collier de perles à ce cou de courtisane demandait et voulait une main d'étrangleur... Comme je servais à Willie cinq cents louis par mois, quand je parus, elle fila doux, avoua une fantaisie, une curiosité, et, soudain câline, reprit ses yeux de petite fille.

Mais j'avais vu ses yeux de gouge. Le charme était rompu, j'avais le secret de l'énigme. L'effroi que je goûtais en eux, leur angoisse et leur inquiétude, c'était le souvenir des bouges.

Les escarpes et les cambrioleurs ont aussi ce regard bougeur.

« *Naples, 3 mars 1897.* — Ces yeux introuvables sous les paupières humaines, pourquoi les vois-je dans les statues?

Ce matin, dans la salle du musée affectée aux fouilles d'Herculanum, la chose bleue et verte dont je souffre, la dolente et pâle émeraude qui m'obsède m'est clairement apparue dans les

yeux de métal, les yeux d'argent bruni des grandes statues de bronze, que la lave a noircies et rendues pareilles à des déesses infernales. Il y a là, entre autres, un Néron équestre dont les aveugles yeux terrifient, mais ce n'est pas dans leurs orbites que j'ai retrouvé le regard. Il y avait, rangées contre les murs, de grandes Vénus drapées de péplum et pareilles à des Muses, mais des Muses funèbres, des grandes Vénus de bronze calciné et comme lépreuses par places, dont les yeux fulguraient, splendidement vides, dans leur masque de métal noir.

Et c'est dans le vertige de ces prunelles vides et fixes que j'ai vu tout à coup monter le regard.

« *30 avril 1897.* — Les yeux des hommes écoutent; il y en a même qui parlent, tous surtout sollicitent, tous guettent et épient, mais aucun ne regarde. *L'homme moderne ne croit plus, et voilà pourquoi il n'a plus de regard.* Je finis par donner raison à ce prêtre. Les yeux modernes? Il n'y a plus d'âme en eux; ils ne regardent plus le ciel. Même les plus purs n'ont que des préoccupations immédiates : basses convoitises, intérêts mesquins, cupidité,

vanité, préjugés, lâches appétits et sourde envie: voilà l'abominable grouillement qu'on trouve aujourd'hui dans les yeux; âmes de notaires et de cuisinières. Il n'y a sous nos paupières que des reflets de sou pour franc et de minutes; nous n'avons même plus la lueur jaune du fameux tableau du peseur d'or. Voilà pourquoi les yeux des portraits de musées sont si hallucinants; ils reflètent des prières et des tortures, des regrets ou des remords. Les yeux, c'est la source des larmes; la source est tarie, les yeux sont ternes, la Foi seule les faisait vivre, mais on ne ranime pas des cendres. Nous marchons les yeux fixés sur nos souliers et nos regards sont couleur de boue, et quand des yeux nous paraissent beaux, c'est qu'ils ont la splendeur du mensonge, qu'ils se souviennent d'un portrait, d'un regard de musée ou qu'ils regrettent le Passé.

Willie avait des regards appris, les yeux des femmes mentent toujours.

« *Mai 1897.* — Jacques Tramsel sort de chez moi. « Avez-vous vu la nouvelle danseuse des Folies? est-il venu me dire. — Non. — Eh bien! il faut l'aller voir. — Ah! quelle fille est-ce?

— Une Grecque. — Une Grecque de Lesbos? — Non. — Oh! sans plaisanterie aucune, elle se dit de grande famille grecque. Je la crois juive d'Orient, sûrement quelque Levantine, mais un corps admirable, une souplesse... une grande fleur vivante qui danserait, même un peu monstrueuse dans son anatomie, ce qui n'est pas fait pour vous déplaire, car, à vrai dire, cette fille est double, son torse est celui d'un acrobate, souple, mince et musclé, et ses hanches, sa croupe, sont tout à fait extraordinaires. C'est Vénus Callipyge elle-même, Vénus Anadyomène, si vous préférez. Octave Uzanne (car elle préoccupe la littérature), a même écrit ce mot : Vénus alcibiadée. Le fait est qu'elle est à la fois Aphrodite et Ganymède, Astarté et Hylas. — Astarté!... Et les yeux, comment sont les yeux? — Les yeux très beaux, des yeux qui ont longtemps regardé la mer. »

Des yeux qui ont longtemps regardé la mer!... oh! les yeux clairs et lointains des matelots, les yeux d'eau salée des Bretons, les yeux d'eau douce des mariniers, les yeux d'eau de source des Celtes, les yeux de rêve et de transparence infinie des riverains des fleuves et des lacs, les yeux qu'on retrouve parfois dans les montagnes,

dans le Tyrol et dans les Pyrénées ; des yeux où il y a des ciels, de grandes étendues, des aubes et des crépuscules longuement contemplés sur des immensités d'eaux, de roches ou de plaines ; des yeux où sont entrés et où sont restés tant et tant d'horizons ! Comment n'ai-je pas songé plus tôt à tous ces yeux déjà rencontrés ?

Je m'explique maintenant mes lentes promenades attardées le long des quais et dans les ports.

Des yeux qui ont longtemps regardé la mer !... J'irai voir danser cette fille.

IZÉ KRANILE

« *Juin 1897.* — Une grande fleur qui danse rait...

Ce Tramsel avait raison : cette fille est un long calice de chair étrangement mouvant sur des hanches renflées comme un ciboire, car j'ai été voir danser cette Izé Kranile... (Izé Kranile, un bien joli nom si c'est le sien. Est-ce qu'on sait jamais avec ces créatures! car, malgré son beau torse en offrande et l'affolante cambrure de ses reins, cette Izé est vraiment la plus sotte et la plus impudente des allumeuses, la plus maladroite que j'ai encore vue dans un corps de ballet.)

Je lui en veux, car personne n'a jusqu'ici marché plus lourdement dans mes plates-bandes, et elle avait tout pourtant pour me plaire, celle-là !

Droite et cambrée, le buste comme assis sur une croupe lourde et géminée tel un beau fruit, une coupable croupe de luxure, la jambe effilée, le genou rond, anormale, imprévue, hallucinante de forme et d'arabesque avec la perpétuelle avancée de ses deux seins bombés et tendus, comme jaillis de ses hanches à la rencontre du désir, ses torsions de hanches et les brusques renversements de tout son torse, soudain sombré comme une grande fleur sous la pluie, elle était bien, cette Kranile, avec l'ovale aigu de sa face plate, ses yeux d'orage et son sourire triangulaire, la créature de perdition exécrée des prophètes, l'éternelle bête impure, la petite fille malfaisante et inconsciemment perverse, qui fripe la moelle des hommes et fait râler les vieux rois de désir.

Salomé! Salomé! la Salomé de Gustave Moreau et de Gustave Flaubert, c'est son immémoriale image que j'évoquais immédiate, le soir où Kranile jaillit sur scène, lancée en avant comme une balle, et comme une balle rebondissante dans sa nudité de stryge aggravée de voiles noirs.

Dans un décor de désolation, au milieu de roches fantômes et de blêmes montagnes de

cendres, sous le jour funèbre des rampes éclairées au bleu, elle personnifiait l'âme du sabbat; et, voluptueuse et morbide, tantôt avec des grâces exténuées et d'infinies lassitudes elle semblait traîner le poids d'une beauté coupable, d'une beauté chargée de tous les péchés des peuples; et elle tombait et retombait sur ses jambes, pliante, et semblait remorquer plus qu'elle ne les esquissait, les gestes symboliques de ses deux beaux bras morts. Puis, le vertige du gouffre la reprenait, et comme une possédée, elle pointait sur elle-même, dressée de l'orteil à la nuque, tel un épi de ténèbres et de chair. Ses bras tout à l'heure accablés menaçaient et, démoniaque, hardie, tordue comme une vis, elle tourbillonnait, tel un crible, non, tel un grand lis surpris par l'orage, clownesque et macabre, les lèvres écartées sur une lueur de nacre... Oh! ce cruel et sardonique sourire et les deux profondeurs de ses terribles yeux.

Izé Kranile!... Le rideau baissé, j'étais dans sa loge. Pierre Forie, le peintre impressionniste, qui, tous les ans, expose le portrait de l'une d'elles et professe presque ostensiblement le métier de montreur de ces dames, me présentait.

Avec une impudeur rare, Izé nous recevait toute fumante encore de sueur et de fard.

Elle ôtait son maillot; la trousse de satin noir à lanières de tulle et de jais qui, cinq minutes auparavant, faisait d'elle une fleur aux ténébreux pétales, gisait comme un haillon sur une chaise ; et, la gorge nue, toute chaude et mouillée, Kranile assise en garçon tendait ses deux jambes écartées à son habilleuse, à genoux devant elle, en train de faire glisser péniblement les mailles de soie collées à la peau... Le temps pour Forie de prononcer mon nom, celui pour la danseuse de jeter un tulle sur ses épaules et, sans se lever, sa face étroite et moite tendue vers nous : « Je ne vous donne pas la main, disait-elle, je suis en eau. Asseyez-vous, messieurs, si vous pouvez. » Et avec un sourire à mon adresse : « Je connais votre nom, monsieur, vous êtes l'homme aux pierreries, le collectionneur de gemmes rares. J'ai toujours eu envie de les voir, une idée fixe qui me travaille depuis que je suis à Paris. On pourra? » Et elle tournait vers moi sa tête de gamin vicieux, sa tête de stryge redevenue cyniquement levantine, mais où brillaient, sous de lourdes paupières, deux prunelles d'un gris aigu, deux prunelles

d'agate hardies, prometteuses et caressantes, deux prunelles qui, certes, n'avaient jamais regardé la mer, quoi qu'en ait dit Transel, mais deux prunelles imprévues que je n'avais jamais encontrées ailleurs !...

Oh ! l'odeur entêtante et dont je suffoquais presque, odeur de sexe, de fard, de sueur, et de veloutine, et de bête fauve aussi, qu'exhalait cette loge. Ce soir-là, Izé Kranile n'était pas libre... Elle déclinait mon invitation à souper et, câline, avec un tas de promesses dans l'œil et le sourire, nous reconduisait jusqu'au seuil de sa loge, tout en tamponnant ses seins avec une serviette...

Ses yeux ! On ne m'avait parlé que de ses yeux. C'est pour ses yeux que j'étais allé vers elle, et toute la nuit je n'eus qu'une hantise : son odeur âcre d'eau de toilette et de chair moite, et la tache de rouille de ses aisselles, ses aisselles du même roux mordoré et dur que ses cheveux.

Izé Kranile ! Qui sait? elle m'eût guéri, celle-là, si elle avait voulu. Pendant tout un jour, que dis-je ! pendant quarante-huit heures, les deux pleines journées d'attente avant le soir fixé par elle pour dîner ensemble, l'obsession

des yeux, l'obsession qui me tue depuis des années consentit à faire trêve. Ces deux jours-là, je les vécus, vrillé dans le désir unique de revoir le petit triangle rose de la bouche d'Izé, la fleur de chair délicate impudiquement ouverte sur ses petites dents courtes, le dessin délicieux de ses lèvres écartées sur un éclair d'émail... et puis l'odeur, cette stridente et complexe odeur qui s'émanait d'elle, persistante jusqu'au malaise et dont je défaillais presque, mais dont je délirais deux jours entiers, heureux deux jours d'échapper à la persécution des yeux, libéré deux jours enfin de l'oppression du rêve par l'impérieuse suggestion de l'odeur...

Mais elle ne voulut pas, elle se montra dès le premier soir si lourdement manégée, si gauchement habile..., la pauvre fille!

Depuis, j'eus souvent pitié d'elle en songeant à l'inutilité de ses ruses et au mal qu'elle avait dû se donner pour échafauder la comédie de ce morne soir. Que de combinaisons et que de stratagèmes, mon Dieu! et pour arriver à ce résultat; mais je lui en voulus tout un mois. Elle avait écrasé trop brutalement le désir dans l'œuf! Mais aussi le piège était par trop grossier : cet appel immédiat à la jalousie d'un

homme parce que l'on s'en croit désirée, ce sont là manœuvres de figurantes ou de petites marcheuses de music-hall, et pourtant Izé a dansé à la Scala de Milan et à l'Opéra de Vienne... Quels pitoyables amants avait-elle donc eus là-bas?

Oh! la lamentable aventure de ce dîner, je ne puis m'empêcher maintenant d'en sourire! Et l'amusante figure de Forie, ses yeux piteux et sa mine effarée devant les subits accès de tendresse de la ballerine, car elle avait trouvé cela, la pauvre, de feindre un amour éperdu pour Forie, afin d'exciter et de monter le Monsieur, le Monsieur que j'étais, puisque je possédais des pierres rares et des rentes, ces rentes fameuses, cette fortune trop connue, exagérée encore, grossie par les badauds et les sots, cette fortune-boulet qui empoisonne ma vie partout où l'on sait qui je suis, cette fortune que je fuis ou dont plutôt je fuis la légende en voyageant incognito à l'étranger pendant des mois et des mois; et elle avait trouvé cela, cette Grecque, de se jeter à la tête de ce pauvre Forie, et de le câliner, et de se frotter à lui comme une chatte amoureuse, et de le truffer de baisers et de caresses en ma présence, là,

sous mes yeux, pour m'allumer, pour aviver, exaspérer en moi le désir... Quelle misère ! et comme elle me connaissait mal.

Après tout, on lui avait peut-être dit que j'étais un homme à ça, à cette fille, un sadique, un assoiffé de sensations, violentes et complexes, ce qu'ils appellent un raffiné, un homme à goûts bizarres... Je sais que j'ai cette réputation, mes amis la cultivent, ça les pose, et, dans les maisons où ils dînent, ils racontent sur moi des indiscrétions au dessert. Il y en a que l'on réinvite, et des journalistes briguent l'honneur de m'être présentés, de visiter mes collections, de décrire mon intérieur, et cette Izé connaît des journalistes !

Elle aura été tuyautée dans quelque bar à l'heure de l'absinthe, ou par des renseignements du Napolitain, à la sortie d'une première.

Elle jouait sa situation et jouait serré : c'était touchant ; mais étaient-ils tous deux assez ridicules, et Forie qui se défendait, très gêné à cause de moi qui l'avais invité, et cette Izé qui s'acharnait, tout à fait emballée... pour la galerie.

Ça avait commencé par des serrements de main et des coups de genou sous la table : ils

en étaient maintenant aux baisers; baisers dans le cou, baisers sur les joues et baisers sur la bouche, baisers sur la bouche en mangeant; et Forie, qui s'étranglait, congestionné, les bras de la douce enfant autour du cou, ses lèvres sur ses lèvres! Et Forie est apoplectique. Et très énervée (car il résistait), entêtée dans son système, elle l'embrassait à bouche *que veux-tu, en veux-tu* sur une bouchée de filet portugaise, *en veux-tu* sur une queue de langouste : baisers à la sauce crevette et baisers à la mayonnaise, c'était même assez répugnant, et le peintre faisait une tête!

Au dessert, elle s'est installée sur ses genoux et délicatement lui a mis des fraises dans la bouche; elle lui fit même boire du champagne dans sa coupe en y trempant sa langue avant... Pour protéger son plastron, Forie avait étalé dessus sa serviette. Il renversait la tête pour éviter cette marée de caresses et avait l'air d'un homme qui s'embête chez le coiffeur.

Campée sur ses genoux, moulée dans une robe rose-thé, Kranile était l'idéale barbière : ce qu'elle le rasait! Mais pas autant que moi, car j'avais remarqué que son œil ne me quittait plus. La gueuse m'observait et, la prunelle

coulée sous la paupière, guettait chaque tressaillement de ma face, chaque crispation de mes doigts.

— Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour le garçon, finissais-je par leur dire. J'ai l'air d'être en voyeur. Pour vous c'est humiliant.

— Je ne sais pas ce qu'elle a, me disait Forie en sortant, c'est la première fois que cela lui arrive. Elle ne pouvait pas me sentir, elle est grise.

— Non, elle est verte, répondais-je dans leur affreux argot, c'est un coup à refaire.

Je lui envoyais, le lendemain, deux perles roses et une gerbe d'iris noirs, P. P. C. Je ne l'ai jamais revue.

Izé Kranile a raconté partout que j'étais impuissant.

Si elle savait ! S'ils savaient ! Oh ! les nuits de Naples et d'Amalfi, les promenades en barque dans le golfe de Salerne et les longs et insatiables baisers avec les deux sœurs hongroises à l'hôtel de Sorrente ; les soirs en gondole sur la lagune morte, à Venise ; les haltes dans les canaux abandonnés de la Judecca, et les rencontres imprévues, les aventures

passionnées de Florence, aventures sans lendemain et qui sont éternelles, et les hallucinations exténuantes de Sidi-Ocba et de Thimgad, les baisers de vampire, dans le mirage des sables et la brise salée du désert !

Si elle savait ! S'ils savaient !

L'ENVOÛTEMENT

« *Juillet* 97. — Et l'obsession des yeux m'est revenue...

Depuis la basse comédie de cette fille, depuis le dîner chez Paillard avec cette Kranile et Forie, les liquides yeux verts que j'ai vus luire un jour sous les paupières de plâtre de l'*Antinoüs*, la dolente émeraude embusquée comme une lueur dans les orbites d'yeux des statues d'Herculanum, l'attirant regard des portraits de musée, le défi des siècles demeuré dans les prunelles peintes de certaines faces d'infantes et de courtisanes, tout ce mensonge et ce mystère, toute cette légende et cette féerie me persécutent, m'hallucinent, me sollicitent et m'oppressent, m'emplissant de haine, de honte et de rut. Un autre homme est installé en moi... et quel homme! Quels effroyables

atavismes, quels sinistres aïeux il remue en mon être, ce regard... et les abominables choses chuchotées par mon désir dans la solitude affreuse de mes nuits... affreuse! car elles sont hantées, maintenant... Oh! mes nuits de petit enfant, là-bas, dans la vieille demeure provinciale, oh! mon sommeil à jamais perdu!

« *Même mois, même année.* — C'est bien un démon qui m'obsède... J'en ai la conviction maintenant, car pas plus tard qu'hier, cette subite apparition du regard au milieu de ces circonstances banales, la lueur imprévue de l'émeraude au cours de cette promenade en bateau, dans ce coin de banlieue à la fois si proche et si lointaine, la prunelle d'Astarté tout à coup allumée dans les yeux de ce marinier, tout cela tient du surnaturel et de l'au-delà. Il y a plus qu'une fatalité dans le mal dont je souffre, il y a une influence occulte, une volonté ennemie, un sortilège, un envoûtement.

La barque descendait lentement, dérangeant une eau lourde écaillée de lentilles et luisante de prêles ; çà et là, posées à la surface, de larges feuilles de nénuphars dormaient. C'était, trempée d'ombre et baignée de lumière, la même

allée d'eau qu'entre Poissy et Villennes, et pourtant, derrière les peupliers et les saules de l'île, je savais un campement militaire, une caserne; le viaduc d'Auteuil était à l'horizon, à l'horizon la tour Eiffel. L'heure n'en était pas moins exquise après la grosse chaleur du jour, parmi l'émoi des feuilles et la fraîcheur des herbes, sous la soie nuancée, délicatement rose, de ce ce ciel de banlieue plein de fumées d'usines et de jeux de soleil... Et le bruit des rames berçait mon bien-être, quand, ayant par hasard fixé le rameur assis en face de moi, j'eus toutes les peines à retenir un cri.

Dans un visage hâlé, chauffé et mûri comme une pêche, deux larges yeux brûlaient du bleu le plus intense, du bleu le plus violent et le plus pur, deux yeux hallucinants de transparence et de profondeur!

Ces yeux! Ils me rappelaient, à la fois, ces yeux de vie et d'inconscience, les yeux de Willie et ceux de Dinah Salher dans *Lorenzacio* et dans *Cléopâtre*, dans *Cléopâtre* surtout, quand le safran, dont la tragédienne colorait sa peau, faisait chanter l'outre-mer de ses prunelles. Ces yeux de marinier, c'étaient aussi les yeux d'enfants de certains portraits de Bastien-Lepage,

des yeux déjà rencontrés à Bâle dans les Holbein et les Albert Dürer; et, les mains appuyées sur mon cœur, essayant d'en contenir les douloureux battements, j'allais demander son nom à cet homme, quand tout à coup les deux saphirs liquides pâlissaient, verdissaient. Ils s'étaient changés en deux si transparentes émeraudes que j'avais la sensation du gouffre et je me levais droit dans la barque, pris de vertige, ne voulant pas sombrer.

— Monsieur est malade, me demandait le rameur, monsieur veut-il que je le descende?

Les yeux de l'homme étaient redevenus bleus, du bleu vivace et frais des yeux de Willie et de Dinah ; la barque avait traversé un pan d'ombre, et, dans la clarté verte des saules, le reflet des feuilles avait allumé le regard.

C'est l'explication que je me suis donnée depuis, mais cette explication ne me satisfait pas, moi. Ce n'est pas la première fois que je canote en Seine, et je n'avais encore jamais rencontré la dolente émeraude endormie dans les yeux des statues de Pompéi, les liquides prunelles de l'Antinoüs.

Astarté est revenue, plus puissante qu'avant. Elle me possède, elle me guette.

« *Décembre 97.* — Ma cruauté aussi est revenue, la cruauté qui m'effraie. Elle dort pendant des mois, des années, et puis tout à coup elle s'éveille, éclate et, la crise passée, me laisse dans l'épouvante de moi-même. Ce chien, tantôt dans l'avenue du Bois, je l'ai cravaché jusqu'au sang, et pour un rien, pour n'être pas tout de suite venu à mon appel. La pauvre bête était là, l'échine rampante, rasant presque terre, ses grands yeux presque humains attachés sur moi, et ses hurlements lamentables!!! Ils auraient attendri un boucher! Mais comme une espèce d'ivresse me possédait, et plus je frappais, plus je voulais frapper : chaque frémissement de cette chair pantelante me communiquait je ne sais quelle ardeur. On avait fait cercle autour de moi et je ne me suis arrêté que par respect humain.

Après, j'ai eu honte. J'ai toujours honte, moi, maintenant.

La palpitation de la vie m'a toujours rempli d'une étrange rage de destruction. Par un contre-coup bizarre j'ai la sensation d'une agonie; quelque chose m'étouffe et m'oppresse, et je suffoque jusqu'à l'angoisse, quand je songe à deux êtres en amour.

Que de fois me suis-je éveillé au milieu de la nuit, défaillant à tous les râles et à tous les cris devenus tout à coup perceptibles de la ville endormie, les cris de rut et de volupté qui sont comme la respiration nocturne des cités ! Ils montaient, me submergeaient d'une marée de spasmes, d'un flux pesant d'étreintes, et, la poitrine écrasée, avec des sueurs d'agonie aux tempes et le cœur lourd, si lourd, je devais me lever, et pieds nus, haletant, courir à ma fenêtre, l'ouvrir à deux battants, et là essayer de respirer. Quelle atroce sensation ! Deux bras de fer me brisaient les côtes et comme une faim aussi me creusait l'estomac et me tenaillait tout l'être ! Une faim d'amour à en mourir.

Oh ! ces nuits ! Que de longues heures je suis demeuré là, penché sur les arbres immobiles d'un square ou sur les pavés d'une rue déserte, à épier le silence de la ville, tressaillant au moindre bruit et le cœur martelé d'angoisse, que de nuits j'ai passées à attendre que mon tourment consentît à s'éteindre et mon désir à eplier ses ailes, ses lourdes ailes impatientes et méchantes, cognées aux parois de tout mon être avec des battements de grand oiseau convulsif !

Oh! mes cruelles et interminables nuits de révolté et d'impuissant sur le rut de Paris endormi, ces nuits où j'aurais voulu étreindre tous les corps, humer tous les souffles et boire toutes les bouches, et qui me trouvaient, le matin, affalé sur le tapis et l'égratignant encore de mes mains inertes, ces inutiles mains qui n'ont jamais saisi que du vide et dont les envies de meurtre crispent encore les ongles, vingt-quatre heures après mes crises, ces ongles que je finirai par enfoncer quelque jour dans la chair satinée d'une nuque, et... Vous voyez bien qu'un démon me possède..., un démon que les médecins traitent avec du bromure et de la valérianate d'ammoniaque, comme si les médicaments pouvaient avoir raison d'un tel mal!

« *Février 1898.* — Pourquoi cette sotte rencontre me poursuit-elle avec cette persistance? Elle a remué en moi je ne sais quoi d'innommable et de malsain, quelque chose que je ne soupçonnais pas, et quoi de plus simple pourtant en y réfléchissant, que la rencontre de ces deux masques?

Une femme en collégien, le képi sur l'oreille,

la poitrine sanglée dans la tunique à boutons de métal, et avec elle cet ignoble drôle en soutane, traînant dans le ruisseau la dignité du prêtre, sûrement quelque voyou. Il n'y avait pas à s'y méprendre par cette nuit de mardi-gras; et puis le dandinement de la femme, ses fortes hanches sous le drap de la tunique, l'effronté maquillage de cette face de fille, tout criait la noce et la crapule d'une nuit de carnaval, tout, jusqu'à l'air béat et le sourire oblique de ce camelot en soutane et en rabat! Mais, dans cette rue mal éclairée du quartier des Halles, à la porte de cet hôtel meublé, la silhouette de ces deux masques devenait périlleuse, inquiétante. L'heure était louche aussi, près de minuit. Que venaient-ils de faire tous deux dans ce logis de rencontre? Et elle était abominable, ignominieuse et sacrilège, l'idée qu'imposait fatalement ce collégien androgyne accompagné de ce pseudo-curé.

Je suis maintenant les bals masqués, j'ai la fascination du masque. L'énigme du visage que je ne vois pas m'attire, c'est le vertige au bord du gouffre; et dans la cohue des bals de l'Opéra, comme dans le promenoir bruyant et triste des music-hall, les yeux entrevus par les

trous du loup ou sous la dentelle des mantilles ont pour moi un charme, une volupté de mystère qui me surexcite et me grise d'une fièvre d'inconnu. Cela tient de l'aléa du jeu et de la furie de la chasse; il me semble toujours que sous ces masques luisent et me regardent les liquides yeux verts du pastel que j'aime, le regard lointain de l'*Antinoüs*.

« *Mars 1898.* — Quel étrange rêve j'ai fait, cette nuit! J'errais dans les rues chaudes d'un port, dans le bas quartier d'un Barcelone ou d'un Marseille, rues puantes et fraîches avec leurs tas d'ordures amoncelées aux portes et l'ombre bleue de leurs grands toits. Toutes dévalaient vers la mer, la mer pailletée d'or, comme frottée de soleil, apparue avec des vergues et des mâtures lumineuses au bout de chaque voie; au-dessus de ma tête, l'azur éclatait implacable, et j'allais, à travers ces longs corridors frais et sombres, dans l'abandon de tout un quartier désert, un quartier, on eût dit de ville morte, vidé tout à coup d'étrangers et de marins et où j'errais seul, dévisagé et fouillé jusqu'à l'âme par les yeux des prostituées, assises à leur fenêtre ou debout sur les seuils.

Et elles ne me parlaient pas. Appuyées aux rebords de grandes baies ou raidies dans l'embrasure des portes, elles se taisaient, les seins et les bras nus, bizarrement maquillées de rose, les sourcils charbonnés sous les cheveux en tire-bouchon piqués de fleurs en papier et d'oiseaux de métal, et toutes se ressemblaient!

On eût dit de grandes marionnettes, de longues poupées mannequinées oubliées là dans la panique, car je devinais qu'une peste, quelque effroyable épidémie rapportée d'Orient par les navires avait balayé cette ville et l'avait faite vide d'habitants; et j'étais seul avec ces simulacres d'amour abandonnés par les hommes au seuil des maisons de joie et déjà, depuis des heures, j'errais sans pouvoir sortir de ce quartier morne, obsédé par les yeux vernissés et fixes de tous ces automates, quand une soudaine idée me venait que toutes ces filles étaient des mortes, des pestiférées ou des cholériques pourrissant là, dans la solitude, sous des masques de plâtre et de carmin, et mes entrailles se liquéfiaient de froid. Et malgré ce froid, m'étant approché d'une fille immobile, je voyais en effet qu'elle avait un masque; et l'autre fille, debout à la porte voisine, était aussi masquée,

et toutes étaient horriblement pareilles sous l'identique coloriage brutal.

J'étais seul avec des masques, avec des cadavres masqués, pis que des masques, quand tout à coup je m'apercevais que sous ces faux visages de plâtre et de carton les prunelles de ces mortes vivaient.

Les yeux vitreux me regardaient.

Je m'éveillai avec un cri, car toutes ces femmes, je les avais au même instant reconnues. Elles avaient toutes les yeux de Kranile et de Willie, Willie la mime, Kranile la danseuse, l'œil gauche de Kranile, l'œil droit de Willie, si bien que, bigles, toutes ces mortes paraissaient borgnes.

Est-ce que je vais avoir la hantise des masques, maintenant?

L'EFFROI DU MASQUE

« *Avril 98.* — Des masques ! j'en vois partout. La chose affreuse de l'autre nuit, la ville déserte avec tous ses cadavres masqués au seuil des portes, ce cauchemar de morphine et d'éther s'est installé en moi. Je vois des masques dans la rue, j'en vois sur la scène au théâtre, j'en retrouve dans les loges. Il y en a au balcon, il y en a à l'orchestre, partout des masques autour de moi. Les ouvreuses, qui me rendent mon pardessus, ont des masques ; des masques se pressent sur le péristyle, à la sortie, et le cocher du fiacre qui me ramène ce soir, a la même grimace de carton figée sur son visage !

C'est une chose vraiment par trop effroyable que de se sentir seul à la merci de toutes ces faces d'énigme et de mensonge, seul au milieu de tous ces ricanements et de ces menaces im-

mobilisés dans des masques. J'ai beau me persuader que je rêve et que je suis le jouet d'une vision, tous ces visages de femmes, fardés et peints, toutes ces bouches au minium et ces paupières soulignées de kolh, tout cela a créé autour de moi une atmosphère de transe et d'agonie... Le maquillage! c'est là d'où vient mon mal.

Heureux suis-je, maintenant, quand ce ne sont que des masques! Parfois, je devine le cadavre dessous, et ce sont souvent plus que des masques, puisque ce sont des spectres que je vois.

L'autre soir, dans cette espèce de café-concert de la rue Fontaine où j'étais venu m'échouer avec Tramsel et de Jocard, cette soi-disant chanteuse mondaine pour laquelle ils m'avaient conduit là, comment n'ont-ils pas vu que c'était une morte?... Oui, une morte sous la somptueuse et lourde sortie de bal, qui la gaînait et la tenait toute droite, comme au fond d'une guérite de velours rose rebrodé et passementé d'or..., un vrai cercueil de reine d'Espagne. Mais eux, amusés de sa voix blanche et de sa maigreur, la trouvaient falote, et, tout au plus, drôle... Drôle! cette épithète veule, inconsis-

tante et molle qu'ils appliquent à tout maintenant. La femme avait, en effet, une toute petite tête amenuisée d'une joliesse macabre dans l'amoncellement de fourrures de son manteau de théâtre, et ils la détaillaient, intéressés surtout au roman qu'on prête à cette femme, une petite bourgeoise lancée dans la haute noce à la suite d'une toquade pour je ne sais quel cabot; et aucun d'eux n'a vu, et personne non plus, d'ailleurs, dans cette salle, la chose qu'ont saisie mes yeux tout d'abord : posées à plat sur le satin blanc de la robe, les deux mains de cette chanteuse, deux mains de squelette, deux jeux d'osselets gantés de Suède blanc, les mains impressionnantes d'un Albert Dürer, dix doigts de morte mal emmanchés au bout de deux trop longs et trop grêles bras de mannequin;... et, pendant que cette salle convulsionnée de rire et trépidante de joie faisait de ses lazzis et de ses cris d'animaux une ovation douloureuse à cette femme, l'impression s'affirmait en moi que ses mains n'étaient pas plus celles de son corps que ce corps aux épaules trop hautes n'était celui de sa tête; et c'était une affre et un malaise que la conviction établie en moi, que je n'écoutais pas chanter une femme vivante,

mais un automate aux pièces disparates et montées de bric et de broc, peut-être pis encore, une morte hâtivement reconstituée avec des déchets d'hôpital, quelque macabre fantaisie d'interne imaginée sur les bancs de l'amphithéâtre; et cette soirée commencée comme un conte d'Hoffmann s'achevait en vision d'hôpital.

Oh ! cette Olympia de beuglant, comme elle a précipité la marche de mon mal !

« *Mai 1898.*

O frères, tristes lys, je languis de beauté
Pour m'être désiré dans votre nudité,
Et vers vous, nymphes, nymphes de ces fontaines,
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines,
Les hymnes du soleil s'en vont. C'est le soir,
J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
Et la lune perfide élève son miroir,
Si la fontaine claire est par la nuit éteinte.
Ainsi, dans ces roseaux harmonieux jeté,
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté;
Saphir antique et source magicienne,
Où j'oubliais le rire de l'heure ancienne,
Que je déplore ton éclat fatal et pur!

Autrefois, aux heures mauvaises, je n'avais qu'à ouvrir mes écrins et à appuyer mes tempes à l'eau froide des gemmes pour les rafraîchir...

Le sombre azur des saphirs surtout me calmait; le saphir, la pierre de la solitude et du célibat, le saphir, le regard de Narcisse... Frantz Ebner, le joaillier de Munich, m'en a rapporté de si beaux, des saphirs de l'Inde d'une eau profonde et claire où les nuits transparentes de Ceylan sont comme demeurées, des saphirs nocturnes où naguère je noyais toujours ma fièvre, quand j'y caressais et mes yeux et mes doigts.

Et les beaux vers de Paul Valéry! Quel calme leur mélancolie nostalgique et sublime apportait en moi! A mon horrible mal ils substituaient, ces vers, la brûlure de Narcisse; et cette brûlure était encore de la fraîcheur auprès de l'âme de soufre et de phosphore qu'ont allumée en mon être les yeux dolents de l'*Antinoüs*... Les saphirs ne m'apaisent plus depuis que je suis hanté par les masques.

« *1er juin 1898.* — Est-ce pour s'être trop complu dans l'eau froide des joyaux que mes prunelles ont pris cette clairvoyance atroce? La vérité est que je souffre et meurs de ce que ne voient pas les autres et de ce que, moi, je vois! Mon hallucination n'est qu'un sens de plus : c'est l'innommable de l'âme humaine remonté à

fleur de peau qui prête à tous ces visages les apparences de masques. J'ai toujours souffert, comme d'une tare, de la laideur des gens rencontrés dans la rue, des petites gens surtout, ouvriers se rendant à leur travail, petits employés à leur bureau, ménagères et domestiques, laideurs d'un comique attristant et morne encore aggravées par les vulgarités de la vie moderne, la vie moderne et ses promiscuités dégradantes... Oh! sous une pluie de novembre, l'intérieur d'un bureau d'omnibus!

Les laideurs de la rue parisienne, la pauvreté de certaines nuques aux cheveux rares, la face chafouine de certaines bonnes en courses, la chlorose éreintée et vicieuse de leurs lèvres trop pâles et les yeux obliques, toujours chavirés sous les paupières bourgeonnantes, de certains suiveurs de femmes! Ah! les laideurs de la rue parisienne! Avec les premiers froids il y en a qui deviennent terribles! Mais celles-là, du moins, je me les expliquais.

Ces pauvres faces déprimées de vieux artisans et de petits bourgeois portaient le souci quotidien des basses besognes, le poids des préoccupations mesquines, l'inquiétude des échéances et la terreur des fins de mois; la

lassitude de tous ces sans-le-sou aux prises avec la vie, une vie rance et sans imprévu, toute la tristesse même d'exister sans une pensée un peu haute sous le crâne leur avait fait ces laideurs mornes et plates.

Le moyen de trouver un regard dans tous ces yeux fixés d'hébétude ou durcis par la haine, dans tous ces yeux de pauvres hères, vitreux ou criminels ? Naturellement, la pensée, quand il y en a une en eux, ne peut être qu'ignoble ou sordide : on n'y voit luire que des éclairs de lucre et de vol ; la luxure, quand elle y passe, est vénale et spoliatrice. Chacun dans son for intérieur ne songe qu'au moyen de piller et de duper autrui.

La vie moderne, luxueuse, impitoyable et sceptique a fait à ces hommes comme à ces femmes des âmes de garde-chiourme ou de bandits : têtes aplaties et venimeuses de vipères, museaux retors et aiguisés de rongeurs, mâchoires de requins et groins de pourceaux, ce sont l'envie, le désespoir et la haine, et c'est aussi l'égoïsme et c'est aussi l'avarice, qui font de l'humanité un bestiaire où chaque bas instinct s'imprime en traits d'animal.... Mais ces masques ignobles ! dire que je les ai

longtemps crus l'apanage des classes pauvres, ô préjugé des races, des classes pauvres !

Quel blasphème ! je n'avais pas regardé les miens.

« *10 juin 1898.* — Une joie dans mon enfer, une consolation dans les ténèbres hantées où je me débats, si toutefois c'est une consolation de ne plus s'y débattre seul !

Un autre homme a la même obsession que moi, un autre homme a la hantise des masques, un autre homme les redoute et les voit, et cet homme est un grand peintre, un artiste anglais connu de toute l'Europe, une des gloires de Londres : Claudius Ethal, le fameux Ethal, qu'un procès retentissant avec lord Kerneby vient d'éloigner d'Angleterre et d'amener à se fixer à Paris.

Lord Ethal voit aussi des masques ; mieux, il dégage immédiatement le masque de tout visage humain. La ressemblance avec un animal est le premier caractère qui le frappe dans chaque être rencontré.... et de cette effroyable clairvoyance il souffre avec une telle acuité, qu'il a dû renoncer à son métier. Lui, le grand peintre de portraits, il ne fera plus désormais

que des paysages, lui, Claudius Ethal, l'auteur de la *Jeune fille à la rose* et de la *Dame en vert!*

Par quel secret pressentiment ce visionnaire a-t-il été averti de mon mal? Est-ce d'instinct ou sur des renseignements, documenté par des indiscrétions d'amis, qu'il est venu à moi brusquement, dans ce salon, avant-hier, et avec une familiarité que n'autorisait pas la banale présentation d'avant le dîner, pourquoi m'a-t-il dit de cette voix basse et lointaine, une voix toute changée qui n'était plus celle qu'il avait à table, pourquoi m'a-t-il dit avec cet air de complicité et de mystère : « Ne trouvez-vous pas, monsieur le duc, que la marquise de Sarlèze ressemble étrangement à une cigogne ce soir? »

C'était fou et c'était vrai.

Avec son long cou granulé, sa face étroite, ses yeux ronds aux paupières membraneuses, avec son grand nez effilé surtout, effilé comme un bec et l'artifice évident des faux cheveux adhérant mal au crâne, la marquise de Sarlèze était, ce soir-là, une effarante cigogne de cauchemar. La ressemblance m'apparut tout à coup criante, et je sentais ma raison sombrer dans de l'inconnu; car dans la buée lumineuse des

lustres, le long des hautes fenêtres long drapées de satin vert pâle et dans l'embrasure des portes, les salons de l'hôtel de Sarlèze venaient de se peupler de masques.

C'est cet Anglais qui les évoquait et les imposait à ma vision. La femme au piano, qui chantait, à moitié nue, comme entraînée en avant par le poids de sa gorge, avait le profil d'une brebis bêlante ; le blond de ses cheveux avait jusqu'à l'aspect terne et laineux d'une toison. De Tramsel dégageait un museau de renard, Mireau, le romancier, une gueule de hyène ; dans le groupe des femmes assises, toutes les fleurs du faubourg en corbeille pourtant, c'étaient de lourdes faces bovines, des prunelles aqueuses de vache ruminante à côté de fronts fuyants de carnassier et d'yeux ronds d'oiseau de proie.

Et ce terrible Anglais me nommait toutes les ressemblances. Debout près du Pleyel, la dame à la face moutonnière, la comtesse de Barville, continuait à bêler du Chaminade ; un pianiste, un professionnel aux yeux saillants de batracien dans une pauvre petite figure écrasée et stupide, l'accompagnait en saccade avec des gestes hâtifs.

Claudius Ethal, penché à mon oreille, continuait sa nomenclature de monstres : l'enfilade des salons de l'hôtel de Sarlèze, leurs longs parallélogrammes d'anciennes boiseries à peine rehaussées d'or, ce diabolique Anglais les avait peuplés littéralement de spectres et, comme dans un envoûtement, l'atmosphère toute grouillante de larves, telle une goutte d'eau vue au microscope, laissait transparaître avec les âmes les épouvantables faces des instincts et des pensées ignobles. Autour de nous grimaçaient, tournoyaient des bouches d'ombre.

Le cauchemar prit fin lorsque l'Anglais se tut.

LE GUÉRISSEUR

« *Juin 98.* — Quel homme est-ce que cet Ethal? Un sincère, un prodigieux artiste ou un mystificateur?... Je sors de son atelier, bouleversé, intrigué, et pourtant sous le charme; un instant je me suis cru guéri... Eh bien, non, puisque je suis aussi inquiet qu'avant, mais d'une autre inquiétude, moins anxieux sur mon cas, mais si troublé par l'homme!

Quel merveilleux improvisateur, quel éveilleur d'idées neuves, étranges et qui, néanmoins, semblent vraies.

Ce Claudius Ethal m'a ensorcelé et je n'ai rien vu dans son atelier, pas un crayon, pas un croquis, pas un bout de toile... Et quel singulier atelier pour un sensuel et somptueux artiste comme lui! Quatre murailles nues éclairées par le jour froid d'un grand châssis,

une vue de toits, et quels toits! Le Panthéon et les tours de Saint-Sulpice, car cet Anglais a trouvé le moyen d'aller se loger de l'autre côté de l'eau, au bout du monde, derrière le Luxembourg...

Et dans ce vaste hall au plafond si haut qu'il en paraît reculé dans l'ombre, pas un bibelot, pas une tache claire d'ancienne étoffe ou de dorure de cadre : le dénûment d'un atelier de peintre de décors. Un luxe, cependant, dans cette austérité : les moires d'un parquet ciré et frotté à s'y regarder, un parquet luisant comme une glace, et, dans un angle, le haut miroir d'une psyché Empire entre deux montants d'acajou surchargés de masques.

Des masques de Debureau, faces pâles de Pierrots aux narines pincées, aux sourires minces; masques japonais, les uns de bronze, les autres de bois laqué; masques de la comédie italienne, ceux-là de soie et de cire peinte, quelques-uns même de gaze noire tendue sur des fils de laiton, des masques de Venise énigmatiques et légèrement horribles comme ceux des personnages de Longhi; c'était toute une guirlande grimaçante posée autour de l'eau dormante du miroir.

J'étais venu voir le peintre et sa peinture, et je tombais sur une collection de masques. J'eus un moment de quasi-effroi.

« Je les ai sortis pour vous, faisait Claudius Ethal avec un geste gracieux de maître de danse, j'en ai une collection assez complète. Les masques de Debureau deviennent assez rares ; puis j'en ai quelques curieux de Venise : ceux-là sont introuvables aujourd'hui. Je ne vous parle pas des japonais. Le Yeddo est maintenant à Londres et avenue de l'Opéra. » Et comme je demeurais sur mes gardes :

« Ne craignez donc rien, la seule chance de guérison que vous ayez de cette obsession des masques, c'est de vous familiariser avec eux et d'en voir quotidiennement. Contemplez-les longuement, maniez-les même et pénétrez-vous de leur horrifiante et géniale laideur, car il y en a qui sont œuvres de grands artistes. Leurs laideurs rêvées atténueront en vous la pénible impression de la laideur humaine... La guérison par les semblables, c'est de l'homéopathie, en somme; je connais votre cas, c'est le mien. Je ne me suis pas exilé de Londres pour un autre motif. L'atmosphère fuligineuse et le brouillard de la Tamise y développent d'une façon par

trop affreuse les côtés de spectre et de poupée des êtres. Je respire tellement mieux depuis que je vis avec ces masques! Aussi, je les ai tous sortis pour vous. » Et s'effaçant avec une grâce falote de danseur, Ethal me découvrait un *somno* d'acajou du même style que sa psyché; tout un monceau de masques en encombrait les coussins.

Je dois l'avouer, il y en avait de charmants et de terribles. Les masques japonais surtout ravissaient le peintre : masques de guerriers, masques de comédiens et masques de courtisanes, les uns effroyables, crispés et convulsés, le bronze des joues creusé de mille rides avec du vermillon larmant au coin des yeux et de longues traînées vertes au coin des bouches, telles des bavures de fiel. L'Anglais en caressait les longues chevelures noires rapportées. « Ce sont des masques de démons, disait-il; les Samouraï les portaient à la guerre pour terroriser l'ennemi. Celui-là couvert d'écailles vertes, avec entre les narines deux pendeloques d'opale, c'est un masque de génie marin. Celui-ci, avec ses touffes de poils blancs en guise de sourcils et les deux mêmes pinceaux de crin au bord des lèvres, c'est un masque de vieillard.

Ces autres-là, d'un blanc de porcelaine, d'une matière unie et fine comme une joue de mousmé et si douce au toucher, des masques de courtisanes. Voyez, ils se ressemblent tous avec leurs narines délicates, leurs faces rondes et leurs lourdes paupières bridées; ils sont tous à l'effigie de la déesse. Les perruques sont-elles d'un assez beau noir? Ceux-là qui pouffent de rire dans leur immobilité, des masques de comédiens. »

Et ce diable d'homme citait les noms des démons, des dieux et des déesses; son érudition enchantait : « Bah! j'ai si longtemps habité là-bas! » Il maniait maintenant les légers édifices de gaze et de soie peinte des jolis masques vénitiens.

« Voici un Cocodrilla, un capitaine Fracasso, un Pantalon et un Matamore. Les nez seuls diffèrent et l'ébouriffement des moustaches, si vous y regardez de près. Ce masque de soie blanche avec d'énormes besicles, dégage-t-il un effroi assez comique? C'est un docteur Curucucu, un vrai fantoche de contes d'Hoffmann. Quant à celui-ci, tout en crin noir, avec ce long nez en spatule, l'air d'un bec de cigogne se terminant en cuiller, pouvez-vous imaginer quelque chose de plus épouvantable? C'est un masque de

duègne. Une amoureuse était bien gardée quand elle courait la ville, flanquée d'une matrulle ornée d'un appendice pareil. C'est tout le car naval de Venise qui défile et parade devant nous sous le camail et le domino, embusqué derrière ces masques, *epope*! Voulez-vous une gondole? Où allons-nous? A San Marco ou au Lido? »

Et il riait. Sa verve m'étourdissait et je riais comme lui, charmé par sa faconde, ébloui par le scintillement de tant de souvenirs, et je ne voyais plus dans les trous d'yeux de tous ces masques les affreuses lueurs de soufre, qui jadis y pâlissaient pour moi.

« C'est assez pour aujourd'hui, déclarait-il après une heure et demie de divagations, il faudra revenir et le plus souvent possible. Votre cas est si intéressant! Quand vous serez plus aguerri, nous feuilletterons ensemble les albums des grands déformateurs, les Rowlandson, les Hogarth, les Goya surtout. Ah! le génie de *ses caprices*, l'horreur apaisante de ses sorcières et de ses mendiants! Mais vous n'êtes pas encore mûr pour le terrible Espagnol. Son œuvre, voilà le philtre de guérison. Il y a aussi Rops, mais les côtés luxurieux de l'artiste réveilleraient en vous des fièvres qu'il faut laisser dormir. Ensor

peut-être et ses cauchemars modernes, quand vous serez en bonne voie. C'est une vraie cure que j'entreprends.

« Si nous étions à Madrid, je vous dirais d'aller, tous les matins, au Prado vous suggestionner devant les fous de Vélasquez, les fous des Hasbourg; il y a là un choix divertissant. Mais, au fait, allez donc au Louvre. L'Antonio Moro, le fameux nain du duc d'Albe vous sera d'un enseignement puissant. D'abord, il vous familiarisera avec ma figure : on dit qu'il me ressemble, et là-dessus, adieu ou, plutôt, à bientôt.

« Vous guérirez sûrement. »

« *Juillet 98.* — Pourquoi Claudius Ethal m'a-t-il dit qu'il ressemblait à l'Antonio Moro du Louvre? Pour me troubler ou se moquer de moi?

Ce Claudius Ethal est, paraît-il, un terrible mystificateur. A Londres, il a pratiqué le *fun* avec de tels raffinements d'à-propos et de malice qu'il a dû s'expatrier en France; sa situation, là-bas, n'était plus tenable. Son procès avec lord Kerneby, au sujet du portrait de la duchesse, n'a été qu'un heureux prétexte; la vérité est qu'il a fui de justes colères et l'explosion de vieilles rancunes, rancunes et colères

attisées avec un art d'ironiste qui met chez lui le mystificateur bien au-dessus du peintre de portraits. Le scandale de sa condamnation, la perte de son procès n'ont été que des représailles ; les tribunaux ont frappé en lui bien plus le *fumiste* incorrigible et triomphant, que l'artiste atrabilaire, grincheux et sans parole

Pendant dix ans, fort de son talent et de son grand nom, peintre attitré de l'aristocratie et presque assuré d'une impunité garantie par le crédit de sa clientèle, il a bafoué et ridiculisé cette aristocratie dans ce qui lui tient le plus douloureusement au cœur, dans sa morgue et son hypocrisie. On cite de lui des histoires effroyables : d'abord celle de la marquise de Clayvenore, princesse et dame d'honneur de la reine, invitée par lui à luncher dans son atelier de Windsor, dans la banlieue londonienne, et, là, brusquement mise en face du terrifiant portrait de deux clowns excentriques, des deux frères Dario, qui, il y a trois ans, révolutionnèrent les music-hall de New-York et de Londres, Reginald Dario, le géant, et Edwards Dario, le nain. Lady Clayvenore, l'avant-veille, avait vu les deux excentriques à l'Aquarium et gardait encore toute neuve la vision de leurs

grimaces et de leurs contorsions. Lady Clayvenore croyait trouver dans l'atelier d'Ethal des portraits de femmes et d'enfants; elle tombe au crépuscule sur ce cauchemar peint, les faces torturées des deux phénomènes; puis voilà que l'atelier se fait obscur. C'était fin décembre, et le jour baisse vite en hiver, et lady Clayvenore s'aperçoit qu'elle est seule dans l'atelier désert. Claudius Ethal a disparu, et pendant que, tremblante, elle cherche une porte, une issue sous des portières qui ne s'écartent plus, l'hallucinant portrait s'anime. Le nain d'abord, comme un crapaud, saute hors du cadre, puis le géant s'en envole, maigre et long, avec des battements d'aile de vautour, et, autour de la pauvre femme atterrée, un étrange sabbat commence. Avec d'atroces dislocations du torse et des bras c'est le numéro qu'elle a vu à l'Aquarium l'avant-veille, mais fantomatique, spectral dans la solitude de cet atelier désert; la danse de deux larves s'y aggrave d'ombre et de silence.

Les deux excentriques, loués et stylés d'avance par Claudius Ethal, exécutèrent leurs exercices en conscience; mais, à la suite de cette *private* séance, lady Clayvenore garda le lit

pendant huit jours, et, si elle n'eût été en instance de divorce avec lord Clayvenore, ce mauvais plaisant d'Ethal eût reçu des témoins.

« Cette divine marquise, aurait dit le peintre en manière d'excuse, elle déclarait toujours qu'en fait de sensations elle n'appréciait que les imprévues, les violentes et les profondes. J'ai cru bien faire en la servant à souhait. Et puis, aurait-il ajouté avec un claquement de langue de fin connaisseur, cette pauvre milady ! Jamais je n'ai vu à un visage humain une si intense, une si superbe expression de terreur. Je la regardais en extase : c'était de la volupté, de la détresse, de l'horreur et du charme... J'en ferais de souvenir une merveilleuse lady Macbeth, une lady Macbeth somnambule. »

Et ce n'est là qu'un des moindres tours prêtés à ce diable d'homme.

Dans l'équipée qu'il fit à White Chapel avec lady Feredith, une milliardaire américaine, une Yankee épousée, fantasque, mal élevée et éthéromane, et qui avait eu la curiosité malsaine de ce quartier de prostituées et de voleurs, les choses auraient été poussées beaucoup plus loin encore. Deux malandrins apostés par le peintre auraient traité la grande dame en quête

de sensations sinistres comme une des misérables filles qui rôdent là le soir, et l'attaque nocturne simulée se serait terminée en violences et en voies de fait dont l'Américaine ne se serait pas plainte : dépouillée de ses bijoux, atteinte dans sa pudeur, cette assoiffée d'inconnu n'aurait regretté rien : mieux, elle aurait même inspiré à l'artiste une de ses plus belles études, exposée sous ce titre : *Messalina*. On voit que ce Claudius Ethal en avait de joyeuses.

Enfin, pour clore la série de ses fantaisies avouables, c'était l'histoire du portrait de la baronne Desrodes, petite juive convertie, dont le mariage annulé en cour de Rome et les robes esthétiques et les ameublements en laque vert asperge ont défrayé une année les chroniques. En crise aiguë de snobisme, Ealsie, (comme l'appellent ses intimes) s'était mise en tête d'avoir un portrait d'Ethal ; Helleu et la Gandara, ses peintres ordinaires, ne lui suffisaient plus. Pour l'obtenir, ce portrait, elle avait franchi le détroit, s'était installée à Londres, avait mis en branle toutes ses relations. Whistler et Hercomer, qui avaient déjà commis des portraits d'elle, avaient été sollicités, requis pour une présentation à Claudius, et ça avait été

la série de dîners et de réceptions dans le petit hôtel de Charing Cross, où Ealsie avait transporté toute son installation de Paris en vue d'éblouir tous ces bons Anglais : meubles de laque verte incrustés de diamants, vitrines d'uniques Saxes et d'introuvables Sèvres blancs, et toute la collection des grenouilles, de Massier, de Carriès, de Lachenal, de Bigot et du Japon, car fétichiste comme toutes celles de sa race, snobisme ou superstition, la baronne Desrodes est la femme des grenouilles, comme le comte de Montesquiou est l'homme des chauves-souris, et tous deux croient révolutionner le monde... O pauvretés ! ô mesqueineries ! ô vanités !

Bref, la baronne obtient les séances désirées du peintre. Ethal consent sans trop se faire prier ; il se décide même à portraiturer la baronne à Charing-Cross, dans son cadre, au milieu de ses meubles en laque verte, de ses grenouilles et de ses bibelots familiers. La baronne exulte : elle a apprivoisé le sauvage et l'indompté qu'est le grand Ethal; elle en fait part aux petites amies : Ethal consent à la peindre chez elle, ce qu'il n'a jamais fait pour personne. A une condition pourtant : c'est

qu'elle ne verra le portrait qu'achevé. Il emporte sa toile après chaque séance et la rapporte avec lui pour la suivante. Conditions dures qui sont acceptées cependant. Le peintre se met à l'œuvre, et quand, le portrait terminé, le ban et l'arrière-ban des amis et connaissances sont convoqués dans l'atelier du peintre pour admirer le portrait d'Ealsie, horreur et stupeur!... Assise au milieu de ses batraciens de faïence et de bronze, Ealsie elle-même a une tête verte, des yeux d'eau saumâtre, énormes, cerclés d'or dans une face écrasée, une gorge pareille à un goître; et ses bras nus, d'une chair filandreuse et flasque, croisent sur ce goître deux petites mains palmées : la baronne Desrodes est une grenouille, une humaine et féerique grenouille, trônant au milieu de son peuple... La baronne refusa le portrait et assigna le peintre à la chambre des sollicitors. « Que voulez-vous? trouva Ethal, c'est son physique qui en est cause. Elle tente la caricature et défie le portrait. » Et on cite de Claudius Etal des fantaisies moins avouables. Et c'est cet homme qui prétend me guérir; je suis entre les mains de cet homme. Que veut-il de moi? J'avoue qu'une angoisse est en moi, cet Anglais me fait peur.

L'EMPRISE

« *Juin 1898.* — Cet homme a dit vrai : il ressemble au nain du duc d'Albe. Je suis retourné trois fois au Louvre m'absorber devant l'Antonio Moro et, à chaque visite, s'est affirmée la ressemblance odieuse : Ethal est l'effarant sosie du gnome encapuchonné du maître flamand.

Il en a la tête énorme, l'encolure épaisse, le torse trop long, comme dévié sur les jambes trop courtes, le je ne sais quoi d'oblique et de tortu. Les mains noueuses et poilues du nain, ses doigts crochus cerclés de bagues lourdes sont les mains et les doigts d'Ethal. Ethal a ce front bas, ces sourcils en broussaille et ce nez bulbeux et renifleur; cette bouche sarcastique est la sienne; siennes ces paupières grasses et pesantes à l'abri desquelles une malice embusquée clignote et luit.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Cette physionomie malfaisante et sensuelle de Kobold déguisé en bouffon ducal, est, à crier, la physionomie de mon peintre. On sent en lui une âme attentive et sournoise, toute de luxure et d'ironie, une âme faunesque, que la morgue et le *kant* anglais costument mal et, certes, les éclatants oripeaux et la sonnaillante marotte d'un fou lui siéraient mieux que le frac, tant son être est d'une ambiguité grimaçante... Un détail surtout impressionne en lui : cette poitrine velue, cyniquement offerte dans l'échancrure démesurée de ses cols, une poitrine de charretier, où semble tapie quelque affreuse araignée hérissée de poils noirs...

Toutes ces choses hideuses et même répugnantes, je ne les avais pas remarquées, lors de nos premières rencontres; l'esprit de ce diable d'homme exerce sur moi un tel empire. Je ne m'en suis aperçu qu'à la longue, et encore Ethal a pris soin d'appeler mon attention sur cette ressemblance. Je n'ai découvert toutes ces choses qu'une fois averti, et c'est lui qui m'a envoyé au Louvre, lui qui m'a fait remarquer l'effrayante analogie qui existe entre cet horrible nain et Lui!

Pourquoi?... Et l'étrange, c'est que cette

laideur, au lieu de m'éloigner, m'attire. Ce mystérieux Anglais me tient sous un charme, je ne peux plus me passer de lui.

Depuis que je le connais, la présence des autres m'est devenue plus intolérable encore, leur conversation surtout! Oh! comme elle m'angoisse et comme elle m'exaspère, et leur attitude, et leur façon d'être, et tout, et tout!... Les gens de mon monde, mes tristes pareils, comme tout ce qui vient d'eux m'irrite et m'attriste et m'oppresse, leur vide et bruyant bavardage, leur perpétuelle et monstrueuse vanité, leur effarant et plus monstrueux égoïsme, leurs propos de club!

Oh! le ressassage des opinions toutes faites et des jugements appris, le vomissement automatique des articles lus, le matin, dans les feuilles et qu'on reconnaît au passage, leur désespérant désert d'idées, et là-dessus l'éternel plat du jour des clichés trop connus sur les écuries de courses et les alcôves des filles... et les loges des petites femmes! Les petites femmes,... autre loque de langage, la sale usure de ce terme avachi!...

O mes contemporains, mes chers contemporains,... leur idiot contentement d'eux-mêmes,

leur suffisance épanouie et grasse, le stupide étalage de leurs bonnes fortunes, les vingt-cinq et cinquante louis sonnant de leurs prouesses tarifées toujours aux mêmes chiffres, leurs gloussements de poules et leurs grognements de porcs, quand ils prononcent le nom de certaines femmes, l'obésité de leurs cerveaux, l'obscénité de leurs yeux et la veulerie de leur rire! Beaux pantins d'amour en vérité, avec l'affaissement esquinté de leurs gestes et le démantibulé de leur chic (le chic, un mot hideux qui sied comme un gant neuf à leur allure, affalée, de croque-morts, épanouie, de Falstaff)... O mes contemporains, les *ceusses* de mon cercle, pour parler leur argot ignoble, depuis le banquier juif qui les a eues toutes et racole cyniquement pour l'Affaire, jusqu'au gras journaliste qui a son couvert, lui aussi, chez toutes, mais à de moindres taux, et parle tout haut ses articles, comme je les hais, comme je les exècre, comme j'aimerais leur manger et le foie et le fiel et comme je comprends les bombes de l'Anarchie!

Pourquoi Ethal a-t-il éveillé en moi ce déchaînement de haine!... Certes, cette horreur des hommes, cette abomination des mondains sur-

tout, je les ai toujours eues en moi, mais comme assoupies et couvées sous la cendre, latentes,... Mais depuis que je le vois, c'est comme un ferment qui s'aigrit et bouillonne, une fureur me soulève tout, comme un vin nouveau, un vin d'exécration et de haine ; tout mon sang bout, toute ma chair me fait mal, mes nerfs s'exacerbent et mes doigts se crispent, des envies de meurtre traversent mon cerveau... Tuer, tuer quelqu'un, oh ! comme cela m'apaiserait, éteindrait ma fièvre... et je me sens des mains d'assassin.

Si c'est là la guérison promise ! et pourtant la présence et la conversation de Claudius me sont un bien-être, sa présence me rassure et sa voix me calme... Depuis que je le vois, les figures d'ombre qui grimaçaient autour de moi sont moins distinctes, je n'ai plus l'obsession lancinante des masques,... et le vertige des yeux verts, des glauques prunelles de l'Antinoüs s'est évanoui !...

Les yeux, les yeux, je n'ai plus la folie des yeux, cet homme a enchanté mon mal ; sa conversation est d'un tel charme, c'est un tel éveilleur d'idées, ses moindres phrases trouvent en moi de tels échos. Ce sont mes pensées, même

les plus lointaines, les pas encore nées, celles que je ne soupçonnais pas, que sa parole évoque et fait naître. Ce mystérieux causeur me raconte à moi-même, donne un corps à mes rêves, *il me parle tout haut, je m'éveille* en lui comme dans un autre moi plus précis et plus subtil; ses entretiens m'accouchent de moi-même, ses gestes fixent mes visions, et je lui dois la lumière et la vie.

Il a dissipé, écarté mes ténèbres; des spectres ne m'y menacent plus.

Et pourtant cette haine atroce et cette fureur de meurtre qui grandissent!

C'est une des phases de ma guérison, peut-être car je guérirai, Claudius me l'a promis

« *Juillet 1898.* — Claudius a, comme moi, la curiosité des music-hall et des bals publics. Le corps humain, dont la laideur aussi l'attriste et l'irrite, quand par hasard il se meut en beauté, devient pour lui une source de joies indicibles; la pureté des formes, leur souplesse et leur vigueur, lui aussi, l'apaisent et le rassérènent. Cette beauté, Claudius a, pour la découvrir, un œil d'une acuité singulière, et cela sous les plus

piteuses loques, sous le déguisement des plus mornes haillons. Cette beauté, c'est surtout chez les filles des rues, les miséreux et les voyous, que son flair d'artiste la piste et la déterre, et avec quelle inquiétante divination! Et c'est pourtant le peintre attitré des grandes dames!

Le goût de Claudius va à la chair gueuse, comme le pourceau va à la truffe. Il a pour la plaie et la guenille un amour perspicace et sûr de mauvais Christ, dit-il lui-même en goguenardant.

L'autre soir, dans ce bal de la rue de la Gaîté où nous étions entrés en revenant de Versailles, dans cette salle surchauffée et saturée d'exhalaisons rousses, au milieu de ce public d'ouvriers endimanchés, d'apprentis de métiers vagues et de toutes les prostitutions, comme son œil clair et sournois de jouisseur est allé de suite à ce couple : la femme, toute jeune encore, d'une maigreur ondulante sous les longs bandeaux plats empruntés à Mérode, toute jeune et déjà fanée, mais d'une fanerie morbide, capiteuse et vicieuse de faubourg parisien, quelque brunisseuse sans doute. O le rose fiévreux de son mauvais sourire et la cernure meurtrie de ses grands yeux voraces, et le regard noir dont elle

suivait les gargouillades et les ébats de son danseur!

Ce danseur, sans doute son amant, l'avait lâchée et, un peu parti, l'air débraillé et cas-seur dans un complet de velours élimé, le torse en avant, le jarret tendu, il fringuait, tel un poulain échappé, dans ce bal, happant victo-rieusement les femmes au passage et les faisant pirouetter comme autant de toupies, à tour de rôle, l'une après l'autre, elles ravies et soule-vées, lui bien campé sur ses talons!

Et la délaissée, la femme aux bandeaux noirs, .a face étroite et les yeux durs, le surveillait, l'épiait, le guettait dans une angoisse sourde et une colère montante; les autres femmes avaient fait cercle, et lui, surexcité, fignolait maintenant un cavalier seul, risquait des ronds de jambes, des appels de pieds et des ruades. Il retroussait les pans de son veston, il se déhanchait, saluait jusqu'à terre la fille blême et muette et, croupe en l'air, comme un qui joue à saute-mouton, passait entre ses jambes la gouaillerie de sa face rieuse, osait encore des tortillements.

Et dans la salle électrisée, des rires éclataient, et des applaudissements. La fille était deve-nue verte; d'un geste, elle fouillait sous son

tablier, sa poche, mais lui, l'empoignant à la taille, l'emportait dans une étreinte goulue, écrasait un baiser sur sa bouche et, les yeux dans les yeux et de l'humide aux lèvres, appuyés l'un à l'autre, les jambes enchevêtrées et partout se touchant étroitement, elle, pâmée et pardonnante avec un rire de femme chatouillée, lui, faraud, cabré et fier, valsaient et pirouettaient dans l'orgueil affiché de la paix enfin faite et se désiraient publiquement.

« Le drôle est beau, chuchotait Claudius à mon oreille, la petite ne s'embêtera pas cette nuit. »

J'avais un sursaut, sa voix m'avait réveillé d'un songe. L'œil clair et luisant de Claudius pesait sur moi comme une lame, j'en sentais entrer en moi le froid et le coupant; il inspectait toute mon âme, connaissait mon désir et jusqu'au trouble inavoué éveillé en ma chair et par cette scène et ce garçon... Et j'ai senti que j'étais plein de haine, de haine pour Claudius et la maîtresse de ce voyou!

Si c'est là la guérison annoncée. J'ai peur de cet Anglais, sa voix fait naître en moi des suggestions abominables, sa présence me déprave, son geste crée d'innomables visions.

« *20 juillet.* — Ethal est absent, il est parti lundi, appelé à Bruxelles par une lettre; une vente de tableaux et d'estampes l'a fait quitter Paris brusquement. Il devait revenir le surlendemain ou jeudi au plus tard, et voilà huit jours qu'il s'éternise là-bas, m'annonçant toujours son retour par de courts télégrammes, et les dépêches s'entassent sur ma table et mon Claudius ne revient pas.

Quelle place il a prise dans ma vie, comme il me manque! Sa présence m'est devenue tellement nécessaire que, depuis son absence, comme une faim me creuse et me tenaille l'être. C'est une sensation de faim absolument, et en même temps j'étouffe et je suffoque. Et pourtant, je le sens, je crains et je hais cet Anglais de malheur.

« *25 juillet.* — Les *Trois fiancées*, de Torop. C'est un envoi de Claudius, une gravure très rare qu'il a achetée à cette vente d'Audenardes et qu'il m'adresse avec une lettre annonçant son retour pour lundi. Dans trois jours! Il sera resté quinze jours absent.

Torop, Jean Torop, je connais ce nom; il est fameux en Hollande. Les *Trois fiancées*.

C'est une sorte de diablerie quasi-monastique:

dans un paysage peuplé de larves, des larves fluentes, ondulantes et vomies, tel un flot de sangsues, par de battantes cloches, se dressent, fantomales, trois figures de femmes enlinceulées de gaze à la façon des madones d'Espagne : les *Trois fiancées*, la fiancée du Ciel, la fiancée de la Terre et celle de l'Enfer... Et la fiancée de l'Enfer, avec ses deux serpents se tordant sur ses tempes et retenant son voile, a le masque le plus attirant, les yeux les plus profonds, le sourire le plus vertigineux qu'on puisse voir.

Si elle existait, comme j'aimerais cette femme! Comme je sens que ce sourire et ces yeux dans ma vie, ce serait la guérison!

Je ne puis me lasser de contempler et d'étudier l'hallucinant visage. Les *Trois fiancées*, c'est étrange de détails et de composition : c'est du fantastique et du rêve rendus avec une préciosité étonnante; cela tient à la fois de la manière d'Holbein et des songeries d'un fumeur d'opium.

« C'est du catholicisme d'Asiatique, me dit Claudius dans sa lettre, du catholicisme effarant, terrifiant et qui s'explique, car ce Hollandais de Torop est Javanais de naissance. Je sais que vous aimerez ce Torop.

« Il n'y a que trois peintres au monde qui

peignent les yeux que vous cherchez : lui, Burne Jones et le grand Knopf.

« Je sais à laquelle de ces *Trois fiancées* ira votre désir : — N'est-ce pas que l'Infernale a les prunelles qui vous hantent ? »

SÉRIE D'EAUX-FORTES

« C'est du catholicisme d'Asiatique, du catholicisme de perversité et d'extase, catholicisme effarant, terrifiant et qui s'explique, car ce Hollandais de Torop est Javanais de naissance.

« Je sais que vous aimerez ce Torop.

« Il n'y a que trois peintres au monde qui peignent les yeux que vous cherchez : lui, Burne Jones et le grand Knopf.

« Je sais à laquelle de ces trois fiancées ira votre désir. — N'est-ce pas que l'Infernale a les prunelles qui vous hantent ? »

Et voilà que je suis hanté maintenant, l'obsession des prunelles d'aigue m'est revenue... En effleurant la cicatrice, Ethal a rouvert la plaie... la cicatrice? La blessure était à peine fermée... Pourquoi Claudius m'a-t-il envoyé cette eau-forte qui me trouble et cette lettre qui

m'angoisse davantage encore ! Oh ! la mantise des prunelles émeraudées !

Si c'est là la guérison promise !... Il y a du mystificateur en lui. Se ferait-il un jeu cruel d'exaspérer, en l'envenimant, mon mal ?

« *3 août 98.* — Il devait revenir, il avait annoncé son retour pour hier.

Un télégramme m'arrive. « Anvers. Départ remis, vais à Ostende voir Ensor. Très curieux artiste. Vous enverrai de ses masques si je puis faire affaire : le sais gêné, en abuse, très juif. Ai déniché hier ici, chez brocanteur, une suite d'épreuves Goya avant la lettre, la série des *Caprices*, un trésor, en détache une et vous l'envoie pour vous faire prendre patience. Étudiez-la. Lettre suit. Amitiés. — Août 98. »

L'eau-forte annoncée vient de m'être remise. Les noirs sont merveilleux. C'est une tête grimaçante au nez camard et aux yeux visionnaires, des yeux de fièvre, d'une ardeur effrayante, allumés comme des fanaux dans des orbites caverneux ; une tête socratique dont toute la vie semble dardée dans les prunelles ; tête d'alchimiste ou de cénobite ossifiée, desséchée, une tête de chauve-souris aux lèvres

minces, comme usées de prières, des lèvres d'une vieille femme dont la bouche rentre et, creusée, fait trou. Là-dessous, la fuite brusque d'un menton bref, donnant au profil l'aspect d'un museau, et sur cette chose décrépite, ratatinée et séculaire, surplombe et se développe un front démesuré, énorme à faire éclater les tempes; c'est la disproportion effarante d'un gigantesque cerveau.

L'absolue calvitie du front fait de cette tête un glabre et fantatisque crâne, un crâne sous lequel le triste museau s'écrase; et l'ivoire poli de ce crâne prodigieux fume, ondule et moutonne. Ce crâne bout et fume, comme le couvercle d'une chaudière, et ces errantes et pâles fumées deviennent, dans le noir de l'eau-forte, des mufles et des becs, autant de bêtes grimaçantes, autant de larves et de vénéneuses nudités. L'anormal cerveau peuple la nuit de rictus et de menaces.

Et, en marge, soulignant le cauchemar abominable, cette pensée de Goya en français et en espagnol:

Le génie dénué de la raison enfante des monstres.

Pourquoi Claudius m'a-t-il envoyé cela? Que

veut-il dire? Quel est son but? Quel est le sens de cette eau-forte hideuse et de son envoi de lui à moi, car elle me fait mal à regarder, cette introuvable épreuve, elle m'attire, me repousse et m'attache? il y a comme un poison dans ces prunelles dardées et fixes!

Et l'horreur de ces sangsues à face humaine, de ces virgules ondulantes et fluentes, qu'enfante le crâne en fusion, le cerveau m'en fait mal.

Après le Torop, le Goya! J'ai beau chercher, je ne m'explique pas! Et ce retour diffère de jour en jour...

Quel jeu sinistre cet Anglais de mystère joue-t-il donc avec moi?

« *5 août.* — Toute la nuit, d'étranges reptiles à bec de cigogne, des crapauds ailés comme des chauves-souris, puis d'énormes scarabées au ventre entr'ouvert tout grouillant d'helminthes et de vers, des enfants nouveau-nés s'effilant en sangsues, et d'atroces imaginations d'insectes et d'infusoires ont pullulé dans les rideaux de mon lit.

J'ai sué d'angoisse et me suis débattu dans les affres d'un térébrant cauchemar. L'eau-forte

de Goya a enfanté ces monstres, je doublerai ma dose de bromure ce soir.

« *8 août 98.* — Une lettre de Claudius. Elle est timbrée d'Ostende; une lettre et un rouleau de parchemin ! Quelque nouvel envoi?

Voyons la lettre d'abord :

« Mon cher duc, excusez-moi une fois de plus. Je vous fais faux bond pour la troisième fois, et vous avez renoncé, cet été, à votre saison d'eau et au Tyrol pour demeurer à Paris avec moi... Je serais le dernier des misérables si je n'avais le motif le plus sérieux de vous faire attendre. Le plus merveilleux bibelot, un objet du seizième siècle tout à fait rare et d'un modèle dont je raffole, une pièce de musée comme on n'en rencontre plus sur le marché, m'est signalée par Ensor et tout près d'ici, en Hollande, à Leyde même.

« L'objet est chez un vieux collectionneur dont les vitrines vont être mises aux enchères par licitation? Le pauvre homme est devenu fou et sa famille liquide; les ventes d'été sont seules abordables. Désastreuses pour le vendu, l'acheteur y peut trouver son compte.

« Je pars dans une heure pour Leyde, je reviendrai avec l'objet ou je ne reviendrai pas, car, s'il est tel que me l'a dépeint Ensor, c'est une pièce unique et qui sera ma gloire. Pour la fixer je reprendrai mes pinceaux et retrouverai mon talent : je peindrai cette chose ou je ne toucherai plus jamais une toile.

« Vous la verrez, vous la verrez et l'aimerez comme moi, plus que moi peut-être, et alors nous serons rivaux.

« Si je n'allais pas trouver cette chose telle que me l'a racontée Ensor ! Cet Ensor voit avec son imagination, mais sa vision est d'une pro bité parfaite, d'une précision géométrique pres que ; il est même un des seuls qui voient. Il a l'obsession des masques comme nous, c'est un voyant comme vous et moi ; les bourgeois le traitent de fou.

« Je lui ai narré votre cas, et il s'y est intéressé naturellement ; il s'est même pris d'une belle passion pour vous, sans vous connaître ; entre malades on se comprend toujours et, pour vous marquer sa sympathie, il a choisi dans ses cartons une de ses plus belles eaux-fortes et m'a prié de vous l'offrir ; je vous l'adresse signée de lui. C'est sinon la plus belle,

du moins la plus intense, de sa série de *Masques*

« Vous verrez quel homme est cet Ensor et quelle merveilleuse divination il a de l'invisible et de l'atmosphère que créent nos vices... Nos vices, qui de nos visages font des masques.

« Attendez maintenant un télégramme de Leyde qui vous annoncera et mon succès et, cette fois, mon retour.

« ETHAL.

« Je n'ai pu, pour mon compte, faire affaire avec Ensor. »

Et voilà encore sa rentrée différée, son absence prolongée, et jusques à quand maintenant? On dirait que c'est chez lui un parti-pris d'énerver et d'exaspérer ma patience.

Et ce bibelot unique, cette pièce de collection qu'il est parti acquérir en Hollande et dont il veut peindre un chef-d'œuvre, qu'est-ce que cela peut bien être? Quelque mystification encore.

Une curiosité m'étreint et en même temps un doute, un soupçon et une grandissante terreur.

Je devine une amorce dans tous ces envois de gravures hideuses et hallucinantes; elles me détraquent et dépravent le cerveau, peuplent

mon imagination de stupeur et de transes, et la trépidation nerveuse de cette perpétuelle attente...

Je suis entré dans du mystère et du mystère est entré en moi, et comme un vaste filet m'enveloppe et m'enserre; je sens d'heure en heure des mailles de ténèbres se retrécir autour de moi.

Et cette eau-forte d'Ensor, ce nouvel envoi? Quelle horrible chose est-ce encore? Je ne décacheterai pas ce rouleau, non, je ne veux pas l'ouvrir; non, cette fois je ne toucherai pas ce parchemin; cette gravure, je ne la verrai pas.

« *9 août 98.* — La *Luxure* : ma curiosité a été la plus forte, j'ai rompu le cachet du rouleau. La *Luxure*, tel est l'intitulé de l'eau-forte d'Ensor.

Une scène, on dirait, à première vue, d'hôtel garni : les quatre murs d'une triste chambre de joie; là, le fauteuil de velours capitonné; ici, la commode d'acajou : un décor de vice banal et bourgeois. Dans le fauteuil, les mains étalées sur le ventre, un affreux bonhomme à lunettes se prélasse, une face prognate, glabre et béate de vieux notaire ou de pharmacien adjoint et

marguillier, un bedonnant Homais, dont le cou tendu, le groin et les gros yeux myopes boivent avidement le spectacle du lit : une alcôve de campagne à la couche trop haute sous les rideaux relevés en bonnes grâces, et, sur ce lit, éclairant la pénombre, s'écartent deux grosses jambes nues, s'étale la bouffissure blême d'une prostituée grasse, d'une gouge à tête de bonne, au ventre énorme, hideusement ballonné et tendu, on dirait gonflé par la semence de toute une caserne.

Auprès de la fille repue, tout contre cette chair saturée et lasse, une maigreur se tasse et se blottit, un triste et long ensoutané qui, rageur, étreint la femme et gouluement lui suce et mordille la nuque! O la face dure et crispée de désir de l'homme et ses yeux blancs chavirés de luxure!

La *Luxure!* Coiffé d'un bonnet grec, du fond de son fauteuil, le gros homme à lunettes contemple, exulte et flambe; assez ignoble et bas spectacle si la fantasmagorie des murs ne le haussait soudain à une grandeur farouche; car la chambre de joie est hantée. Sous le burin de l'artiste le dessin même du papier de la chambre est devenu une sinistre et pullulante tapisserie.

Cette chambre, des têtards et des gnômes au corps virgulé et fluent l'habitent; des grimaces et des rictus, d'aveugles yeux morts et des bouches baveuses flottent sur les murs et dans les rideaux du lit.

La luxure des trois masques représentés là, la luxure impuissante et stérile a peuplé cette chambre d'êtres amorphes et de fœtus : un grouillement de monstres mort-nés a jailli des prunelles en joie du marguillier, comme du baiser glouton du séminariste.

Et sur l'épreuve de luxe, d'un faire savant, mais intransigeant et brutal, Ensor a paraphé de sa signature les vers de Baudelaire.

Au duc Jean de Freneuse :

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère!

La *Luxure :* et, pantelant de dégoût, j'ai senti frémir l'ancien feu de mes moelles.

Si la vieille folie était encore en route!

Or, cette eau-forte vengeresse, en en examinant de plus près les figures, il m'a semblé que le séminariste me ressemblait; il a ma maigreur et mes yeux fixes et tristes. C'est odieux, cette ressemblance : est-ce voulu, est-ce un ha-

ard?. . Et j'ai attentivement examiné l'épreuve, t il m'a semblé qu'on avait retouché à la plume après coup, la figure de l'homme, de celui qu dévore la nuque de la gouge endormie.

Oui, il y a une retouche. Qui l'a retouchée? Ethal ou Ensor? Ethal sûrement. Ensor ne me connaît pas.

Pourquoi m'ont-ils envoyé cela? Oh! c'est mal de me troubler ainsi. Je me sens sombrer dans l'inconnu, ma cervelle fond, toutes mes moelles flambent et mon cœur, comme décroché, chavire et flotte.

Et cet Ethal m'avait promis la guérison.

L'HOMME AUX POUPÉES

« *13 août 1898.* — Pierre de Tairamond sort de chez moi.

Tairamond est un de mes vagues cousins, un de ces alliés indéfinis et lointains, qui se multiplient innombrables dans toute famille du Faubourg. Encore un de ces apanages de la noblesse, que cette séquelle de consanguins, que chacun y traîne après soi et dont on retrouve toujours un rejeton dans n'importe quelle ville de province, si reculée qu'elle soit; oui, un privilège et une plaie que cette armée de collatéraux et descendants de même sang et de même blason! Mais Tairamond est un des rares parents que j'aie jamais pu supporter : il est même le seul avec qui j'aie conservé quelques rapports. Tairamond est joueur comme les cartes : au collège, il me volait mes billes; à la

ville, il a continué des emprunts pour les besoins de ses parties au cercle, et, comme il est pauvre et sans préjugés, j'ai consenti à ce rôle de banquier et continué à lui servir des sommes, qu'il a toujours négligé de me rendre. J'aime son cynisme insouciant; je lui crois pour moi une sorte d'affection, car je le sais incapable de reconnaissance. Les tares, qu'on me prête, lui sont comme une excuse des siennes et, plus de dix fois affiché au club, son égoïsme apprécie en moi l'équivoque de ma réputation.

Mais, fin comme l'ambre, Pierre a toujours observé vis-à-vis de moi une réserve parfaite. Avec un dandysme intéressé, il a toujours pratiqué cette courtoisie de paraître ignorer les abominations qu'on colporte sur mon compte, et ne m'a jamais interrogé sur l'emploi de mes journées et le mystère de mes nuits; c'est un garçon taré, mais plein de tact. L'espèce s'en fait rare, et je lui sais autant de gré de ces qualités que de ses défauts; aussi, étant donné l'homme qu'il est, la démarche qu'il vient de faire auprès de moi, et tout ce qu'il m'a dit à propos d'Ethal, ne laissent pas de m'inquiéter, car c'est au sujet de Claudius que Tairamond est venu me voir.

C'est de Claudius qu'il m'a entretenu, et cela pendant deux heures; et, à travers les réticences et la veulerie d'une conversation à bâtons rompus, j'ai bien compris qu'il était alarmé de ma liaison avec cet Anglais, qu'il n'était pas le seul à s'en inquiéter dans mon monde, qu'il était presque dépêché par la famille et d'anciens amis de cercle.

On se préoccupe dans Paris de mon intimité avec cet Anglais, et, si détesté que je sois, je commence à intéresser mieux, j'intéresse comme quelqu'un qui court un danger.

Et pourtant Tairamond n'a rien formulé de précis contre Ethal, et ses mille et un racontars sur sa vie à Londres et aux Indes ne m'ont rien appris de nouveau, rien. Je connaissais la série de ses mystifications à lady Clayvenore et autres pairesses. Pierre a ajouté quelques fâcheuses histoires, aggravées d'intervention de la police, qui auraient précipité le départ de Claudius, bien plus efficacement que son procès perdu. Si graves qu'elles soient, ces histoires ne m'ont point surpris. Ethal ne serait pas l'artiste qu'il est, s'il n'était érotomane! Mais ce qui m'a, oh! tout à fait estomaqué et fait réfléchir, ce sont les questions de Tairamond au sujet des

cigarettes d'opium et de la collection des poisons d'Ethal.

Il en aurait rapporté tout un arsenal de son voyage aux Indes : poisons mystérieux aux noms même inconnus en Europe, stupéfiants, narcotiques et aphrodisiaques, aphrodisiaques surtout et des plus terribles, obtenus à prix d'or ou de fabuleux échanges des marajahs et des fakirs; tout un dangereux trésor de poudres et de liqueurs sinistres, dont il posséderait à merveille le dosage et la cuisine et emploierait l'énervante alchimie aux pires entreprises. On parle de volontés domptées, de résistances atrophiées et d'énergies devenues impuissantes chez des hommes comme chez des femmes, après l'usage de certaines cigarettes offertes ou de certains parfums envoyés par Ethal. Un de ses amis, ancien camarade d'école et peintre, comme lui, choyé par la mode, serait devenu idiot en moins de deux ans de fréquentation dans l'atelier de Claudius.

Certaines cigarettes préparées par lui provoquent aux pires débauches, et la jeune duchesse de Searley serait morte en six mois, pour avoir respiré chez lui d'étranges et capiteuses fleurs, dont la propriété est de nacrer la peau

et de cerner délicieusement les yeux de qui les respire.

Dangereux élixir de beauté offert par Claudius à qui pose chez lui et dont la marquise de Beacoscome serait morte, elle aussi, si par ordre du médecin elle n'avait suspendu ses séances. Les merveilleuses fleurs éveilleuses de pâleurs et de cernes contiennent, paraît-il, le germe de la phtisie dans leurs parfums. Par amour de la beauté, par ferveur des carnations délicates et des regards noyés de langueur, ce Claudius Ethal empoisonnerait ses modèles!

Tairamond m'a demandé aussi si je connaissais à Ethal une certaine émeraude montée en bague et dont la transparence verte contient un si puissant toxique, qu'une seule goutte sur les lèvres d'un homme suffit pour le foudroyer. Cette effroyable mort glauque, Ethal l'aurait deux ou trois fois essayée devant témoins sur des chiens.

Cigarettes cantharidées, pipes d'opium, fleurs vénéneuses, poisons d'Extrême-Asie et bagues meurtrières, j'ignorais tout cela. Jamais Ethal ne m'en avait soufflé mot. J'entrais avec les récits de Tairamond dans une légende redoutable et funèbre. Le pervertisseur, le corrup-

teur d'idées que je le savais être, se doublait d'un René le Florentin; l'empoisonneur était définitif, ce gnome avait tous les venins.

J'accueillais ces propos avec indifférence. Avec sa légèreté de clubman, Tairamond, sans ajouter plus de foi que cela n'en méritait, avait tenu à m'avertir; il venait de Trouville et partait le lendemain pour Ostende. En passant par Paris, il était monté chez moi m'en toucher deux mots et m'engageait seulement à me tenir sur mes gardes; et, là-dessus, il prenait congé sans m'emprunter les cent à deux cents louis dont il taxait ordinairement ses visites; et cela ne manqua pas de m'inquiéter bien plus que toutes ses révélations; sa démarche n'était pas un prétexte à un emprunt : la chose était vraiment grave, ce joueur s'était dérangé pour rien.

« *20 août 1898.* — Je sors de chez Claudius. Ce matin, à la première heure, un petit bleu m'annonçait son retour : « La merveille de Leyde est à moi et chez moi, venez l'y voir. Nous sommes tous les deux arrivés cette nuit. » La merveille de Leyde! Ethal avait réalisé son désir : l'incomparable bibelot, la pièce de musée qui l'avait retenu quinze jours en Hollande était

enfin en sa possession et j'étais convié à venir admirer l'objet. J'ai vu la merveille, et la merveille m'a laissé froid, et pourtant avec quelles précautions et quelle ingénieuse mise en scène Claudius ne m'en a-t-il pas fait les honneurs !

C'est une à une qu'Ethal a rejeté les draperies de serge verte dont la vitrine était voilée. On eût dit qu'il prenait plaisir à faire durer mon impatience, et enfin, entre quatre hauts panneaux de glace reliés entre eux par des baguettes de cuivre historié, la Poupée, me fut révélée ; car c'est une Poupée ou plutôt un mannequin, un mannequin de cire représentant une petite fille d'environ treize ans, de grandeur naturelle, et, sous ses lourds vêtements bossués de broderies, d'arabesques de soie et de fleurons de perles, assez semblable à la Poupée des Valois, exposée, il y a trois mois, rue de Sèze, à la galerie Georges Petit.

Debout dans sa guérite de verre, la Poupée des Valois avait l'air d'une petite princesse de la cour d'Amboise, captive dans un bloc de glace. C'est une Infante qu'Ethal a rapportée de Leyde, une Infante aux cheveux de soie pâle, presque argentés, toute raide dans un corps baleiné de velours cramoisi reluisant de ferrets, une

Infante, on dirait descendue d'un cadre de Vélasquez, avec cet aspect de morte embaumée qu'ont toutes les figures de cire.

L'œil d'Ethal, singulièrement allumé, couve et caresse les transparences livides et les roses ternis de cette chair factice. Moi, cette pâleur jaunie, ces lèvres décomposées et comme durcies, la cernure violacée de ces prunelles vitrifiées m'angoissent et m'épouvantent; la sécheresse fluide des petites mains, comme fondues, me frappe de stupeur; cette Poupée sent la mort et l'humidité des cryptes. La somptuosité seule des vêtements m'intéresse; ils sont devenus couleur de cuir et d'amadou, à la fois décolorés et dorés par les siècles; les broderies des soies vivent encore dans le fauve des velours, broderies de soies et de perles, où mon regard s'attarde moins pour la richesse qui persiste en elles, que pour éviter les affreuses prunelles immobiles du mannequin.

Ethal et moi, nous gardons le silence; je sens qu'il m'épie et que mon indifférence lui est une déception. Il s'attendait à de l'extase, à un flot de paroles admiratives et enthousiastes, et ma froideur le déroute, l'inquiète.

« Vous n'êtes point mûr pour cet art-là, con-

clut-il en rajustant autour de la vitrine les morceaux de serge verte, j'aurais cru que vous auriez aimé la délicatesse de ce modelé et les nuances infinies de décomposition de cette chair. Songez que cette Poupée est un portrait, mieux, une statue, une statue peinte, une délicieuse et précise effigie qui, plus profondément qu'une toile et qu'un marbre, a retenu sous le doigt des modeleurs l'âme exquise et tragique des siècles... Moi, j'ai le culte et la folie de ces cires, je les trouve bien supérieures aux portraits : peut-être aimerez-vous mieux celles-ci? »

Et, brusquement, il ouvrait une petite porte et me poussait dans un réduit obscur contigu à son atelier. Très haut et très étroit, l'air d'un intérieur de puits, c'était plus une grande armoire qu'une pièce; des rayons de bibliothèque y régnaient, mais plus espacés que pour y recevoir des livres; et, dans l'ombre de leurs intervalles, c'étaient les yeux vitreux et les lèvres fanées de plus de vingt bustes de mortes, vingt cires aux coiffures historiées et historiques sous les paillons piqués dans la soie terne de leurs cheveux; et, parmi ces têtes, toutes de femmes ou de jeunes hommes adolescents, j'en reconnaissais d'illustres et de classées dans

les musées : celle du musée de Lille, entre autres, et sa douceur résignée, et la *femme inconnue* et le mystère de son mince sourire ; et des profils historiques, comme ceux de Marguerite de Valois, d'Agnès Sorel, de Marie Stuart et d'Elisabeth de Vaudemont : un boudoir de mortes, en vérité, que ce lugubre étal de ressemblances disparues.

Claudius atteignait un de ces bustes et me l'offrait, un peu renversé dans la lumière, pour me le faire admirer.

C'était une tête d'adolescent au nez brusque, le menton creusé d'un coup de pouce, avec une saisissante expression d'énergie dans le bombement du front et la proéminence des arcades sourcilières au-dessus des yeux enfoncés : une face douloureuse et souffrante d'enfant tragique, une tête de mutisme et de défi, belle par le silence de lèvres minces et renflées ; et la pâleur verdâtre de la face amaigrie et demeurée pourtant carrée accentuait encore l'amertume de la bouche. Au-dessous, dans un blason larmaient trois perles : les trois pilules des Médicis.

L'ŒIL D'ÉBOLI

« Presque un Laurent de Médicis, n'est-ce pas? Mais autrement intense, avouez-le, avec le recul de ces yeux fixes et le refus obstiné de cette bouche! Quelle énergie et quelle rancune dans l'avancement des maxillaires aboutissant à ce menton étroit, et comme on sent que cet enfant-là, au milieu des émeutes et des intrigues florentines, a dû assister à des choses tragiques! En vérité, il a le regard de haine et de stupeur d'un qui aurait vu violer sa mère, insistait Ethal en maniant complaisamment le buste, et pourtant cette cire est mon œuvre... Parfaitement. Je ne l'ai trouvée ni dans une petite ville de l'Ombrie, ni dans un village toscan. J'ai connu ce regard violent et ce front de pensée têtue et maladive. C'est un petit Italien qui m'a posé cet

enfant, un misérable petit modèle atteint de phtisie, que j'ai rencontré, un jour, trainant sur le boulevard de Clichy, quand j'avais mon atelier place Pigalle.

« Il y a bien quinze ans de cela, un petit Napolitain de la place Maubert venu mourir, loin du soleil, dans le froid et le noir du ciel parisien. Il toussait à fendre l'âme, le pauvre! et, tout grelottant sous les haillons de panne de son déguisement de Transtévérin, il restait là à rôder autour des ateliers de peintres, n'osant rentrer chez lui par peur d'être battu; et il y avait déjà deux jours qu'il errait là, dans le brouillard de novembre, timide et terrifié entre la honte d'aller s'offrir dans un atelier et l'effroi des siens. On ne voulait plus de lui nulle part, on le trouvait trop maigre. A peine avait-il enlevé sa chemise qu'on lui montrait la porte avec des plaisanteries de rapin, et quand je le ramassai, il y avait deux jours qu'il n'avait mangé. Il y en a beaucoup comme cela, dans Paris, qui crèvent la faim.

« Sa maigreur m'intéressa de suite, et puis le *facies sympathica* de la phtisie, cette expression de langueur ardente dont s'idéalise tout visage de poitrinaire et qui fournit tant à l'ar-

tiste. Bref, j'abordai Angelotto, je le confessai à demi et l'emmenai chez moi...

« Pauvre gosse! j'aurais dû le ménager et ne point lui faire payer mon hospitalité si vite; mais je le sentais atteint et prêt à me filer entre les doigts : dès le lendemain, je le faisais poser... Que voulez-vous, on n'a pas tous les jours l'occasion d'un chef-d'œuvre; je fus odieux, je le sais, mais j'aimais trop la farouche expression de ses grands yeux souffrants. Angelotto posa de longues heures, résigné, avec toujours dans ses prunelles cette stupeur haineuse où parfois je croyais lire un reproche, et cette bouche donc, cette bouche scellée comme un défi! Je m'acharnais sur cette cire avec une joie sauvage, une plénitude de volupté que je n'ai jamais retrouvée, car je sentais que j'y pétrissais une âme, tout un passé de misère et de souffrance dont je fixais la synthèse à chaque coup d'ébauchoir, toute une âme indignée et rétive, dont les sursauts de révolte enfiévraient magnétiquement mes doigts. Lui toussait de plus en plus, malgré les tisanes, les fumigations de goudron et le lit bien chaud installé près du poêle; j'avais fait venir un médecin, je le savais perdu. Je le soignais de

mon mieux entre chaque séance; il ne me remercia jamais, se prêtait sans mot dire à toutes mes volontés et mourut entre mes mains, vingt jours après son entrée chez moi. Il s'en alla un matin de décembre, le matin de Noël, je m'en souviens, avec, sur son lit, des santons de Naples, que j'avais trouvés par hasard chez un brocanteur de la rue des Abbesses et que j'avais achetés pour lui, *povero Angelotto!* Il m'avait encore posé, la veille, de midi à quatre heures; je n'aurais jamais cru qu'il filerait si vite.

« J'eus des ennuis après, à cause de l'état civil et des parents qu'il me fallut rechercher et prévenir; il fallait bien déclarer le décès; mais, avec ces Italiens... Cela me coûta trois billets de mille, sans parler de la concession au cimetière Montmartre. Quand je suis à Paris, je vais lui porter des fleurs à la Toussaint; mais, avouez que j'ai là un chef-d'œuvre. »

Ethal parlait en monologue, singulièrement animé, comme grisé de ses paroles. Mais, déjà, depuis quelques minutes, je l'entendais et je ne l'écoutais plus. Je regardais, tout saisi, l'énorme main aux phalanges velues qu'il crispait, comme une serre, sur la chevelure alourdie du buste;

une serre, en vérité, une serre d'oiseau de proie, dont trois bagues étranges accentuaient encore le caractère féroce et animal, l'une au pouce, l'autre au médius, et la dernière à l'annulaire, trois grosses perles irrégulières et difformes, l'air de pustules de nacre qui, sur la main granuleuse et sèche du peintre, exagéraient encore le côté griffu de ses doigts.

Cette serre de vautour, par une bizarre hallucination rétrospective, je la voyais étreignant l'agonie du petit modèle italien. C'étaient ses doigts de volonté et de volupté cruelle, qui, certainement, avaient hâté la mort de cet enfant.

Cet Ethal! Il souriait comme en extase, et je me sentais exaspéré de haine pour tout le mal qu'il avait déjà fait et que ferait encore cette horrible main. Les racontars de Tairamond me revenaient aussi. Quelle sinistre mixture pouvaient bien contenir ces perles hideuses et blêmes, comme autant de boursouflures malsaines surgies sur ses doigts?

Une insolence me vint aux lèvres; je désignai ses bagues. « Sont-elles empoisonnées, celles-là? » Ethal avait reposé la cire sur sa tablette et, tout en maniant les étranges joyaux : « Ah! on

vous a dit! ponctuait-il d'un léger sourire, non, celles-là ne le sont pas. Mais si cela vous intéresse... ou vous préoccupe, je puis vous montrer un bien curieux anneau. Venez-vous? Assez de de cire pour aujourd'hui, n'est-ce pas? »

Le temps de m'installer sur le somno de son vaste atelier, de disparaître et de reparaître dans l'épaisseur du mur par une petite porte que je ne soupçonnais pas, et Ethal, debout près de moi, me tendait délicatement, entre le pouce et l'index, une bague assez bizarre.

« La voici, regardez-la. »

C'était une émeraude carrée, une émeraude-cabochon d'un vert assez pâle, du vert laiteux de la chrysoprase où semble luire et trembler un jus d'herbes. Deux griffes d'acier niellé d'or l'étreignaient, d'un travail assez barbare : deux serres d'épervier crispées sur l'eau glauque de la gemme et se rejoignant ensuite en ondulation de flot.

Je sentais le regard d'Ethal appuyé sur le mien.

« Vous ne la reconnaissez pas? voyons, vous êtes pourtant allé en Espagne... A l'Escurial, les appartements privés de Philippe II, dans le trésor faussement appelé l'écrin de Charles-

Quint, vous n'avez pas vu cette bague verte? cette larme, on dirait de poison, recueillie dans les serres d'un invisible oiseau de proie? Elle a pourtant une assez belle légende : *e si non e vera, bene trovata;* l'*Œil d'Éboli*, la tragique aventure de cette chère princesse. Ah! ce bon Philippe II était un seigneur peu commode, et ce fervent brûleur d'hérétiques avait des jalousies de tigre et des façons de faire un peu fauves aussi. Cette pauvre Sarah Perez n'eut pas toujours à se louer de son royal amant; mais aussi quelle idée, pour un bon catholique, de s'éprendre d'une juive! C'était déjà la revanche d'Israël. Une juive dans le lit d'un roi d'Espagne, une juive favorite d'un Hasbourg! Ignorez-vous vraiment cette histoire? Elle doit être apocryphe, mais cadre si bien avec la splendeur morne de l'Escurial et résume si parfaitement l'âme noire du père de don Carlos!

« Telle qu'elle est, on la chuchote là-bas, et la voici pour votre éducation et notre joie. Cette Sarah Perez avait les plus beaux yeux du monde, les yeux d'eau verte pailletée d'or que vous aimez, les yeux d'Antinoüs. A Rome, ces yeux-là l'auraient faite concubine d'Adrien. A Madrid, ils la firent devenir princesse d'Eboli en la cou-

chant toute nue dans le lit du roi; mais Philippe II jalousait fort ces grandes prunelles d'émeraude et leurs transparences; et la princesse, qui s'ennuyait dans le palais funèbre et la société plus funèbre encore de son roi, eut un beau jour, en sortant de l'office, le malheur et la fantaisie d'arrêter ses admirables yeux sur le marquis de Posa. C'était au seuil de la chapelle, et la princesse se croyait seule avec sa camerera mayor; mais la vigilance des cagoules la trahit auprès de Philippe, et, le soir, dans l'intimité de l'alcôve, au cours d'une explication violente ou d'un orageux corps-à-corps, le Habsbourg, enfiévré de mâle rage, terrassait la favorite, et, d'un coup de dent, lui arrachait et dévorait l'œil.

« Ce fut la princesse ensanglantée, un beau titre pour un conte cruel. Villiers de l'Isle-Adam l'a omis dans les siens. La d'Eboli demeura borgne, la mie royale eut désormais un trou béant au milieu du visage. Philippe II, qui avait sa juive dans le sang, n'en garda pas moins près de lui sa princesse *N'a qu'un œil.* Il la dédommagea par quelques titres et gouvernements de provinces; mais, au regret de la belle prunelle verte qu'il avait gâtée, il fit

incruster dans l'orbite vide et saigneux une superbe émeraude enchâssée d'argent, dont les chirurgiens d'alors firent un semblant de regard Les oculistes ont fait des progrès depuis; a la d'Éboli, déjà impressionnée par la perte de sa prunelle, mourut à quelque temps de là des suites de l'opération. Elle rejoignit son œil dans la tombe.

« Tout était barbare, sous ce Philippe II, les façons d'aimer et les chirurgiens.

« Philippe II, amant inconsolable, donna ordre d'ôter l'émeraude de la face de la morte et la fit monter en bague; il la portait toujours au doigt et ne s'en séparait même pas pour dormir, et, quand il mourut à son tour, il avait, dit-on, cette larme verte à l'annulaire de la main droite.

« C'est la bague identique que vous tenez, mon cher. Je l'ai fait ciseler sur le modèle de l'anneau du roi, un travail damasquiné bien espagnol, car la véritable est toujours à l'Escurial. Il m'eût été doux de la dérober, car j'ai facilement des instincts de voleur dans les musées; et les objets qui ont un passé historique, un passé tragique surtout, m'ont toujours singulièrement requis. Je ne suis pas Anglais pour

rien; mais ce qu'on réussit assez aisément en France, n'est point praticable en Espagne : leurs musées ont de vrais gardiens.

« J'ai donc dû me résigner à en commander une semblable à un joaillier de Madrid; ils possèdent bien ce travail. Ces griffes sont curieusement ciselées; mais la merveille en est la pierre, non pas qu'elle soit très limpide et pèse beaucoup de carats, mais remarquez comme elle est creuse! Et vous voyez cette goutte d'huile verte qui se déplace et larmoie entre ses parois, c'est une goutte de poison, un toxique de l'Inde, d'une rapidité foudroyante et tellement corrosif, qu'il suffit d'en effleurer la muqueuse d'un homme pour l'assommer et l'étendre raide.

« C'est la mort instantanée, le suicide sûr et sans agonie que je possède dans cette émeraude. Un coup de dent, — et Ethal faisait le geste de porter la bague à ses lèvres, — et l'on quitte ce bas monde de bas instincts et de basses œuvres pour entrer d'un bond dans l'éternité.

« Le voilà l'ami vrai, le *Deùs ex machina* qui défie l'opinion et nargue la police... Eh! eh! nous vivons dans des temps difficiles et les

magistrats d'aujourd'hui sont bien curieux. Saluez comme moi, cher ami, le poison qui sauve et qui délivre.

« A votre service, si vous aviez un jour des ennuis! »

LISEUR D'AMES

Le voilà l'ami vrai, le *Deus ex machina* qui défie l'opinion et nargue la police... Eh! eh! nous vivons dans des temps difficiles, et les magistrats d'aujourd'hui sont bien curieux. Saluez comme moi, cher ami, le poison qui sauve et qui délivre.

« *Septembre 1898.* — « A votre service si vous aviez un jour des ennuis. » Avec quel ton Ethal m'a dit cela!... Vraiment, on aurait dit que... Un moment j'ai vu rouge, j'ai cru que j'allais lui sauter à la gorge.

Pour qui me prend-il ? Est-ce que par hasard il me rangerait au nombre des sadiques et des violeurs d'enfants, que sont presque tous ses compatriotes, ces puritains anglais aux faces congestionnées de porto et de gin, ces repus de viandes rouges et ces surexcités de pickles qui, le soir, trouvent l'apaisement de leurs sens sur-

chauffés dans les bureaux de placement de servantes irlandaises,... les pauvres petites impubères aux larges yeux de fleurs, que la misère de Dublin envoie tous les mois au Minotaure de Londres!

Oh! la froide et cruelle sensualité anglaise, la brutalité de la race et son goût du sang, son instinct d'oppression et sa lâcheté devant la faiblesse, comme tout cela flambait dans les yeux d'Ethal pendant qu'il s'attardait, avec une joie de félin, à me raconter l'agonie voulue de son petit modèle!

Angelotto, le petit Italien phtisique de la place Maubert!

Je sentais monter en moi une sourde haine. Avec quel cynisme il étalait devant moi la sanie de sa plaie morale, et pourtant il s'émanait de lui comme un horrible charme. Plus j'examinais cette tête douloureuse, plus j'en admirais la stupeur tragique et l'air de défi, plus je regrettais de n'avoir pas connu ce misérable enfant; je l'aurais soustrait, moi, à la meurtrière emprise du peintre, et mon aversion pour Ethal s'ulcérait en même temps d'une étrange rancune. J'en voulais moins à ce monstre de l'avoir tué que de l'avoir connu.

C'était comme de la jalousie!... De la jalousie! quel fond de boue cet Anglais remue-t-il donc en moi?

« *15 septembre.* — Je ne veux plus voir cet homme. Si je partais pour Venise, Venise et le calme apaisant de ses lagunes, le charme de mort et de passé grandiose de ses allées de palais et d'eau... Oh! la fuite glissée des gondoles sur l'huile lourde et plombée des canaux, le *e poppe* jeté dans le silence, au coin désert des rues et, le matin, aux premières rougeurs de l'aube, mes longues heures de rêve et de contemplation ravie, avant le réveil de la cité, aux fenêtres du palais Dario, seul devant la solitude du grand canal et les dômes de la Salute apparus de satin dans une Venise de perle!

Oui, Venise me guérirait, j'y échapperais à la tyrannique obsession d'Ethal; je m'y referais une âme, une âme de jadis, une âme somptueuse et de beauté devant les Tiepolo du palais Labia et les Tintoret de l'Académie; j'y cultiverais, non, j'y ranimerais peut-être une candeur perdue devant les divines figures de Carpaccio. Folie pour folie, ne vaudrait-il pas mieux m'éprendre du saint Georges des Schiavoni ou

de la sainte Ursule de l'Académie, que de rêver vilainement devant une cire morbide de cet affreux Ethal?

Oui, il faut partir. D'ailleurs, Orbin n'ordonne-t-il pas Venise aux neurasthéniques? Le climat y est d'une douceur amollissante, et il y a comme un baume endormeur dans le silence de cette cité de l'eau : Venise me sauvera d'Ethal, et puis j'y revivrai un peu de ma vie. Venise quels souvenirs.

« *20 septembre.* — Venise! J'ai cru y rencontrer une fois l'implorant regard qui m'obsède, cet œil trouble et vert qui a fait de moi un misérable déséquilibré, un déclassé et un fou.

Je me souviens. C'était à l'*Ospedale*, à la section des vénériennes, dans l'atmosphère fade et tiède d'une grande salle aux murs peints à la chaux, aux vitres incendiées de soleil par la plus belle après-midi. Elle était étendue parmi la blancheur douteuse de ses draps d'hôpital, et sa chevelure d'un rouge acajou, étalée sur ses oreillers, faisait paraître plus terreuse encore sa face jaune de syphilitique. Elle se taisait, immobile, au milieu des chuchotements, à peine baissés de ton à notre entrée, de vingt autres

femmes, vingt convalescentes ou moins malades se bousculant, en camisoles, autour d'une table encombrée de verroteries, de numéros et de cartons; toute la salle valide, avec l'animation de geste et de voix propre à la race, jouait à la *loteria*. La malade à la pâleur de cire, elle seule, ne parlait pas, ne bougeait pas. Mais, entre ses cils mi-clos, une eau verte et pailletée d'or luisait, une eau dormante et triste et pourtant incendiée de lumière, comme le lit d'une source obscure à l'heure de midi; et un si douloureux sourire contractait en même temps les pauvres lèvres fanées et le coin des paupières meurtries, qu'un instant j'y crus voir resplendir l'expression d'infinie lassitude et d'extase enivrée des yeux d'Antinoüs et de l'ancien pastel!

Je me penchais curieusement sur le lit : la face s'était détendue, les yeux s'étaient fermés. « Un spasme comme elle en a souvent, disait le médecin qui nous accompagnait, c'est une tumeur des ovaires : celle-là est condamnée. »

La dolente émeraude n'avait lui que l'espace d'un éclair et, pendant une seconde, l'œil d'Astarté était remonté au bord de ces paupières et mon âme au bord de mes lèvres. La moribonde

de l'*Ospedale* avait, je me le rappelle, dans toute sa face exsangue la transparence verte du buste d'Angelotto, de l'obsédante cire.

Coïncidence étrange, deux regards d'agonie, puisqu'elle et lui étaient déjà frappés, destinés à mourir!

Ces yeux glauques et désirants, j'ai cru les rencontrer encore un soir.

C'était à Constantine, dans la rue des Échelles, la rue des filles et de la prostitution, qui dévale si raide au-dessus du Rummel!

De cafés maures en cafés maures et de posadas espagnoles en buvettes maltaises, comment nous étions-nous échoués dans ce bouge équivoque de fumeurs de kief? Une mélopée aiguë et monotone y glapissait de fifres et de derboukas et, au milieu d'un cercle d'Arabes accroupis, deux êtres exsangues aux yeux tirés et morts, aux souplesses de couleuvre, s'y déhanchaient, abominables, avec d'étranges creusements de reins.

Oh! les appels désespérés, presque convulsifs, de ces bras grêles au-dessus de ces faces figées! Les yeux peints, les joues peintes, ils se tordaient, invraisemblablement sveltes dans des flottements de gaze et de tulle lamé d'or

comme en portent les femmes, secoués de temps en temps de la nuque aux talons par de courts frissonnements de tout l'être, comme sous une décharge de pile électrique. Tout à coup, un des danseurs s'immobilisait, tout raide, avec un cri perçant de hyène, et dans ses prunelles révulsées je vis resplendir l'introuvable regard vert. Je m'élançais vers lui et le prenais aux poignets : il venait de s'affaisser, une écume aux lèvres. C'était un épileptique et, qui pis est, un pauvre être aveugle, un misérable danseur kabyle épuisé de vice et de phtisie, destiné sous peu à mourir.

La Vénitienne de l'Ospedale était condamnée, elle aussi. Serais-je un amoureux d'agonies? Effroyable et déroutant, cet invincible attrait vers tout ce qui souffre et ce qui se meurt! Jamais je n'avais vu si clair en moi-même. Cette irréparable tare de mon âme malade, Ethal l'avait-il assez devinée, le soir où il m'a mis devant cette poupée d'abord et cette cire ensuite, cette cire dans laquelle j'ai trouvé, modelée avec amour, l'effigie même de la douleur et de l'espèce de douleur qui me plaît?

Le petit danseur kabyle, l'agonisante de Venise, le petit modèle phtisique de Montmartre,

c'est la même série, et cet Anglais lit à livre ouvert dans mes déplorables instincts.. Comme je le hais!

« *28 septembre.* — Je ne pars plus, j'ai revu Ethal, cet homme m'a repris. Je venais de boucler mes malles et, debout devant une table, j'achevais de rouler les cannes et les parapluies dans ma couverture de voyage, quand une main s'est posée sur mon épaule et une bouche ricaneuse a gouaillé dans mon ombre :

Je veux oublier qui j'aime!
Emportez-moi loin d'ici,
En Flandre, en Norvège, en Bohême,
Si loin qu'en chemin reste mon souci!
Que restera-t-il de moi-même,
Quand, à l'oublier, j'aurai réussi?

C'était lui, il avait deviné que je partais : comment? C'est à croire que cet homme a la double vue : « Vous ne le trouverez pas, faisait-il en esquissant un geste vers ses petits yeux luisants, le regard est en vous et non pas chez les autres. Allez en Sicile, à Venise et même à Smyrne, ah! malade que vous êtes, vous emporterez votre mal avec vous. C'est un regard de Musée que vous cherchez, mon ami; la

civilisation pourrie d'une grande ville comme Paris ou Londres pourra seule vous l'offrir. Pourquoi vous dérobez-vous au milieu de la cure? Avez-vous à vous plaindre de moi? Vous n'avez déjà plus la hantise des masques, et si l'envie du meurtre s'exaspère en vous, vous ne suffoquez plus la nuit en râlant vers des êtres irréels. Je vous ai sauvé du rêve en vous ramenant vers l'instinct, car c'est un bel et solide instinct naturel que celui du meurtre, et aussi sacré que celui de l'amour.

« La misère et la prostitution pourront seules vous donner, chez un être naïf et victime des lois, l'expression du regard qui vous tente.

« Ce sont des yeux de torturé que vous cherchez, la divine extase effarée, suppliante, la volupté épouvantee des yeux des sainte Agnès, des sainte Catherine de Sienne et des saint Sébastien. Nous les trouverons, ces yeux, je m'y engage, mais ne vous défiez pas de moi!

« Ne partez pas, c'est inutile; je vous ai promis la guérison. Par la tombe de mon petit Angelotto, je tiendrai parole! »

QUELQUES MONSTRES

8 octobre 98. — « Gardez-moi donc votre soirée de demain et venez goûter au nouveau thé vert qu'on vient de m'envoyer directement de Chine. J'ai tout un lot d'excentriques à vous montrer, quelques cosmopolites, dont deux compatriotes, que le plus grand des hasards m'a fait accueillir, hier, au thé de l'avenue Marbeuf. Je vous ai promis à leur curiosité, puissent-ils ne pas décevoir la vôtre.

« Maud White (connaissez-vous cette tragédienne?) a une façon étrange de lire le Baudelaire, pas la moindre prononciation! mais vous préférerez peut-être son frère. Ils seront tous deux chez moi demain, et d'autres encore.

« Venez après minuit, nous verrons à organiser une petite fumerie d'opium. Ceci ne fait pas partie de la cure, je fais en ce moment

avec vous de la médecine d'observation. Je vous guérirai : cela, soyez-en certain.

« A demain donc; soyez là vers dix heures.

« Votre complice,

« CLAUDIUS ETHAL. »

Ethal reçoit donc maintenant! Qu'est-ce que cet arrivage de nationaux, auxquels il m'a promis en exhibition, et qui veut-il mystifier demain, ces Anglais ou moi, moi ou ces Anglais? Je n'aime point cette invitation, et puis je me méfie du thé et des drogues asiatiques d'Ethal. Suis-je une bête curieuse pour que l'on convie ainsi les Lubin et les Cook à une petite fête d'opium, où opérera le duc de Freneuse?...

J'ai vu, de cette Maud White, des photographies assez captivantes; le *Studio* a plusieurs fois reproduit de ses costumes dans des rôles de Shakespeare et je me souviens d'elle dans une assez mystérieuse Cordelia; mais elle a un talent de second ordre. Je ne l'ai jamais vue à Londres.

Je ne répondrai même pas à Ethal, et ces Anglais ne me verront pas.

« *10 octobre.* — L'équivoque et singulière soirée, et l'anormale impression de demi-rêve,

d'hallucination à l'état de veille, et de cauchemar inachevé qu'ont laissée en moi ces êtres aux gestes d'automate et aux yeux trop brillants, tous, l'air bien plus de fantoches que de personnes réelles, à travers leurs divagations de somnambules et les raffinements de leur élégance voulue!

Si je n'avais touché leurs mains et frôlé leurs vêtements, je croirais encore avoir rêvé... et pourtant je ne regrette pas d'avoir assisté à ce thé.

D'abord, dans l'étrange décor de l'atelier d'Ethal, ce soir-là tout transformé par le luxe inusité d'immenses tapisseries suspendues aux murs, des tapisseries flottantes à peine fixées par des anneaux passés dans des tringles de cuivre, c'était la veillée solennelle de tous les bustes de son musée de cire. Sorties pour la circonstance de la petite pièce, où il les détient, et posées sur des piédouches, toutes ces faces de souffrance ou de volupté figée se mêlaient bizarrement aux personnages tissés des hautes tapisseries, varlets de meute aux pourpoints tailladés, hauts barons raidis dans des corselets de fer et châtelaines aux jupes lourdes.

Toute une foule de jadis semblait proces

sionner le long des murailles avec, çà et là, un visage de spectre émergeant de l'ombre dans les méplats strictement modelés d'une des têtes de cire, une face hagarde aux prunelles vides et au sourire peint. Plantés dans d'énormes chandeliers d'église, douze longs cierges brûlaient, trois par trois, dans chaque coin ; clarté fuligineuse dont l'atelier d'Ethal semblait comme agrandi, les angles reculés dans de l'inconnu.

Décor équivoque en vérité, mais plus équivoque compagnie que cette Maud White et son frère : elle, souple, grasse et blanche, jaillie dans sa nudité laiteuse hors d'une gaine de velours noir, les bras et les seins outrageusement offerts ; lui, comme corseté dans un habit à revers de moire et un gilet de broché noir, tous deux d'un blond pâle, presque argenté, du blond des Infants d'Espagne dans les portraits de Vélasquez et d'une ressemblance aussi gênante pour l'homme que pour la femme, tant cette ressemblance de l'un et de l'autre les désexuait.

Puis, c'était la duchesse d'Althorneyshare et ses épaules luisantes de fard, ses bras gras de céruse, ses pommettes allumées de rouge dans

l'incendie du demi-million de diamants ruisselant des oreilles à la gorge; la duchesse d'Althorneyshare, mauve de la racine de ses cheveux teints à l'orteil de ses pieds gantés de soie lilas clair, mauve par sa robe mauve et mauve par la fanerie de ses chairs recrépies, repeintes et marinées dans trente ans de baumes, d'onguents et de benjoin; la duchesse d'Althorneyshare et le fabuleux carcan de perles qui semble soutenir dans un cornet de nacre sa face effroyable de reine Elisabeth; la duchesse d'Althorneyshare, l'ancienne danseuse épousée par le duc et qui, veuve et toujours riche de son passé, promène aujourd'hui à travers le monde, de Florence à la Riviera et de Corfou aux Açores, les millions de lord Burdett et ses vices d'ancienne étoile de music-hall, car elle n'était même pas à l'Opéra. Puis c'était Mein Herr Schappman, grand et mince Allemand à tête chevaline, à la démarche sautillante, et dont les gestes précautionneux s'empêtraient dans un cliquetis d'opales, celles d'un long chapelet qu'il portait au poignet droit.

Mein Herr Frederic Schappman, cravaté d'un énorme nœud de soie blanche et long-redingoté de noir, avait l'air d'une sarigue endiamantée,

tant il reluisait de bijoux. Venaient ensuite quelques habits de Londres, boutonnières fleuries d'orchidées, faces soigneusement rasées aux gras cheveux fluides et aux raies impeccables, puis une face sombre enturbannée de blanc, un grand Hindou très correct en smoking, avec des saphirs de Ceylan et des perles à tous les doigts, un Hindou spendide, amené là par la duchesse, à moins qu'il ne le fût par l'Allemand.

« Vous n'avez pas eu peur de la police? Hein! quel beau coup de filet, ce soir, si elle s'avisait de faire une descente chez moi. J'ai eu un moment l'envie de la prévenir! » Voilà les mots avec lesquels m'accueillait Ethal; les présentations suivirent.

Maud White, enroulée dans son velours comme une statue dans sa draperie, daigna m'envelopper d'un regard presque tendre de ses larges yeux verts, car cette Anglaise a les plus beaux yeux du monde, des yeux d'un vert de tige gâtés malheureusement par l'ovale un peu lâché du bas du visage; le frère, sir Reginald White, daigna incliner la cambrure de son torse et me marquer sa joie de connaître le collectionneur.

« La tête est lourde, me chuchotait tout bas Ethal, mais elle a une peau divine et... un corps!... mais rien à faire. Maud est chaste et répugne au contact de l'homme : une vocation ou un vice?... Mais la vérité est qu'elle joue *Zohar*... Oui, parfaitement, le frère et la sœur ensemble. Cela se dit, mais il ne me déplaît point de le croire. Dans l'intérêt de leur gloire il serait même imprudent de le démentir. Elle s'est fait une réputation dans l'Inceste et dans le Swinburne, ici, et dans le Baudelaire, à Londres. Elle révèle les poètes étrangers; elle nous dira, ce soir, du Baudelaire. »

Et m'emmenant au fond de l'atelier :

« Je ne vous présente pas à la duchesse; d'abord, vous n'êtes pas son type, et puis elle n'a d'yeux ce soir que pour l'Hindou de M. Schappman; elle va certainement le lui lever. — Et pourquoi alors inviter ce monstre? — La duchesse! elle meuble horriblement un salon et met en valeur la beauté des autres femmes. Quelle splendide idole elle fait sous ses diamants opimes et comme elle noircit sinistrement sous son fard! Je ne puis la regarder sans songer à la juive Esther, Esther que Mardochée fit macérer six mois dans la myrrhe et le cin-

name, avant de la présenter à Assuérus. Les chairs déteintes d'aromates, elle devait avoir ce ton-là ; mais Esther était jeune, tandis que quarante ans de prostitution ont faisandé l'autre. Quelle belle putréfaction on sent sous l'émail de ce fard et dans les ravins de ces rides ! J'aime son air de pestiférée et de vierge noire attifée de satin, comme on en voit dans les chapelles d'Espagne. Comme elle ferait bien, en Madone de l'Epouvante, dans un cortège de pénitents, de Goya. C'est Notre-Dame des Sept-Luxures, comme l'a appelée Forain un soir, au Savoy, et avouez que le nom lui va.

« Je ne vous présente ni Schappman, ni l'Hindou de Schappman : ce cher Fred n'est intéressant que lorsqu'il donne le pourquoi de ses voyages au Japon, l'excursion qu'il entreprend au pays du Nippon, tous les printemps, en quittant Alexandrie. Il va là, dit-il, pour voir les pruniers en fleurs. Au fond, c'est une âme de modiste. Il aurait dû s'appeler Charlotte et beurrer des tartines aux petits-neveux de Wilhem Meister.

« Je parierais qu'il raconte à ces messieurs son enthousiasme des pruniers ou l'aventure de son dernier achat, le chapelet d'opales qu'il tient

entortillé autour de son bras. Il les collectionne Souvenirs d'Orient, ce sont des chapelets de la Mecque. Cela se trouve partout en Alger.

« Quant à messieurs mes compatriotes, des John Bull sans importance, mais qui ne goûtent pas plus le séjour de Londres que votre serviteur. Tous collectionnent quelque chose : celui-ci, les fourreaux de sabre; celui-là, les boucles de ceinture de la reine Anne; cet autre, les souliers du roi de Rome ou les sabretaches du beau prince Murat; il faut bien faire quelque chose et, sinon s'occuper, occuper le monde de sa petite personne. D'ailleurs, ils ne comprennent pas un mot de français et ne parlent que l'argot, comme il sied à des étrangers de vice distingué.

« Je vous présenterai tout à l'heure à quelqu'un qui, lui, quoique Anglais, en vaut la peine et vous intéressera. Nous attendons aussi quelques Russes... mais, pardonnez-moi, je vais demander à miss White de nous dire quelque chose. »

Maud White, alors en train de flirter avec son frère, les yeux dans les yeux et presque lèvres à lèvres, avec une royale impudeur, se levait indolemment à l'approche d'Ethal, et, les seins

presque saillis du corsage, avec des mouvements félins de l'échine et des hanches, accueillait sa requête, les prunelles coulées sous les paupières plissées, dans une telle offrande de tout son être qu'elle en allumait les regards endormis de l'Hindou et, par contre-coup, l'œil éraillé de la vieille Althorneyshare.

« Non, pas du Baudelaire, j'en suis *flapy*, minaudait miss White qui, elle aussi, maniait l'argot, n'est-ce pas, Reginald? » Et Reginald intervenait, défendait sa sœur et optait, comme elle, pour de l'Albert Samain : *Au Jardin de l'Infante*, ce livre si chargé d'orage et de luxure, d'un charme si opprimant et malsain.

Des soirs fiévreux et forts comme une venaison,
Mon âme traîne en soi l'ennui d'un vieil Hérode;

— Est-ce assez cela, n'est-ce pas? moi aussi, je trouve à toute pensée un goût de trahison. Est-ce assez notre cas à tous? »

Et elle traînait coquettement sur les mots. « Je vais vous dire la *Luxure*, vous savez, les grandes litanies :

Luxure, fruit de mort à l'arbre de la vie!
Luxure, avènement des sens à la splendeur!
Je te salue, ô très occulte et très profonde
Luxure, idole noire et terrible du monde. »

Et avec un avancement fripon de sa langue entre la nacre de ses dents :

« Et ce sera très de circonstance et bien dans son cadre chez vous, cette ode à la Luxure n'est-il pas vrai, Ethal? »

LES LARVES

Le Bouc noir passe au fond des ténèbres malsaines.
C'est un soir rouge et nu! Tes dernières pudeurs
Râlent dans une mare énervante d'odeurs;
Et minuit sonne au cœur des sorcières obscènes.

Le simoun du désert a balayé la plaine!...
Plongée en tes cheveux pleins d'une âcre vapeur,
Ma chair couve ta chair et rumine en torpeur
L'amour qui doit demain engendrer de la haine.

Face à face nos Sens, encore inapaisés,
Se dévorent avec des yeux stigmatisés;
Et nos cœurs desséchés sont pareils à des pierres.

La Bête Ardente a fait litière de nos corps;
Et, comme il est prescrit quand on veille des morts,
Nos âmes à genoux — là-haut — sont en prières.

D'une voix monocorde, à peine sombrée à la fin de chaque strophe dans un sanglot, Maud White venait de dire un troisième sonnet. C'était la mélopée d'une prose liturgique; et devenue

d'église elle-même, raidie contre la tapisserie toute de personnages vagues et de flottants reflets, la tragédienne semblait incarner un rite, un rite de religion oubliée, qu'elle aurait ressuscitée dans un geste et dans la cambrure figée de ses reins.

Le Bouc noir passe au fond des ténèbres malsaines.

« L'appel aux goules, l'appel aux larves », ricanait derrière moi la voix d'Ethal et, en effet, pendant que la White officiait, ses deux longues mains retombant au bout de ses bras pâles, comme effeuillant d'invisibles fleurs, ses aisselles offertes, ponctuées d'une rouille d'or, l'atelier du peintre s'était peuplé de nouveaux visiteurs, des visiteurs silencieux, entrés à pas feutrés et venus se ranger contre les dames en hennin et les chevaliers casqués des murailles. On eût dit que la voix lente de Maud les évoquait.

Et, dans l'atmosphère de songe installée là par l'Irlandaise, maintenant que la White se taisait, sa figure de morte à peine éclairée par le petit trait de nacre d'un sourire et d'un regard oblique, je reconnaissais les nouveaux venus... Et c'étaient, dans des lueurs de satins et de

perles, les épaules grasses et la mâchoire lourde de la marquise Naydorff, la marquise Naydorff, née Lœtitia Sabatini, et belle encore, malgré la quarantaine, de son profil de médaille sicilienne casqué de luisants cheveux noirs. Les paupières capotées dans une face de bistre, la princesse Olga Myrianinska se tenait auprès d'elle; comme elle épaissie par l'âge et plus bestiale encore par la fatigue de son visage, autrefois de bacchante et maintenant de ruminant; et, quoique de races différentes, toutes les deux arrivaient à se ressembler. C'était la même fanerie du teint et, dans les yeux et le sourire, la même hébétude exténuée, toutes les deux bouffies, alourdies de morphine et portant dans leurs traits le stigmate.

La Slave et la Sicilienne étaient entrées presque ensemble. La princesse de Seiryman-Frileuse les avait suivies de quelques secondes, mais elle, un homme du moins l'accompagnait : le comte de Muzarett.

Et ces deux-là aussi se ressemblaient, sveltes et précis comme deux découpures, de silhouette aiguë tous les deux, on eût dit un couple d'élégants et longs lévriers; mais, à les contempler, la maigreur de la femme avait plus de muscles,

les arêtes du profil avaient chez elle une autre volonté. Oh! l'entêtement de ce menton trop long et de ce front qui bombe sous l'or léger et pâle des cheveux, le gris maussade et dur des prunelles d'acier et la raideur de toute cette attitude dans l'étroit fourreau de satin perle qui la gaînait!

L'homme, petite tête d'oiseau de proie aux cheveux drus et crêpelés, avait dans toute l'élégance de son corps un maniérisme voulu, une savante souplesse. La peau très fine et très fripée, les mille petites rides des tempes et la ciselure des lèvres minces étaient d'un portrait de Porbus; la transparence des oreilles sèches et écartées réclamait les pendants d'oreille, comme le cou grêle et raide la fraise godronnée des Valois; une race étonnante, ce comte de Muzarett! Au milieu de ces trois femmes il avait l'air d'un portrait de musée, illustrant le texte de trois mauvais livres et, si affectée que fût sa hauteur, quatre cents ans de noblesse sans mésalliance et défaillance éclaboussaient en lui leur cosmopolitisme princier.

Leur groupe entourait maintenant la tragédienne. On complimentait l'évocatrice; les femmes avec une lueur dure dans leurs prunelles

fixes, les mâchoires contractées malgré leur évident effort au sourire, toutes les trois devenues singulièrement pâles, tandis que Muzarett, dans une souple inclinaison de tout son être élégant et délié, affectait un empressement, un enthousiasme, une passion de dilettante évidemment libéré de tout désir.

« Regardez-moi les ogresses, ricanait la voix d'Ethal! Comme elles se frottent à la jeunesse de la White et comme leurs yeux la déshabillent! Suivez les regards aigus de l'Américaine. Ils plongent comme des dagues dans le décolletage de l'Irlandaise; il y a longtemps que la belle fille serait nue, si ces yeux-là avaient le coupant de leur acier, et comme ils poignardent les deux rivales! Oh! la chair fraîche les attire; elles ne sont venues que pour elle.

« Quant au cher comte, c'est la sublime indifférence; il ne fait sa cour qu'à la diseuse, tout ce bel étalage d'idolâtrie ne vise qu'à placer à Maud quelques pièces de vers; il lui enverra demain ses dix volumes, avec dédicaces, et les *Rats ailés* du comte Aimery de Muzarett compteront une muse de plus : il faut bien soigner sa gloire. Voyez quel masque de diplomatie se dégage de tout ce fin profil; il est manégé

comme un cardinal. Il a flairé dans la White un bon agent de notoriété et n'est venu que pour l'atteler à sa gloire. C'est lui-même qu'il courtise à travers les salamalecs qu'il lui fait ; il ne flirte qu'avec lui-même. C'est le Narcisse de l'encrier... Bon, voilà qui va brouiller les cartes. »

C'était l'entrée, à pas glissés, du plus joli petit homme. Mince, éthéré, des yeux de bleuet cillés de blond dans un visage d'une blancheur diaphane, des pommettes à peine touchées de rose et si doucement qu'on les eût crues fardées, et des cheveux légers comme de la folle avoine. Frais et délicat, un Saxe! Il se faufilait vers le groupe des mondaines en extase autour de Maud : la marquise Naydorff le présentait. Le comte de Muzarett, qu'un imperceptible frémissement avait secoué à l'entrée du nouveau venu, se dérangeait à peine pour lui faire place ; il continuait même d'accaparer la tragédienne avec une impertinence affichée pour le nouvel admirateur.

« Amusante, la rencontre! s'esclaffait Ethal, c'est Muzarett qui l'inventait, il y a deux ans, et maintenant ils ne peuvent plus se voir. Il s'est trouvé que le musicien avait plus de talent que le poète, et les mélodies de Delabarre ont été

plus goûtées que les vers qu'elles accompagnaient. Il avait trouvé cela, le cher comte, de lancer le compositeur pour faire un sort à ses rimes, mais ne prévoyait pas que le monde ferait meilleur accueil aux pizzicati qu'aux hémistiches. Il l'a congédié pour ingratitude : l'ingratitude pour les Narcisse, c'est le succès d'autrui, mais le petit a de la tête, de l'entregent et même de l'intrigue. C'est un élève qui fait honneur à son maître, il passera sur le dos du comte ; il a pour lui le physique et la jeunesse : impossible d'être plus joli !

« Voyez, les ogresses mêmes le regardent, il est capiteux comme un travesti et Maud elle-même a daigné arrêter sur lui le regard lointain de ses yeux verts. Elle n'écoute même plus le cher comte : c'est le petit qui tient le record. Il vient là pour placer sa musique, comme le comte ses poèmes ; tous deux comptent sur Maud pour les imposer à Londres et même à Paris. Cet hiver, la White dira-t-elle des vers de l'un ou déclamera-t-elle sur la musique de l'autre ?... Conflit. L'amusant serait que l'intérêt les rapprochât et qu'il y eût reprise après rupture, qui sait ! Ils partiront peut-être ensemble, réconciliés par Maud White. Si Muzarett y voit

son intérêt, il étouffera sa rancune; c'est un homme très fort ». Et avec un rire étranglé, presque un gloussement de poule : « Ce petit Delabarre les affole tous et toutes. Voilà la duchesse d'Althorneyshare qui vient complimenter Maud et se rapprocher de lui, et voici Mein Herr Schappman et tout le clan anglais.

« Ils viennent humer de près ce jeune bouton de rose; les voilà bien, les larves! La fraîcheur du sang les affriande et les rassemble. On ne procédait pas autrement dans l'antiquité pour évoquer les ombres. Souvenez-vous des colombes égorgées par Ulysse en offrande aux divinités du Styx; et voici même que l'Hindou s'en mêle, l'Hindou et son turban brodé d'or; mais du coup les princesses ont cédé la place. Se commettre avec la duchesse, une ancienne danseuse, une femme qui a couché pour de l'argent, fi donc!... Messalines, mais non pas Thaïs! Et encore, Messalines est un bien gros mot : mettons Prêtresses de la Bonne Déesse, n'est-ce pas? puisqu'aucun homme n'était admis aux mystères d'Isis. »

Maud White et son frère accueillaient maintenant les adulations et les prosternements des

fracs fleuris de gardénias et de l'Allemand au chapelet d'opales. La vieille duchesse spectrale, avec sa face vernie de poupée, avait attiré le pianiste sur un divan; vautrée dans un écroulement de chairs flasques submergées de moire mauve, elle le tenait presque appuyée sur elle, tous les diamants de sa poitrine coulés en stalactites brillantes sur le joli homme souriant; lui se cabrait à peine dans un mouvement de recul; les prunelles noires de l'Hindou, derrière eux, flambaient; dans l'ombre vaguement animée par la lueur des cierges, processionnait la théorie fantôme des chevaliers bardés et des dames brodées de la tapisserie.

« Et Thomas Welcôme qui n'arrive pas, grognait Claudius en consultant sa montre, c'était surtout lui que je voulais vous faire connaître, et c'est lui qu'il importait de voir... Les autres! — et un geste insouciant achevait sa phrase — la princesse Seiryman-Trileuse, passe encore : elle est intéressante. Très crâne, ce qu'elle a fait là, ce mariage honoraire et les quatre-vingt mille francs qu'elle sert au vieux prince pour porter son nom et promener à travers le monde son vice et son indépendance. C'est une passionnée et une vraie, celle-là! Il y

a tant de snobisme et de morphine dans la perversion des autres!

« La marquise a été mal mariée, amenée où elle est par la lâcheté du monde et l'indignité d'un mari. La Myrianinska est presque besogneuse; les filles l'entretiennent; c'est une mode de l'avoir à cinq heures dans les boudoirs. Aveulies, intoxiquées, exténuées d'elles-mêmes et de tous, elles n'ont même plus le souci de la sensation rare qui est la seule excuse des aberrés; leur niveau d'intelligence ne dépasse pas de beaucoup l'abrutissement des habituées d'une Place Blanche et d'un Rat-Mort. La Seiryman est autrement belle. Voyez quelle volonté âpre a son fier profil, et ses yeux gris couleur de glace qui fond, ses yeux durs et mornes, voyez ce qu'ils recèlent d'énergie pensée et opiniâtre!

« Regardez-la! Voyez avec quelle attention elle étudie la duchesse d'Althorneyshare, et pourtant, tout, dans cette femme, doit lui faire horreur et sa vieillesse et son passé, mais Aliette Montaud a été délicieusement belle, une des remueuses de cœurs et de millions d'il y a trente ans, et la princesse de Seiryman, qui le sait, cherche et regrette dans cette ruine l'adorable

instrument qui n'est plus, mais qui y fut, de volupté et de désirs.

« Napoléon devait regarder ainsi le champ de bataille où un autre que lui avait remporté la victoire. D'ailleurs, vous connaissez le surnom de la princesse?... Et il me chuchotait une drôlerie. — A Lesbos? — A Lesbos, parfaitement.

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses.

« Et Welcôme qui ne vient pas. Au fait, si je demandais à Maud de nous dire des vers, tous ces déplacements ont jeté un froid. Baudelaire me semble tout indiqué. Venez donc avec moi, Freneuse, nous allons la prier de nous dire : *Les femmes damnées*. Nous en avons quelques-unes ce soir.

Comme un bétail pensif, sur le sable couchées...

« Bon! L'autre duchesse, maintenant; oh! celle-là tout à fait innocente, une curieuse qui s'égare, impossible de risquer le Baudelaire devant elle. C'est une Altesse Royale, je vous quitte. »

En effet, escortée de deux hommes, une femme entrait.

VERS LE SABBAT

Celle-là, qui ne l'eût pas reconnue !

C'était, divulgués par les photographies en montre aux étalages du boulevard et cent fois rencontrés à toutes les réceptions des ministères, les épaules classiques, le corsage en offrande et la jolie tête autrichienne de la duchesse de Meinichelgein.

Dario de La Psara, le peintre attitré des élégances cosmopolites, accompagnait, ce soir comme tous les autres soirs, l'Altesse royale; sa figure olivâtre, ses larges prunelles veloutées et noires, la coupe même de son frac aux larges revers de velours fleuris du Christ de Portugal escortaient à merveille la fragilité blonde et la splendeur nacrée de la duchesse. L'autre homme était Chasteley Dosan, le tragédien de la Comédie-Française. On prétendait

que Son Altesse Sophie avait une passion psychique pour le jeu de l'acteur; elle suivait assidûment toutes les représentations de Dosan à la Comédie, passait même, disait-on, une partie de ses soirées dans la loge du tragédien: pur snobisme allemand, qui attachait l'étrangère aux gloires déjà un peu fanées du monde parisien; mais la mode de Berlin retarde sur celle de Londres, et, en dehors de La Psara, dont le réel talent et le profil exotique avaient séduit l'Altesse, la duchesse Sophie en était encore aux poncives admirations des Benjamin Constant, des Carolus Duran, des Falguières et autres Carrier-Belleuse.

D'ailleurs, d'une honnêteté légendaire, droite et loyale comme une épée, universellement respectée malgré l'imprévu de ses caprices, la brusquerie de ses départs et son existence errante à travers l'Europe, ses six mois par an passés hors de ses états et loin du palais conjugal.

Claudius s'était precipité au-devant d'elle, un fauteuil à large dossier était avancé; et, maintenant assise presque au milieu du hall, isolée des autres femmes, la duchesse Sophie accueillait d'un sourire des yeux et des lèvres le défilé

des hommes que son hôte lui amenait; et c'était Muzarett, et c'était Delabarre et c'était Jacques White et même Mein Herr Schappman et le clan poncé et fleuri des Anglais; aucune femme n'était présentée.

Si neuve que fût la duchesse Sophie dans la vie parisienne, elle était assez manégée pour savoir dans quel milieu elle était. Retirées à l'écart, la marquise Naydorff et la princesse Olga affectaient un colloque animé; la princesse de Seiryman-Frileuse, elle, s'absorbait dans la contemplation d'un buste, le dos tourné à l'Autrichienne; la vieille duchesse d'Altorneyshare continuait d'occuper Maud. Debout, derrière les épaules laiteuses de l'Altesse, La Psara et Chasteley Dosan, gardes d'honneur, assistaient aux présentations, souriants et discrets :

« Je vais lui faire dire du Henri Heine ou un lied de Goëthe, ricanait Claudius en se dirigeant vers la White, nous sommes maintenant en terre allemande. »

Et tout en me pressant fortement le bras :

« Hein! comme elles se détestent, et le beau foyer de haine qu'une réunion de déclassées, quand elles sont nées comme celles de ce soir. Ce sont tous les degrés du mépris avec

l'Allemande au haut de l'échelle et cette pauvre Aliette Montaud dans le bas. Celle-ci, d'ailleurs, méprise férocement cet innocent Mein Herr Schappman, qui est le seul ici à ne mépriser personne, ayant une âme de Gretchen. — Mais qui peut amener ici la duchesse? — Ici, dans mon atelier? Mais le désir d'être portraiturée par moi. La Psara lance, mais Ethal consacre : La Psara, talent parisien mais pas européen : il compte à New-York, mais n'existe pas à Vienne. N'est pas de Musée qui veut, tandis que Champ-de-Mars... ; mais la voici tout entière à Delabarre, ils doivent causer Wagner ou chevalier Glück, ce qui est bien plus musicien. Je vais attendre pour faire déclamer Maud. . Ah? le thé. — C'est le fameux thé vert? — Oui, mais nous en boirons un autre, tout à l'heure, après le départ des gêneurs. »

Presque nues sous des gazes flottantes et des pectoraux de coquillages, deux Javanaises ou deux Javanais (le sexe est si ambigu dans cette race) promenaient, maintenant, parmi les hôtes d'Ethal, deux grands plateaux de cuivre encombrés de petites tasses. Sèches et brunes, d'une impeccable harmonie de formes, elles semblaient porter, brodés en camaïeux sur la peau, les

blancs d'ivoire et les roses carnés de leur armature de coquilles; des anneaux de jade étreignaient leurs chevilles fines, et, le long de leurs joues, d'étranges colliers coulaient, des colliers luisants, mordorés et verdâtres, on aurait dit de cantharides, formés en somme de minerais.

Silences d'or cinglés de vols de cantharides!

Dans les tasses de porcelaine tendre un breuvage odorant fumait; des mains, au passage, s'emparaient de ces tasses avec des rires, des chuchotements câlins et des curiosités à l'adresse des petites idoles; les Javanaises de Claudius faisaient prime. Après les femmes, qui les avaient accaparées d'abord, voilà que les exotiques étaient maintenant captives de tout un cercle d'habits noirs.

« C'est le commencement de l'orgie, la marquise Naydorff et la princesse Olga se retirent, hasardai-je à Claudius. — Vous croyez! le dépit les chasse, ce n'est plus de jeu du moment que les hommes s'en mêlent; et puis, la présence de la duchesse Sophie réveille leur pudeur. Elles vont me dire quelque rosserie, je gage. »

En effet, la Sicilienne et la Slave se dirigeaient vers Ethal :

« Très réussie, votre soirée! Vous attendiez l'Infante? interrogeait la marquise. — Elle peut encore venir; vous êtes présentée? ripostait Claudius. — Si vous donnez un compte rendu au *Figaro*, ne nous citez pas, intercédait la princesse. — A vos ordres. »

Et comme la marquise, exagérant ses adieux, insistait encore : « Vous connaissez donc toute la terre? Il y avait tout le Gotha chez vous. — Et le Gothon aussi », concluait le peintre. Les deux femmes sortirent.

Une détente suivait leur départ. L'*Intermezzo*, détaillé par la belle Maud, venait de rapprocher l'Altesse et la tragédienne; la duchesse Sophie complimentait le frère et la sœur : « Quel jour venez-vous déjeuner avec moi? Il faut venir déjeuner tous les deux à Bristol, demain, voulez-vous, à une heure? » Les groupes fusionnaient.

La vieille d'Altorneyshare tenait maintenant le beau Dario; après le musicien, le peintre. « Quel merveilleux talent vous possédez, monsieur, minaudait l'ancestrale poupée, j'ai vu au *Prado* de Madrid des Velasquez qui ne vous valent pas; il y a de vous des portraits... — Oh! de simples variations sur des visages de femme », protestait La Psara, qui ne croyait

pas si bien dire. Le petit Delabarre, d'entre les doigts décharnés de l'ex-danseuse, était tombé entre les mains empêtrées de chapelets de Mein Herr Schappman. « De Charybde en Scylla », me soufflait au passage Ethal, mais comme le joli compositeur méditait une série de concerts à Berlin et peut-être même, pour le procain hiver, une saison au Caire, il supportait les gestes menus et toucheurs de la sarigue allemande, ainsi que son babil enfantin; le musicien d'exportation se renseignait.

Muzarett, lui, interviewait le sombre Chasteley Dosan, le poète grand seigneur courtisait le sociétaire de la Comédie-Française. — Comment le comité a-t-il pu recevoir cette pièce? scandait la voix brève du comte, je ne puis croire à l'influence des dîners de l'auteur. — A quoi l'acteur, pris à parti : « C'est du théâtre. » Et comme le comte se récriait sur l'infériorité de la poésie : « Les vers, déclarait Dosan d'une voix d'oracle, les lèvres retroussées sur les gencives et montrant l'émail de fortes dents, les vers sont très suffisants. » Déclaration de sociétaire qui rassurait l'auteur des *Rats ailés*, si elle indignait le poète.

« La foire aux vanités, ricanait Ethal enfin

revenu près de moi, Ethal vraiment diabolique au milieu de ce sabbat de convoitises, d'ambitions, d'hypocrisies, de rivalités, de rancunes et de bas instincts, dont il déchaînait et réfrénait le manège. « Suis-je un assez beau directeur de consciences! Vous m'aimez dans ce rôle? glous-sait-il, étouffé dans un rire content, hein! comme leurs belles petites âmes leur remontent à fleur de peau en petites grimaces! Il n'y a vraiment de bien que la vieille Attorneyshare et la princesse de Seiryman, elles ne feront pas de concessions, celles-là. Regardez la princesse. »

L'Américaine, un peu isolée, causait debout aux deux petites Javanaises, qui répondaient dans un anglais étrange et gazouillant; tout en leur parlant, la princesse leur touchait les épaules, tâtait le grain de leur peau, soupesait leurs colliers, tel un collectionneur en train de détailler quelque bibelot rare; puis elle leur tournait brusquement le dos et venait droit à nous. « Elles sont très amusantes, Ethal, vos idoles d'Extrême-Orient. Voulez-vous me les prêter une journée ou deux, le temps de trois séances? J'aimerais faire un croquis de ces petites têtes-là. » Et comme Ethal s'inclinait en silence : « Quel jour voulez-vous me les envoyer à l'ate

lier ? reprenait la Yankee, j'y suis à partir de deux heures. — Mais, princesse, quand il vous plaira. — Eh bien ! demain, j'y puis compter, n'est-ce pas ? Où est monsieur de Muzarett ? »

Muzarett accourait ; la princesse demandait son manteau, ce fut le signal du départ ; Son Altesse Sophie suivait avec la Psara et Chasteley Dosan, qui l'avaient amenée, Mein Herr Shappman avait enlevé son Hindou, le petit Delabarre s'était esquivé seul.

Le clan des Anglais fleuris s'obstinait à demeurer, à la fois grisé de raki et de cigarettes, de minces et courtes cigarettes que les Javanaises faisaient, maintenant, circuler avec des flacons de liqueurs grecques, raki, mastic et eau de jasmin, toute une parfumerie alcoolisée, douceâtre et pourtant sauvage, dangereuse aux cerveaux d'Europe. La duchesse d'Altorneyshare, immobile et raidie sous ses diamants et sous son fard, semblait de plus en plus la madone du Vice, stigmatisée sous le surnom de Notre-Dame-des Sept-Luxures. Qu'est-ce que cette aïeule pouvait bien attendre en s'éternisant là ?

Ethal s'efforçait de retenir et retenait, en effet, Maud White et son frère qui parlaient de partir ; les cierges déjà éclairaient mal, à demi-consu-

més dans les chandeliers de cuivre tout bossués de larmes de cire. Quelque chose de funèbre et pourtant de chaud et d'attiédi, comme une odeur de pourriture de fleurs, mais de fleurs de cercueil, traînait dans l'atmosphère; quelque chose aussi se préparait et qui ne commençait pas. Ethal, visiblement énervé, lançait de fréquents regards dans la direction de la porte, et, suggestionnés, tous les regards suivaient les siens. Quelqu'un d'attendu n'arrivait point.

Enfin, la portière se soulevait et, cambré dans un mince habit noir, un grand jeune homme entrait, un peu trop grand peut-être et trop flexible de taille. « Thomas ! » enfin... s'exclamait Ethal en se précipitant au devant du nouveau venu. Il s'emparait fiévreusement de ses mains, l'amenait à nous. — Sir Thomas Welcôme, Irlandais, mon ami. »

Je n'avais jamais vu Claudius si ému.

Sir Thomas Welcôme s'inclinait, très froid. C'était un très beau cavalier avec une figure douce et triste, éclairée par deux grands yeux clairs d'une couleur indéfinissable, à la fois verts et violacés comme l'eau d'un étang mort, car c'est à ces yeux que ma curiosité était d'abord allée; une longue moustache blonde barrait son

charmant visage et pourtant ses cheveux frisés étaient noirs. Sir Thomas Welcôme avait la peau très blanche et des mains énormes, d'énormes mains de bourreau, soignées, poncées et, comme les mains d'Ethal, fleuries de bagues à tous les doigts ; il y avait dans ce corps robuste comme une infinie lassitude, on ne sait quelle pesante contrainte. Le regard était mélancolique.

Sir Thomas Welcôme répondait à peine aux effusions d'Ethal et semblait être venu à regret.

— On va commencer, déclarait Claudius, et il donnait des ordres aux Javanaises, puis, prenant le nouveau venu à part : — Pourquoi arrivez-vous si tard, Thomas? J'étais inquiet, j'ai craint que vous ne vinssiez pas.

A quoi l'Irlandais, d'une voix calme :

— Vous saviez que je viendrais, j'avais promis.

L'OPIUM

Les Javanaises avaient remis à chacun de nous une pipette bourrée d'une pâte verdâtre; surgi d'entre les tapisseries, un noir, tout de blanc vêtu, nous avait successivement allumés aux braises ardentes d'un réchaud d'argent; et, couchés en demi-cercle sur des coussins et des tapis d'Asie, la main accotée à des carrés de velours persan ou de soie brodée, nous fumions maintenant en silence, tous singulièrement attentifs aux progrès de l'opium.

L'atelier, tout à l'heure si bruyant, était tombé dans le recueillement. Sur un signe d'Ethal, les mains agiles des Javanaises avaient déboutonné nos gilets et entr'ouvert nos cols de chemise pour faciliter la marche du poison. J'étais couché tout près de sir Welcôme. Maud

White, dont la taille libre oscillait sans contrainte sous son peplum de velours noir, fumait, allongée auprès de son frère. Les Anglais formaient un groupe à part, déjà moins bruyant sous l'oppression montante du narcotique.

Restée assise sur son fauteuil, droite et gainée dans son armature de pierreries, la vieille duchesse d'Altorneyshare, seule, assistait, mais ne fumait pas.

Sa pipette à la main, Ethal s'attardait encore dans des allées et venues, donnant des ordres; on avait éteint tous les cierges. Deux seuls avaient été remplacés et rallumés, qui flambaient haut au milieu de la pièce; ils brûlaient aux deux coins opposés d'un tapis étalé là; le nègre y effeuillait toute une pluie de fleurs, puis se retirait.

Ces cierges et ces pétales ! on aurait dit une veillée funèbre. La fumée de nos pipettes montait en spirales bleuâtres, un silence affreux pesait dans l'atelier. Ethal venait alors s'étendre entre Welcome et moi, et les danses du poison commençaient.

C'était, dans l'atmosphère muette et lourde du vaste hall empli de vapeurs, les oscillations sur

place, les piétinements rythmés et les longs contournements de mains comme désossées et mortes, des deux idoles javanaises.

Debout parmi les fleurs effeuillées, à la lueur spectrale de deux cierges, elles froissaient fièvreusement la laine du tapis sous le martellement de leurs talons ; leurs genoux luisaient ainsi que leurs cuisses minces dans l'envol de gazes transparentes. D'étranges diadèmes maintenant les coiffaient, espèces de tiares en cône qui faisaient leurs faces triangulaires et redoutables, et, tandis qu'elles s'agitaient en silence dans une lente et cadencée ondulation de tout leur corps, les pectoraux de coquillages glissaient doucement de leurs torses, et les anneaux de jade le long de leurs bras nus : les deux idoles se dévêtaient. Leurs oripeaux bruissants venaient s'abattre à leurs pieds dans un léger crissement de coquilles tombant sur le sable, les tuniques de soie blanche suivant la chute lente des bijoux ; et maintenant, toutes minces dans leur nudité irritée terminée en pointe et comme dardée par le cône de leurs diadèmes, on eût dit, dans les vapeurs bleuâtres, la danse délicieuse et lugubre de deux longs serpents noirs.

Dans la salle obscure c'étaient, en amas confus, les groupes affalés des fumeurs; des visages crispés émergeaient çà et là comme des masques, blêmes visages d'intoxiqués déjà travaillés par l'ivresse; d'autres avaient sombré dans la nuit, et, sur tous ces corps, on eût dit massacrés, la raide silhouette de la vieille Altorneyshare s'immobilisait, incendiée par instant de la flamme des cierges reflétée dans l'eau de ses colliers, telle une statue somptueuse et sinistre.

Déjà, des ronflements s'échappaient des poitrines; parmi les pétales effeuillés, les idoles nues dansaient toujours.

Tout à coup, elles se prenaient à la taille, tournoyaient étroitement enlacées, ne faisaient plus qu'un seul corps à deux têtes et puis soudain s'évaporaient... Oui, s'évaporaient comme une fumée, et en même temps une grande lueur entrait dans le hall.

Tout un pan de la tapisserie s'était écarté, et, dressée en forme de scène, la table à modèle de Claudius apparaissait blanche de lune, froide et cirée comme un parquet, éclairée du dehors par la nacre et le givre d'un pâle ciel nocturne!

Un ciel ouaté de molles nuées où se profilaient, aiguës et noires, des silhouettes de cheminées et de toits, tout un horizon de tuyaux, de pans coupés et de mansardes figé dans du sel et de la limaille de fer ; au loin, le dôme du Val de Grâce : un fantastique et silencieux Paris vu à vol d'oiseau, le panorama même des fenêtres de Claudius, encadré, comme en décor, dans le châssis vitré de son hall... Et sur cette scène improvisée un être de rêve, une blancheur jaillissait, un floconnement de tulle ou de neige, quelque chose d'impalpable et d'argenté ; et cette chose tourbillonnante et frêle, qui bondissait et voltigeait délicatement sous la lune, dans l'ennui de ce coin d'atelier désert, était une gracile nudité de danseuse.

Comme un flocon d'hiver, elle tournoyait dans l'air muet, et le taqueté de ses jetés-battus animait seul l'affreux silence. Sans le bruissement soyeux de ses tulles, elle eût été surnaturelle, surnaturelle de transparence et de maigreur : ses jambes d'une minceur de tiges, la saillie d'os de sa poitrine, sa pâleur bleuie par la lune, sa taille effroyablement fragile faisaient d'elle une fleur fantômale, fantômale et perverse d'une joliesse funèbre ; le décor de che-

minées et de toits parisiens achevait la vision. C'était une petite âme de Montparnasse ou de Belleville qui dansait là, dans le froid de la nuit. Sa face camuse et pourtant délicate avait le charme affreux d'une tête de mort ; de longs bandeaux noirs la coiffaient, et, dans ses yeux cernés, une flamme d'alcool brûlait intense, dont l'ardeur bleue faisait frémir... Où avais-je déjà vu cette fille? Elle avait la gracilité de Willie et le sourire d'Izé Kranile, ce triangle de chair ironique et rouge découvrant des duretés d'émail... Oh! les ombres portées de ces omoplates! Comme le squelette transparaissait sous la platitude de ses seins!...

Autour de moi, des râles sortaient des poitrines : ils ne ronflaient plus maintenant ; et j'avais la tête pesante et glacée, et la sueur me mouillait partout et le flocon dansait toujours.

Il flambait soudain dans une lueur violette, comme sous une projection de gaz oxydrique... et, tout à coup remontés dans le ciel, les toits et les cheminées envahissaient l'atelier. Ils étaient maintenant dans les frises, le vitrage de la baie du même coup éclaté, les maisons invisibles des toits et des cheminées soudain surgies

de terre, et j'étais couché parmi mes coussins d'Asie, sur un trottoir de rue, en plein Paris désert.

Paris, non, mais un carrefour dans une banlieue lugubre, une place bordée de nouvelles bâtisses encore inhabitées, les portes barrées par des planches avec des terrains vagues s'entrevoyant au loin..., une nuit froide et gelée, le ciel très clair, le pavé dur : une affreuse impression de solitude.

Par une des rues, toute en constructions blanches, deux horribles voyous débouchaient : cottes de velours, vestes de toiles, des foulards rouges autour du cou et d'ignobles profils de poisson sous la casquette haute. Ils se ruaient comme une trombe en traînant avec eux une femme qui se débattait, une femme en robe de bal. Une somptueuse pelisse glissait de ses épaules; une femme blonde et délicate dont on ne voyait pas le visage et que je craignais de reconnaître. Et cette scène de violence ne faisait pas un bruit.

De la femme brutalisée et muette je ne voyais que le dos nacré et la tendre nuque blonde; les rôdeurs la tiraient par les bras, tombée sur les genoux, inerte de terreur. Je voulais appeler

courir à son secours, et je ne pouvais pas : deux mains de force, deux serres me tenaient aussi à la gorge. Tout à coup, un des voyous précipitait la femme, la face contre le sol, et, s'agenouillant sur elle, lui sciait le cou avec un coutelas... le sang giclait, éclaboussant de rouge la pelisse de velours vert, la robe de soie blanche et la frêle nuque d'or. Je m'éveillais râlant, étouffé par mes cris.

Autour de moi, c'était le sommeil lourd à faces convulsées des autres fumeurs. La tapisserie était retombée sur le châssis vitré du hall : c'était l'obscurité, la nuit. Les deux cierges brûlaient toujours, mais dans une lueur verdâtre qui décomposait les visages. Comme il y en avait, de ces corps étendus ! l'atelier d'Ethal en était jonché ; nous n'étions pas tant que cela d'abord : d'où venaient tous ces cadavres? Car tous ces gens ne dormaient plus. C'étaient des morts, autant de morts, une vraie marée humaine de chairs verdies et froides, qui montait tel un flot, déferlait telle une vague, mais une vague immobile, jusqu'aux pieds de la duchesse d'Altorneyshare demeurée, droite et les yeux grands ouverts, assise dans son fauteuil comme une idole macabre !

Et elle aussi verdissait sous son fard : toute la purulence des corps, entassés là, suintait en lueur humide le long de sa peau flasque ; sa pourriture phosphorait. Hiératique et bouffie sous ses diamants devenus livides, elle semblait brodée d'émeraudes : une déesse verte, et dans sa face couleur de ciguë les yeux seuls demeurés blancs luisaient.

Et je voyais cette chose abominable : la vieille idole se pencher ou plutôt se casser, tant elle était raide, vers un corps de jeune femme affalé à ses pieds, un souple et blanc cadavre étendu contre terre et dont on ne voyait que la nuque, une nuque blonde et grasse, comme celle de Maud White ; et l'Altorneyshare, avec un ricanement sinistre, approchait de cette nuque une bouche vorace ou plutôt un semblant de morsure, une ignoble ventouse, car dans l'effort, les gencives pourries laissaient tomber leurs dents.

« Maud ! » m'écriai-je redressé d'angoisse. Mais ce n'était pas Maud que convoitait l'horrible faim de l'idole, car dans la même seconde je voyais resplendir dans un halo violet le sourire et le regard oblique de la tragédienne ; son masque mystérieux flamboyait en auréole au-des-

sus de l'horrible Altorneyshare, et tout retombait dans les ténèbres, tandis qu'une voix connue scandait à mon oreille :

La chasteté du Mal est dans mes yeux limpides.

La voix de Maud, sa voix !

Ici, un heurt dans mes souvenirs.

Je sombrais dans un chaos d'hallucinations brèves, incohérentes, bizarres; le grotesque y côtoyait l'horrible, et prostré, comme garrotté par d'invisibles liens, j'assistais dans l'angoisse et l'épouvante à la chevauchée opprimante des plus effrénés cauchemars, toute une série de monstres et d'avatars grouillant dans l'ombre comme une fresque et s'animant en traits de soufre et de phosphore sur le mur mouvant du sommeil.

Et c'était une course éperdue à travers les espaces. Je flottais, empoigné aux cheveux par une main de volonté, une serre énergique et glacée, où je sentais des duretés de pierreries et que je devinais être la main d'Ethal; et c'étaient

des vertiges et des vertiges, une sorte de course à l'abîme sous des ciels de camphre et de sel, des ciels d'une limpidité terrible dans leur éclat nocturne, et je tournoyais ahuri au-dessus de déserts et de fleuves. Des étendues de sables fuyaient, moirées par places d'ombres monumentales, et parfois nous passions par-dessus des villes, des villes endormies avec des obélisques et des coupoles toutes laiteuses de lune entre des palmiers de métal. Plus loin c'était, parmi des bambous et des palétuviers en fleurs, la descente vers l'eau des degrés lumineux de millénaires pagodes.

Des troupeaux d'éléphants les gardaient et cueillaient pour les dieux, du bout de leurs trompes molles, les lotus bleus des lacs ; et c'était l'Inde légendaire et védique après l'Égypte mystérieuse ; et partout où nous passions, les bords des fleuves et des étangs étaient gardés par d'étranges idoles, les unes anguleuses et comme taillées à coups de hache dans le granit, qui se tenaient assises, les mains sur leurs genoux, et miraient dans l'eau d'affreuses têtes de dogues ; des quadruples rangs de mamelles gainaient le torse d'autres.

Il y en avait de brillantes et de radieuses,

comme toutes jeunes ; d'autres étaient couvertes de lèpre et si vieilles qu'elles n'en avaient plus de visage ; une avait un nid de serpents grouillant entrelacés sous l'aisselle ; une autre, si belle qu'elle semblait musicale, avait le front gemmé d'étoiles, et, parmi ces idoles, priaient au clair de lune des fidèles agenouillés, et parmi ces dévots, il y avait aussi des bêtes.

Trois matrones aux croupes lourdes, aux seins mûrs lavaient des linges au pied d'un Sphinx ; leurs mains tordaient, battaient une équivoque lessive, et l'eau ruisselante était du sang.

Une de ces lavandières ressemblait à la princesse Olga et l'autre à la marquise Naydorff ; je ne reconnus pas la troisième. Une sarigue en prière, à l'ombre d'un Bouddah, m'apparut être l'âme de Mein Herr Schappman ; comme l'ami berlinois d'Ethal, ses pattes précautionneuses égrenaient un chapelet d'opales...

Et près d'un cimetière turc, toute une file de cigognes, perchées sur un grand mur, profila dans la nuit des silhouettes connues et ricana du bec à mon passage.

Nous volions maintenant au-dessus des marécages. Tout à coup, la main qui m'emportait me

lâcha. Des murs gluants, un terrain gras, une ombre étouffante et fade : j'étais dans une crypte dont les voûtes suintaient, couché dans une boue étrangement mouvante, car elle s'enfonçait par place et par place se soulevait, et c'était comme une marée chaude, affreusement épaisse et fluide, où mon corps bercé s'enlisait : des bruissements soyeux, de légers crissements... je ne sais quoi d'innomable me frôlait, un obscur grouillement me montait aux jambes et au ventre, des souffles chauds m'horrifiaient, et puis, sous mes mains tâtonnantes, ce fut l'effroi de petits corps velus et gras, et tout cela remuait, virait sous moi, sur moi. Par moments, un vol d'ailes flasques me souffletait, et puis d'affreux baisers, des petites bouches pointues, où l'on sentait des dents, se posèrent sur mon cou, sur mes mains, sur mon visage. J'étais captif d'aspirantes caresses, fouaillé par tout mon corps de petites morsures savantes jusqu'à en défaillir; j'étais la proie, des orteils aux cheveux, d'innombrables ventouses; les bêtes fétides se partageaient mon corps, violaient sournoisement toute ma nudité.

Et, soudain, dans l'ombre devenue verdâtre, je voyais ricaner les faces singulièrement

gonflées des deux Javanaises. Elles flottaien sans corps comme deux vessies transparentes et vernies; diadémées de longs vers blancs, leurs yeux mi-clos laissaient filtrer, comme par deux fentes, un regard huileux et mort. Les deux vessies riaient, tandis qu'approchées de mon visage, leurs quatre mains sans bras, quatre mains molles et exsangues menaçaient mes yeux de leurs ongles aigus irradiés en griffes dans de longs étuis d'or.

Et, à la lueur des deux faces de larves, je voyais quel effroyable ennemi conquérait ma chair. Toute une armée d'énormes chauves-souris, de lourdes et grasses chauves-souris des Tropiques, de l'espèce dite vampire, suçaient mon sang, baisaient mon corps, et la caresse insistait parfois si précise, qu'elle me faisait vibrer d'une jouissance atroce; et comme énervé, près du spasme, je me raidissais pour ecouer ce pullulement de baisers, quelque chose de velu, de flasque et de froid m'entrait dans la bouche qu'instinctivement je mordais et qui m'emplissait la gorge d'un giclement de sang : un goût de bête morte m'empouacrait la langue, une bouillie tiède me collait aux dents.

Ce fut le réveil!... enfin! Une brûlure d'alcali me piquait les narines, une main me tamponnait les tempes, me les rafraîchissait avec un linge mouillé; on s'empressait autour de moi, et dans le demi-sommeil dont je sortais lentement, je percevais un bruit d'allées et venues, des voix... et j'ouvrais les yeux.

Ethal était à mes genoux, et dans le désordre de l'atelier envahi par le petit jour, un peu d'air froid venait de la baie grande ouverte et me ranimait. J'avais une main dans celles de sir Thomas qui me frappait dans la paume; par dessus l'épaule de son frère, les yeux anxieux de Maud White me considéraient.

— Il ne faudrait jamais fumer, concluait sir Thomas.

Dans la maussaderie de l'atelier poussiéreux et triste, c'était aux lueurs de l'aube le navrement final d'un lendemain d'orgie, la fanerie pisseuse des tapisseries, l'aspect cadavéreux des bustes, la salissure des fleurs sur les tapis, et le long des chandeliers la cire grumelée en stalactites vertes.

On se préparait au départ. Les Anglais, mis debout par le nègre, se retiraient raides avec des faces fermées et menaçantes, presque insi-

nués de force dans leur pardessus. Maud rassurée s'enveloppait dans une longue pelisse de soie paille. Redressé sur mes coussins, je buvais à petites gorgées une eau teintée d'arnica, que me tendait sir Thomas. Oh! la pitié de ses grands yeux clairs en me regardant!

— Allons, nous pouvons partir, concluait l'Irlandaise en me tendant la main; Jacques White faisait de même. Dans cet adieu, je vis que Maud portait au doigt deux grosses perles noires surmontées d'un rubis, un énorme trèfle de gemmes que j'avais vu au doigt de l'Altorneyshare avant notre fumerie!... et les yeux de cette Maud étaient frais comme de l'eau, sa pâleur jeune et reposée.

La duchesse, à la minute, sortait de la chambre d'Ethal. Des flots traînants de moire cerise, tout ruisselants de dentelles d'or, l'engonçaient jusqu'aux oreilles, et, recrépie à neuf, poudrée et replâtrée de frais, son vieux visage de satyre souriait dans une nuée de dentelles blanches. — Nous partons, disait-elle à Jacques, et la duchesse sortait emmenant le frère et la sœur. — Il faudrait faire comme eux, insistait Thomas Welcôme, l'air du matin vous fera du bien; voulez-vous que je vous ramène? — Le duc de

Freneuse a son coupé, interrompait brusquement Ethal. — Un fiacre découvert vaudrait mieux. Oh ! je ne vous conduirai pas au Bois : nous prendrons les quais, nous suivrons la Seine. Et comme Claudius risquait un geste :

— Monsieur de Freneuse habite rue de Varenne et je suis à l'hôtel du Palais.

LE SPHINX

9 novembre 1898. — Thomas Welcôme sort de chez moi, et je suis encore sous le charme et, en même temps, je me sens plein d'effroi.

Thomas Welcôme vient de risquer auprès de moi la démarche la plus imprévue, la plus déconcertante et la plus amicale. Mais quel mobile a pu l'amener, lui qui me connaît à peine et que j'ai vu pour la première fois, il y a trois jours, à cette horrible fumerie d'opium organisée par Ethal, quel mobile a pu l'amener aux confidences et à l'espèce de tentative de sauvetage, qu'il est venu faire auprès de l'étranger et de l'indifférent que je dois être et que je suis pour lui?

Je cherche et ne m'explique pas.

Une irraisonnée, une spontanée sympathie? Je n'y crois pas. Mon aspect est répulsif; à

première vue, j'effare et j'inquiète. Et puis il y a mes légendes... Mieux : j'éloigne de moi ; « Sympathique », il n'a pas prononcé le mot. et, s'il l'eût prononcé, je l'eusse mis dehors. Être sympathique... *il sympathico forestiere*, dont vous abordent, autour de la Loggia, les interprètes des hôtels de Florence et, à Naples, les ruffians de la galerie Umberto. Cela eût été indigne de sir Thomas Welcôme et de moi.

Un ressentiment contre Ethal, une haine soudaine du peintre? car sa démarche desservait plutôt Claudius. Mais Ethal m'a dit que ce Welcôme était son meilleur ami, et puis je sens bien qu'il existe comme une complicité, quelque chose d'irréparable et d'obscur entre ces deux hommes!

De la pitié, alors? Une pitié pour moi! Je n'aimerais pas cela?

Et si c'était une dernière manœuvre d'Ethal pour me troubler, m'affoler davantage, précipiter l'espèce de folie au milieu de laquelle je me sens enserrer, étouffer comme dans un filet tissé maille à maille par l'affreuse main, la main de proie et de volonté, bossuée d'horribles bagues, de cet Anglais sinistre?... si ces deux êtres étaient d'accord pour me berner et me

pousser plus avant dans le gouffre, où Claudius me veut, et cela par le soupçon et la terreur?...

Je ne sais plus où je vais... Je ne me ressaisis plus, je tournoie, et me heurte, et me sens trébucher dans de l'embûche et de l'épouvante...

Depuis cette dernière soirée dans l'atelier d'Ethal, les figures de cauchemar et les hallucinations de cette honteuse nuit... je n'ai pas retrouvé mon âme!

15 du même mois. — J'ai réfléchi à la visite de Thomas Welcôme. Non, cet homme ne me veut aucun mal; l'espèce d'élan qui l'amenait vers moi était sincère. On ne ment pas avec ces yeux-là, ils nagent dans une telle tristesse. La pitié attendrie et l'immense bonté du regard, dont je me sentais enveloppé pendant qu'il me parlait, le ton d'angoisse, dont il a nuancé sa question : « Il y a longtemps que vous connaissez Ethal? » et l'espèce de soulagement que tout son visage a reflété à ma réponse : « Depuis cinq mois! » c'était l'expression de joie dont s'illumine un visage de médecin en apprenant que le mal de son client est de date récente, encore curable. Comme un espoir a refleuri dans ses yeux quand je lui ai dit : « Depuis cinq mois! »

Et, sans trop insister sur les mots, sans trop appuyer sur la plaie, comme il m'a fait comprendre en quelques phrases qu'il connaissait et plaignait mon mal, que lui-même en avait souffert, quel danger avait été jadis, pour lui Ethal, quel péril il était maintenant pour moi. « Un grand, un très grand artiste, un esprit curieux et un ami très sûr, mais dont la bizarrerie, et pis que la bizarrerie, l'amour des bizarreries, de l'anormal et de l'étrangeté peuvent devenir funestes à un sensitif, comme à un être d'imagination; nn homme qu'il faut écarter de sa vie pour peu qu'il soit susceptible d'y prendre une influence. Non que j'ajoute foi aux légendes en circulation sur Claudius, ici et à Londres, et bien moins acréditées à Londres qu'à Paris, Paris, où, vous autres Français, avez la manie des racontars et des histoires colportées sur les uns et les autres; mais il n'en demeure pas moins vrai que mon ami Claudius a d'étranges curiosités, L'horrible l'attire, la maladie aussi; l'entorse morale et la misère physique, la détresse des âmes et des sens sont pour lui un champ d'expériences affolantes, grisantes, une source de joies complexes et coupables, auxquelles il se complaît comme pas un. Il a pour le vice et

les aberrations plus qu'une curiosité de dilettante : une prédilection innée, l'espèce de vocation fervente et passionnée qu'ont, pour certains cas peu connus et les maladies rares, des tempéraments de savants et de grands médecins.

Il les épie, les recherche et les choie ; c'est un collectionneur de fleurs du mal. Vous avez vu quelle divine collection d'orchidées il avait su réunir chez lui l'autre soir. Soyez certain que cette exhibition de vices cosmopolites, parqués toute une nuit dans son atelier, a été une de ces soirées de sa vie. D'ailleurs, il a pour les découvrir, un flair de chasseur indien ; il va au vice comme le pourceau à la truffe, et le renifle avec bonheur : le fumet des déchéances l'enivre ; il les comprend toutes et les aime compliquées et profondes. C'est un voyeur... d'âmes malpropres, comme vous dites en France... « Voyeur » est bien le mot !

Dire que ces fleurs de criminalité, Ethal les cultive et les développe, comme on l'a accusé à Londres de cultiver chez ses modèles la pâleur, l'anémie, la phtisie et la langueur, et cela par amour artiste de certains tons nacrés et de certaines cernures, certaines expressions de regard et de sourires, souffrances devenues des

beautés par des crispations de bouches et des fanaries délicates de paupières et de teints! non, ce serait, je crois, pousser trop loin une légende, hélas! établie, et prêter aux fantaisies d'Ethal une grandeur tragique qu'elles n'ont pas.

Il n'empêche que notre ami Claudius ait une assez belle âme d'empoisonneur, et d'empoisonneur pour le plaisir. C'est un Exili psychologique, les seuls Exilis que permette aujourd'hui le rouage des lois; mais il a cela en sa faveur, qu'il opère surtout sur les gens déjà malades et n'achève, en somme, que des condamnés à mort. Locuste expédiait ainsi les esclaves devant l'Augustule désireux d'en admirer les effets; mais Ethal est à la fois l'empoisonneur et le César. C'est à lui-même qu'il offre de merveilleux spectacles; il dépravera très bien quelqu'un pour voir jusqu'où ce quelqu'un mènera la flambée du vice. Il y en a qui vont jusqu'au meurtre, et il ne faut pas que le duc de Freneuse soit ce quelqu'un-là.

... J'aurais pu l'être. — Sir Thomas avait prévenu mon mouvement. — Comme vous, le rêve m'a possédé, le rêve m'a tenu halluciné, inconscient, sans autre volonté que celle de ce

rêve prolongé. Annihilé, engourdi comme vous pendant de longues années, j'ai été un misérable dormeur éveillé. Je passai alors tous mes hivers soit à Alger, soit au Caire ou à Tunis, comme vous, captif d'un regard, d'un introuvable regard, du regard même de la Déesse qui trouble et hante le sommeil de vos nuits... Pendant dix ans, j'ai parcouru l'Orient à la recherche de l'obsédante et délirante vision d'un soir d'insomnie et d'extase.

Et la Déesse, celle-là même qui vous apparaîtra, un soir ou un jour, si vous ne combattez pas votre rêve, la Déesse m'a toujours menti!

Un amoureux de fantômes, oui, voilà ce que j'ai été dix années de ma vie, et voilà ce que vous êtes et deviendrez plus incurablement encore, si vous n'y mettez bon ordre, monsieur, car le regard est introuvable, et Astarté est une stryge. dont l'essence même est le mensonge; et mentira toujours qui a déjà menti!

Ce regard! Pourtant, un hiver, j'ai bien cru... Il y a quatre ans, une nuit sans lune sur le Nil, les rameurs de la dahabieh enfin endormis, nous descendions lentement... oh! si lentement, le cours du fleuve aux eaux stagnantes... Je vois encore l'immense paysage d'Égypte, fuyant à

perte de vue, infiniment plat, infiniment roux, à peine nuancé de cendre sur le bleu profond de la nuit... Cette nuit-là, j'ai cru qu'Astarté allait m'apparaître. La Déesse, enfin, allait se révéler!

Nous descendions le Nil...

Et déjà, depuis une heure, je regardais curieusement surgir et grandir, à un coude encore lointain du fleuve, un étrange point noir, quelque entablement d'ancien temple ou, peut-être, tout simplement une roche baignant ses assises dans l'eau.

La dahabieh glissait lourdement, lentement, sans oscillation, comme dans un rêve, et, lentement, dans le silence de la nuit sans étoiles, l'ombre qui m'intriguait s'approchait, prenait forme et devenait (car elle se précisait maintenant) la croupe d'un énorme sphinx de granit rose au profil effrité par des siècles. Tout dormait à bord d'un sommeil vraiment déconcertant, tout l'équipage tombé dans une torpeur de plomb; et le mouvement de l'embarcation, s'approchant de la bête immobile, m'emplissait d'une terreur grandissante, car le sphinx, maintenant, m'apparaissait lumineux. Comme une clarté vaporeuse émanait de sa croupe, et, dans le

creux de son épaule, un être se distinguait, de bout, la tête renversée et dormant.

C'était une forme jeune et svelte, vêtue, comme les âniers fellahs, d'une mince gandoura bleue, avec des anneaux d'or aux chevilles, la forme adolescente ou d'un prince ou d'une esclave, car l'attitude de ce sommeil offert était à la fois royale et servile : royale de confiance, servile de complaisance et de savant abandon.

La gandoura s'ouvrait sur une poitrine plate, d'une blancheur d'ivoire ; mais au cou saignait, comme une large entaille, une cicatrice ou une plaie ! Quant à la face, je la devinais délicieuse, rien qu'à l'ovale aminci du menton; mais, appuyée en arrière, elle baignait toute dans l'ombre.

Épouvanté, j'appelai à grands cris sans pouvoir réveiller personne ; équipage indigène et gens de service anglais, tous étaient terrassés par un sommeil magique. Ils ne s'éveillèrent qu'à l'aube, le sphinx disparu, déjà loin.

Quand, le lendemain, je racontai mon aventure, il me fut répondu par le drogman que ce devait être quelque ânier fellah égorgé par les bandits arabes qui abondent dans ces parages. L'enfant tué, ils avaient osé là le cadavre pour

avertir les voyageurs ; ironique et salutaire enseignement!

Mais ce sphinx lumineux, l'intense clarté, douce et comme musicale, dont s'animait le granit rose, et la beauté surhumaine de la figure endormie dans son ombre, comment l'expliquer? J'avais, je l'avais senti, traversé une minute enchantée, vécu quelques instants d'une vie miraculeuse et divine, et si décevante pourtant!

Ethal m'affirma que j'avais rêvé, car, naturellement, Ethal était à bord, exaspérant ma sensitivité, suggestionnant ma songerie maladive. — Vous voyez que vous n'avez rien à m'envier, monsieur, et que j'ai été autrefois un misérable tout aussi torturé que vous l'êtes maintenant. »

SIR THOMAS WELCOME

« Partir vers le soleil et vers la mer, aller se guérir, non, se retrouver dans des pays neufs et très vieux, de foi encore vivace et non entamée par notre civilisation morne, se baigner dans de la tradition, de la force et de la santé, la force et la santé des peuples restés jeunes, vivre dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient, dans la clarté du ciel et de la mer, se disperser dans la nature, qui seule ne nous trompe pas, se libérer de toutes les conventions et de toutes les vaines attaches, relations, préjugés qui sont autant de poids et d'affreux murs de geôle entre nous et la réalité de l'univers, vivre enfin la vie de son âme et de ses instincts loin des existences artificielles, surchauffées et nerveuses des Paris et des Londres, loin de l'Europe surtout!... Et pourtant l'Italie, l'Espagne, certaines

îles de la Méditerranée, la Sicile, la Corse, les matins légers d'Ajaccio avec le bleu du large apparu entre les cyprès et les pins, les amandiers en fleurs des pentes de Taormine et l'ombre géante de l'Etna sur le rêve antique du théâtre grec, les anciennes îles de l'archipel, certains petits ports de l'Adriatique, les Venises inconnues des côtes de l'Istrie plus oubliées et plus ruineuses encore dans leur silence ensoleillé que la ville des Doges et des palais... et le charme endormeur et profond des villes turques, le narcotique de l'ombre des palmiers! Oui, il est encore, loin des Baedecker et des Cook, des coins où vivre des heures d'intimes et complètes voluptés... Que dis-je? Un esprit qui sait s'isoler peut assumer du bonheur à Tunis et même à Malte, Malte aujourd'hui infestée d'Anglais... Oh! la griserie complexe et salutaire de l'éloignement! mettre la mer, des lieues de mer remueuse et changeante entre soi et ses anciens maux, entre sa vie et celle des importuns.

Mais pour cela, il ne faut plus connaître personne. N'aimerait-on qu'un chien, si on le laisse derrière soi, un départ est une petite mort. Bien assez de liens invisibles nous retiennent; le

monde aventureux, nombreux et splendide guérira seul les plaies, les atroces petites plaies de notre âme moderne exténuée de lecture, de bien-être et de civilisation... Oh! la cure des longues traversées sous des constellations non déjà vues, la joie cruelle et nostalgique des brèves rencontres, celles sans lendemain, parce que le paquebot, qui vous amena tous deux à Corfou, va l'emmener, elle, à Alexandrie, les minutes vécues doubles, le pouls précipité par la notion de l'irréparable et la prescience du départ, les âmes bues dans un baiser, les cœurs donnés dans une brusque étreinte, toute une existence laissée dans un serrement de main, toute la science de la vie, telle qu'elle doit être, passionnée, offerte, prise, donnée, puis entraînée dans de l'inconnu et de l'au-delà sans souci des conventions et des préjugés de caste et de race, cette merveilleuse science de la vie telle qu'elle doit être, de rêve et d'action, lue dans les grands yeux tristes des passagères et les claires prunelles des matelots, et cela dans quel décor de vieux ports de l'Islam, devant quelles arabesques de montagnes, la poitrine dilatée par la brise alizée des mers d'Orient, le cœur serré par l'oppression délicieuse de vivre!

Voyager? voyager : il faut aimer les ciels, les pays, s'éprendre d'une ville ou d'une race, mais se détacher des individus.

La guérison, le secret du bonheur est là aimer l'univers dans ses aspects changeants et leur merveilleuse antithèse et leur analogie plus merveilleuse encore. Le monde extérieur nous devient ainsi une source de joies inaltérables et d'autant plus parfaites que notre être en est le seul miroir : les chocs et les blessures ne nous viennent que des individus. Évitez les gens, évitez Ethal, étudiez les races; l'une d'elles vous donnera le regard que vous cherchez et vous trouverez dans celle-là votre âme, votre âme désemparée, désorbitée et fiévreuse : les races! nous avons tous en nous un atavisme qui nous rattache à quelqu'une d'elles et nous pouvons retrouver notre vraie patrie à des centaines de lieues de notre bourg natal.

Comme vous, j'ai eu l'obsession de la mort et de l'horrible; les masques qui vous hallucinent se précisaient en moi dans une tête coupée, cela m'était devenu une maladie, une déséquilibrante obsession; oh! j'ai souffert. J'en voyais partout; partout des rictus de décapités me raillaient, me sollicitaient : l'hallucination me

hantait surtout dans la banlieue, dans l'abandon de ces routes sinistres qui longent vos fortifications, et comme j'aimais mon mal en véritable malade, je savais où et comment faire naître la torturante et mauvaise vision.

Oh! les nuits de lune, les courses folles dans un fiacre de barrière du boulevard Bineau aux berges de Billancourt, les lentes promenades évocatoires le long des tristes routes bordées de palissades et de quelques rares villas aux volets clos. Comme elle s'émanait et montait aisément de ces paysages lépreux et pauvres, la suggestion du crime, la floraison du mal, qu'aimait en moi Claudius! Comme cette province du rôdeur et de la pierreuse était bien celle du cauchemar moderne, et avec quelle complaisance la décevante Astarté, celle qui se refuse si obstinément dans les villes enchantées de l'Islam, se livrait alors dans ses atours de goule aux bords des terrains vagues et des guinguettes à l'abandon! Et toujours avec Ethal, qui s'était fait mon guide, je connus comme vous les connaîtrez, la route de la Révolte, les carrières de Montrouge et les fours à plâtre de la plaine de Malakoff, toute la sinistre banlieue parisienne où ricane l'Astarté des bouges, des bords em-

puantis de la Bièvre aux solitudes de Gennevilliers.

O misère! Gennevilliers, Malakoff, Montrouge, quand il y a le forum triangulaire de Pompei et les collines fuyantes de Sorrente et de Castellamare, tout l'enchantement de l'ancienne Campanie, la baie de Naples et la Concha d'Oro, l'arabesque épique du mont Pellegrino, à Palerme, les temples d'Agrigente et les carrières de Syracuse, la splendeur de ses latomies funèbres et pourtant si blanches, où les pas remuent la poussière des siècles et des tombeaux... Syracuse! Taormine, Agrigente, Catane, tous les bleus souvenirs de la Grande Grèce encore endormissous les oliviers et les chênes verts de la Sicile!

Là, seulement vous guérirez : laisser entrer l'univers en soi et prendre ainsi lentement et voluptueusement possession du monde, voilà le bréviaire du voyageur. Être une cire savante et consciente aux impressions de la nature et de l'art, trouver dans la nuance d'un ciel, la ligne d'une montagne, les yeux attirants d'un portrait, le profil d'un buste de musée ou la silhouette d'un temple, le coït intellectuel et sensuel pourtant d'où naît l'idée rafraîchissante

et féconde... La vie et la physionomie d'une ville, avez-vous jamais songé à cela? Épouser une ville comme on épouse une femme, s'en emparer longuement en jouissant de son propre trouble à soi, être l'éveilleur averti de ses propres voluptés, et de chaque analyse faire un pas vers la sublime synthèse, qui est la joie de la vie quand on sait la vivre.

Les villes, les villes populeuses surtout, les villes anciennes, riches d'un passé d'aventures et d'histoires, savoureuses comme un fruit mûr et belles du mystère de tant d'existences autrefois vécues, belles de tant d'efforts pour le gain et l'amour, qui luttent encore en elles, les villes maritimes surtout, les Marseille, les Gênes, les Barcelone, les villes heureuses de la Méditerranée avec le mouvement de leurs ports, la rêverie ensoleillée de leurs vieux quais et cette espèce de fanfare pour « l'ailleurs, » les pays inconnus et les grèves lointaines, clamées par les agrès, les voiles, les drisses et les mâtures de tant de navires en partance.

C'est là qu'il faut aller mûrir votre spleen au soleil et respirer dans le vent du large le goût de la conquête et de l'action.

Les ports! les matelots, race enfantine et cy-

nique, y répandent la gaieté de leurs instincts de mâle en bordée et le rêve de leurs yeux naïfs, ces yeux d'eau et de ciel qu'on est tout surpris de trouver dans des faces rudes et tannées de forban.

Les ports! une population industrieuse, équivoque et cosmopolite y déploie dans le décor sordide des rues de pittoresques loques de galériens et de corsaires; la basse prostitution, toute de boue et de crasse, de faim et de misère dans nos froids pays du nord y emprunte au soleil je ne sais quelle beauté; les filles brutalement offertes ont quelque chose dans leur accoutrement de lumineux, de criard et d'oriental; leurs pommettes frottées de fard, leurs yeux charbonnés en font, sur leur tignasse étoilée de clinquant, autant d'éternelles poupées toutes pareilles, comme un moule unique destiné au trop-plein de la luxure et de la santé des hommes : et l'amour y a quelque chose d'animal qui repose et excite à la fois le cerveau des intellectuels... Oh! le continuel aléa d'aventure qui rôde et luit dans l'œil des passants, les visions d'attaques à main armée, de viols et de coups de couteaux qu'y imposent les angles de certaines rues louches, les rues de Tunis par exem-

ple, et celles du vieux Gênes et de Toulon, et celles de Villefranche, près de Nice, celles du vieux Nice même ; et dans l'empuantissement des marchés, au milieu des détritus de légumes et de fruits, là seulement, Astarté vous apparaîtra dans quelque belle fleur humaine, robuste et suant la santé, trop rose et trop rousse avec des yeux mystérieux de bête, telle la bouchère au profil d'Hérodiade qu'entrevirent les de Goncourt dans le marché des Récollets, à Bordeaux, et vous conviendrez avec moi que les originaux des portraits des musées, ceux-là même qui vous troublent, fleurissent seuls dans le peuple. A Venise, les dogaresses de l'Académie et les « Santa Orsola » du Carpaccio se rencontrent couramment dans la Merceria et les petits canaux de Murano. La Cavalieri a vendu des oranges à Naples et Carolina Otero à Cadix, et ce sont peut-être les deux plus belles filles que votre Paris possède.

O vous ! que tourmente la maladie de la beauté et qu'opprime l'unanime laideur de nos villes modernes, où les palais sont des banques et les églises des usines, fuyez l'anémie, la chlorose et le vice, pitoyable invention des âmes en détresse en connivence avec la faim :

Fuyez toutes les boues raffinées des Londres d'alcool et des Paris de misère; partez, allez vivre votre vie ailleurs. Je repars demain pour les Indes, voulez-vous partir avec moi? Je vous emmène! Je n'ai plus ni obsessions ni cauche mars depuis que je vis ma vie, moi. Vivre sa vie, voilà le but final; mais quelle connaissance de soi-même il faut acquérir avant d'en arriver là. Personne ne nous éclaire, les amis nous trompent sur nos propres instincts, et l'expérience seule nous les fait découvrir. Nous avons contre nous notre éducation et notre milieu, que dis-je? notre famille, et j'oublie à dessein les préjugés du monde et la législation des hommes; puis, nous rencontrons parfois un Ethal, et alors, il est trop tard pour vivre l'existence, la seule pour laquelle nous étions nés, et cela à l'heure même où nous apparaît notre voie.

Trop tard, trop tard, c'est le croassement ordinaire du destin en réponse au triste « never more » de l'expérience, *jamais plus*, *jamais plus*.

Je vous ai vu, avant-hier, vous débattre en proie à d'horribles visions, pendant cette fumerie d'opium qui n'était pas de l'opium, mais du has-

chisch, l'opium ne se fume pas ainsi, et à cette tromperie, j'ai bien reconnu Ethal. Je vous regardais pâlir, suer à grosses gouttes, râler et étouffer avec des gestes et des mots incohérents, toute une mimique d'agonie où je retrouvais d'affreux souvenirs; et une grande pitié m'a pris, la pitié d'un malade guéri pour un autre malade atteint de son cas, une sympathie égoïste m'a poussé vers vous; et ayant cru deviner en nous deux quelque parité de goûts, d'affinités et de souffrances, je suis venu spontanément à vous, et comme je suis le plus vieux, sinon dans la vie, du moins dans son expérience, je suis venu vous prêter mon flambeau et vous crier « Gare! » au bord du précipice, Vous pouvez encore éviter la chute. »

Et j'écoutais cet homme, comme on boit un philtre.

AUTRE PISTE

— *16 novembre 1898.* — Et je ne suis pas parti! La pluie ruisselle, les arbres des avenues se dressent, lamentables, sur un ciel en colle de pâte; dans des flaques d'eau noire, c'est l'horreur des stations de fiacres et la bousculade des parapluies, c'est le Paris de boue et de spleen de novembre, et sir Thomas Welcôme cingle vers du soleil. Un paquebot des Messageries maritimes l'emporte vers les Indes odorantes et lointaines, les Indes des forêts de bambous, des étangs sacrés et des temples... Un mot d'Ethal, une heure d'entretien avec cet Anglais, une soirée passée au cabaret avec lui ont suffi pour me retenir.

Comme il a vu clair dans mon âme! On ne peut rien cacher à cet homme. Je nous revois encore dans la salle commune de ce restaurant,

entre les hautes glaces incendiées de lumière électrique, dans l'éblouissement des cristaux des lustres, avec, autour de nous, tout ce public de filles et d'hommes en habit noir. On dînait par petites tables, les filles se ressemblant toutes dans leur nudité diamantée jaillie des corsages, et leur maquillage de pastel ; toutes sveltes, amenuisées, avec des yeux trop grands et trop mobiles dans des visages ovales, et, sous l'ondulation de leur coiffure en conque, s'efforçant toujours d'évoquer l'image de Willie, ce type à la fois vaporeux et aigu de la fin du dix-huitième, que la folie du bibelot et l'agiotage des brocanteurs ont mis à la mode, fini par imposer dans le monde de la haute banque et des grands cercles. Dans la travée des tables, c'était le va-et-vient continuel des arrivées et des sorties, les effets des somptueux manteaux de soir, le miroitement des soies et des gazes, les bonjour et les bonsoir criés d'une table à l'autre avec des voix de tête, les petits coups d'œil de satisfaction des hommes l'air volontairement froid, leur ennui affiché, tous les gestes pour la galerie, toute la comédie coutumière de cette ménagerie de luxe, qu'est un restaurant de nuit.

Pourquoi Claudius m'avait-il conduit dans ce

cabaret, lui qui connaît ma haine de la galanterie et du monde? Et, comme, exaspéré par toutes ces mines, ces œillades fardées et ces sourires de lupanar, je revivais, par contraste, les larges échappées vers la vie libre et saine de l'entretien de l'avant-veille, l'ivresse des instincts et des civilisations jeunes dans le bleu du ciel et le bleu de la mer, toute la santé et la force des existences au soleil; comme je lui vantais, en un mot, tout le philtre d'énergie que m'avait versé hier l'enthousiasme de Welcôme : — « Oui, je connais le couplet, avait tout à coup ricané Claudius, Bilbao, Marseille et Barcelone, les prunelles claires des matelots, la science de la vie, l'amour de l'action appris dans les grands yeux des passagères... et dans l'argot des rouleurs de quais, sans doute! Je reconnais bien là ce cher Thomas.

« Mais il ne vous a pas tout dit.

« A côté des êtres d'instinct et de passion qu'enfantent une grande ville maritime, ses chantiers et son port, il y a aussi les créatures de luxe et d'exception, aussi prévues que les goules enjoaillées dont la présence ici vous excède, effrayant produit, comme elles, de la luxure cosmopolite et de l'ennui des civilisations.

« Ceux-là, sir Thomas ne vous en a pas parlé; mieux, il a négligé de vous en esquisser le portrait, car il fait partie de la bande, la bande des blasés et des chercheurs d'impossible qu'on retrouve partout, à Bahia comme à Marseille, à Tanger comme à Cadix, à Toulon comme à Brest, au Havre comme au Caire, roulant la lie de leur âme fangeuse et fine dans les fumeries d'opium comme dans les « music halls » et les « American Stars ».

« Voulez-vous leur signalement?... Femmes à silhouette androgyne vêtues de drap bleu de matelot, Anglais millionnaires au teint cuit de porto, nuques hâlées et violentes, regards aigus et pâles, tous propriétaires ou passagers de grands yachts; l'armée des juifs errants de l'ivrognerie et de la perversité, que vous connaissez aussi bien que moi, puisque vous avez été à Alger et au Caire; tous ceux qui, désœuvrés, désemparés ou déclassés, vont promener par la mer remueuse la fièvre de leurs sens excédés ou le renom gênant de leurs tares.

« Ah! sir Thomas Welcôme se prétend guéri; il vous l'a dit, n'est-ce pas? Eh bien, il a menti; il vous a trompé, comme un misérable possédé qu'il est, car, dans les rues montantes

de la kasbah, pas plus qu'autour des mosquées du Caire, dans le clair-obscur des soukhs de Tunis, pas plus que dans les huttes de boue et de roseaux des villages du Nil, il n'a jamais rencontré les liquides yeux verts dont la lointaine et captivante promesse lui a fait tout abandonner, les êtres chers comme les habitudes invétérées, plus fortes souvent que les affections; je le sais de lui-même. Avec moi, il ne ment pas; il ne peut me mentir, et partout, dans les ruelles assourdissantes de Constantine comme dans les cafés maures de Biskra, la déesse syrienne, l'enivrant fantôme d'Orient, Astarté l'a partout déçu, partout trompé, partout menti, comme il ment lui-même, épris du mensonge qu'il poursuit.

« J'ai voyagé des années avec lui.

« Les avons-nous pourtant assez souvent suivies, les femmes empaquetées de soieries et de voiles des pays du soleil, femmes arabes ou mauresques, se rendant soit à la mosquée, soit au bain, quand elles descendaient, trébuchantes, les degrés des ruelles baignées d'ombre! avons-nous assez longtemps interrogé, sous le haïck, leurs longs yeux d'extase et de langueur, ces yeux uniformément mouillés de kohl, implo-

rants comme ceux des gazelles, mais, quand on les regarde bien, brillants et durs comme la prunelle miroitée des oiseaux, vides et froids yeux de jais, car tous les yeux sont noirs sous ces ciels de lapis, et aucun des êtres rencontrés là-bas, autour de la pyramide de Chéops comme dans le désert de pierre de Pétra, ne tiendra la promesse d'Astarté.

Ni l'Oued-Naïl, ni même l'ânier fellah, nul d'entre tous ces animaux d'Orient n'a su nous offrir le terrible et doux regard d'aigue-marine que Thomas cherchait et qu'il poursuit encore, tout guéri qu'il se prétende.

Au fond, bien plus malade que vous, mon pauvre ami! oui, que vous!

« Sir Welcôme est le pire des possédés, et si j'ai tenu à vous le faire connaître, c'est justement pour vous faire toucher du doigt votre mal et vous prouver que la guérison n'est pas là-bas, mais ici, où la dernière de ces femmes — ou la première à votre gré, — peut vous donner le regard introuvable, sous l'impression d'un sentiment que vous devinez... Oh! ce n'est ni le désir, ni l'amour, vous êtes trop riche pour les inspirer.

« — Et c'est?..

« — Je vous le dirai si vous me promettez de ne pas partir, si vous me donnez votre parole de ne pas essayer de rejoindre sir Thomas Welcôme, dont vous allez, je gage, recevoir demain un télégramme, daté de Nice ou de Marseille... Mais ce salmis de bécasse se refroidit; vous savez, cher ami, que la bécasse n'attend pas. »

19 novembre 1898. — « Le *Lahore* part lundi; vous avez le temps de faire vos malles. Bouclez-les et venez me rejoindre à l'hôtel de Noailles. Le *Lahore* est le premier marcheur de la Compagnie. Nous serons le 5 janvier à Singapoor.

« Welcome. »

Claudius avait deviné juste. J'ai trouvé ce télégramme en rentrant chez moi. Le montrerai-je à Ethal?

20 novembre 1898. — « Je le savais. » Et Claudius pose négligemment la dépêche entre nos deux couverts. Nous déjeunons ce matin ensemble, et, après les huîtres, je n'ai pu résister à l'envie de lui communiquer le télégramme. Il n'a pas eu le sourire sardonique que je prévoyais; son triomphe a été le plus naturel; il a

redemandé du cumin au maître d'hôtel, car il assaisonne tout ce qu'il mange d'un tas de condiments exotiques et bizarres, a exigé du céleri et du safran pour se confectionner dans un ravier je ne sais quel hors-d'œuvre à saveur violente, y a trempé une langue délicate, et puis, revenu tout à coup à la conversation : « Alors, vous ne partez pas?... Eh bien, tant mieux! Sir Thomas Welcôme a eu jadis, à Londres, une assez fâcheuse histoire, et j'eusse été en peine de vous savoir voyageant avec lui. — Comment? Et vous me laissiez?. . — Pardon. J'aurais influencé votre détermination, si je vous avais prévenu avant décision prise. Nous autres Anglais, nous avons le respect absolu de la liberté d'autrui; vous étiez libre de partir, et j'avais le devoir de vous laisser cette liberté entière.

« J'ai pu vous avertir de l'inutilité de votre voyage et vous convaincre, par l'exemple même de Thomas, de la vanité de vos efforts. Thomas vous avait menti en vous vantant sa guérison; j'avais le droit de détruire son mensonge, puisqu'il en avait fait un argument; mais je n'avais pas celui de vous révéler sur Welcôme un détail de sa vie ou de son passé qui eût pu sinon vous détourner de partir, du moins vous donner à

réfléchir. — Il y a donc sur lui?... Et Claudius, sans même relever mon objection : « Maintenant que votre décision est prise, je puis vous apprendre ce qu'on appelle, à Londres, la malheureuse aventure de sir Welcôme et le danger que vous avez couru. — Un danger! Et vous ne me préveniez pas! Vous me laissiez, de gaieté de cœur, courir au-devant!... — Parfaitement! On n'évite pas sa destinée. Et puis, n'auriez-vous pas tout mérité par votre manque de confiance envers moi? — Mais c'eût été une traîtrise! — Pas pire que la vôtre, puisque je vous ai promis la guérison et que vous changiez de médecin. — Et l'histoire de Thomas, la malheureuse aventure de sir Welcôme, comme vous dites à Londres? — Ah! quelle impatience. Modérez-vous. Je ne serai pas assez naïf pour vous la conter. Vous pourriez me soupçonner de l'avoir inventée pour les besoins de la cause, *testis unus, testis nullus*. Je vous la ferai détailler tout au long par un de mes compatriotes, sir Harry Moore... Moore, le gros entraîneur de Maisons-Laffitte. Nous le trouverons certainement ce soir, à cinq heures, au Tattersall, ou vers minuit au bar de la rue Auber... Inutile d'insister, je ne vous dirai rien. Vous

seriez en droit de suspecter mon dire. Laissez-moi seulement vous féliciter d'avoir su résister à la mélancolie éloquente des grands yeux de Thomas : ils ont la réputation d'être très persuasifs. — Que voulez-vous dire? — Rien. Harry Moore vous expliquera. Voulez-vous, en attendant cinq heures, aller chez Jane de Morrelles?... — Jane de Morrelles? — Oui, le 62 de la rue Washington. J'ai reçu ce matin une circulaire : tout un arrivage de province, de vraies primeurs, dont une petite de Bayonne.

Ces Basquaises sont d'une pureté de formes et d'une élégance rare sur le marché parisien : et puis, il y a parfois de beaux yeux celtes parmi ces populations des Pyrénées, des yeux qui ont reflété l'eau des gaves, l'eau froide et verte des torrents. Dans un visage ambré ces sortes d'yeux sont singulièrement éclairants; et puis, ces petites de province, qui ne sont pas rompues au métier, ont parfois aussi de jolis gestes effarouchés, des semblants de pudeur, des reculs de biche traquée. Ce sont de vrais claviers de sensations; et quand on sait doser avec elles la surprise et l'épouvante, on peut obtenir de jolis regards... C'est un si puissant piment de volupté, un tel agent nerveux que la terreur! »

LE SPECTRE D'IZÉ

25 novembre. — La fastidieuse et l'horrible journée que nous avons traînée chez cette Jane de Morelles, la plus horrible et écœurante soirée ensuite au Moulin-Rouge, et puis l'affreux une-heure-à-deux dans ce bar anglais, avec ce géant apoplectique d'Harry Moore, et ses ignobles révélations sur sir Thomas Welcôme... sir Thomas Welcôme ! un des seuls êtres qui m'aient marqué un peu de sympathie, la seule âme, en vérité, vers laquelle je me sois senti attiré.

On dirait que cet Ethal prend plaisir à déprimer en moi toute énergie, à détruire toute illusion .. Il m'en reste donc, après tant de misères physiques et morales !

Avec cet Anglais, j'ai la sensation de m'enfoncer dans de la boue et de la nuit, la boue tiède, fluente et suffocante de mon cauchemar

d'opium ; l'air se raréfie à l'entendre, et ses atroces confidences ne remuent en moi que bas instincts et sales convoitises. Ce Claudius !

Il porte avec lui comme une atmosphère de bouge ; il y a quelque chose d'innomable dans ses insinuations et dans ses chuchotements. Et cet homme devait me guérir ! Il a trouvé le moyen d'augmenter ma détresse morale. La détresse morale du duc de Freneuse, quelle pitié ! Je ne m'en sens pas moins englué dans je ne sais quels remous de vase parfumée et chaude, sous la serre molle et pourtant tenace de cet homme au regard de vautour !

Oh ! les lueurs troubles de ses yeux vairons sous leurs paupières membraneuses ! On dirait que ses prunelles ricanent. Et l'étreinte odieusement caressante et pourtant si prenante de ses doigts cerclés d'énormes joyaux ! Et la hideur de sa poitrine velue, cette large poitrine de portefaix qu'il avait mise à l'air chez Jane de Morelles, dans le débraillé de sa chemise ! car il s'était mis à l'aise pour recevoir les petites. Je me demande encore comment je ne l'ai pas étranglé, tant son sans-gêne et ses façons ignobles m'ont soulevé le cœur. Il a drainé, ce jour-là, à travers mes derniers préjugés et mes

derniers souvenirs, une pestilence de marécage, et tout s'est fané, flétri sous une haleine de malaria. Comme je le hais d'avoir ainsi tout détruit en moi! Comme je l'exècre de m'avoir ainsi sali sir Thomas Welcôme! Cela je le sens, je ne le lui pardonnerai pas. Oh! cette journée truquée, machinée par lui pour saccager en moi les dernières floraisons d'âme, cette journée, je ne l'oublierai plus maintenant, car elle a tué le peu d'enfance qui survivait en moi!

Je suis entré, maintenant, dans la grande épouvante et la grande nausée, et, de ce jour, j'ai commencé à descendre, à glisser dans le noir, le mouvant, l'inconnu, le fétide, dans le suprême dégoût et de tous et de moi.

2 décembre 1898. — Oui, plus j'y réfléchis, cette atroce journée du 20 novembre était truquée, machinée, voulue par lui, et la rencontre d'Izé Kranile dans les salons de l'entremetteuse y avait été préparée. Il sait que j'ai désiré cette fille, un désir de trois jours qu'elle a pris soin de faucher dans sa fleur avec une maladresse de pouliche entretenue, mais son image n'en était pas moins demeurée captivante dans mon souvenir.

Il m'a fallu la retrouver dans cette maison de rendez-vous, elle, Izé, tombée dans les passades à dix louis et moins, elle, devenue le plat du jour de Jane de Morelles, la fourniture des boursiers mariés qui n'ont qu'une heure à eux, après la Bourse, et la primeur pour grands seigneurs étrangers de la rue Washington! Oh! le pincement au cœur (j'en ai donc un encore!) et l'étrange sensation de froid qui m'a couru sur l'échine quand, dans ce boudoir aux volets clos, où des petites impubères grimaçantes et fardées mimaient d'insipides caresses, le rire un peu gras d'Izé éclata en fusée, venu d'une pièce à côté! Avec quelle brutalité je repoussai la gamine, dont les quatorze ans (mettons-en dix-huit) chevauchaient paresseusement mes genoux avec de pressants appels à mon portefeuille! Oh! la maladresse de ces fausses innocences, et les cheveux entêtants de musc et frisés au petit fer des petits agneaux de Mme de Morelles! Izé Kranile était là!

Je pressai le bouton électrique ; la Morelles vint elle-même, toute souriante sous l'échafaudage compliqué de sa coiffure. « — La dame d'à côté! » Et ma voix était si rauque que son timbre m'impressionna. « — La dame d'à côté!

Elle est libre. Le monsieur vient de partir ; on n'a pas pu s'arranger : cette Izé est si fantasque !... (Et la Morelles s'interrompait comme si elle en avait trop dit.) Vous la connaissez? — Oui, une vieille connaissance... Je veux la voir, lui parler. — Pas de scène de jalousie, au moins. » Je haussai les épaules. Alors, la Morelles : « — Faut que je la consulte. » « — Voyons, laisse-le faire », intervenait Ethal, en secouant deux petites, pendues après lui comme deux chèvres après les pampres d'un dieu Terme. « — Mais c'est vingt-cinq louis, objectait peureusement Madame, Izé Kranile... » Vingt-cinq louis ! Je les donnai à la matrone. Claudius réglait le champagne des petites, et nous suivions la traîne de moire gris-perle de Jane.

Izé Kranile était assise, les jambes croisées, sur un divan ; les reins accotés à des coussins, elle fumait du tabac d'Orient, et les épaulettes de sa chemise, glissées le long des bras, découvraient la nacre de ses épaules. Elles luisaient, ses épaules, moites et grasses, dans la pénombre des rideaux de fenêtre hermétiquement clos. Il faisait odieusement lourd et tiède dans cette chambre ; je m'y cabrai dès le seuil, pris à la gorge par les stridences fauves déjà respirées

une fois dans la loge d'Izé. Kranile était en jupon de dessous et en corset.

— « Tiens, c'est vous! faisait-elle sans se déranger à l'annonce de la Morelles égouttant de ses lèvres peintes : — « Izé, deux messieurs de ta connaissance. »

« — Ah! c'est vous. Comme on se retrouve! en v'là une rencontre! Asseyez-vous. Vous faites donc la fête? A cette heure-ci, sans y être forcés! Faut-il que vous en ayez, du vice! Alors ça ne bichait pas, à côté? Morelles a voulu vous placer ses petites, ses petites du Midi, des marcheuses de la Gaîté-Rochechouart. On n'en a pas voulu aux Folies-Bergère. Vous ne montez jamais dans ces quartiers-là, vous autres, et on vous colle ça comme des primeurs. Vous êtes corrects : ça n'a donc pas marché? C'est comme moi. En v'là un pante! I' voulait que je mette mon costume du deux dans la *Princesse Angora*, et tous mes diamants, peut-être, encore... « Et ça, est-ce du toc? » lui ai-je dit en lui montrant mes gigots.

Et Izé se donnait sur les cuisses des claques retentissantes, et l'ordure continuait à couler de ses lèvres. Comme elle était devenue crapuleuse! De quel bas-fond avait-elle rap-

porte cette voix enrouée et cette mimique de faubourg?

Où j'avais laissé une étoile de music-hall, je retrouvais une fille de barrière. J'étais atterré; ma radieuse vision d'un soir, la Salomé fumante de fard et de sueur des Folies-Plastiques était tombée au ruisseau. « — Tu as toujours tes belles bagues? faisait-elle en me prenant la main. — Et toi, ricanait Ethal, fais voir si tu es toujours jolie. » Et il lui prenait le menton, lui penchait la tête en arrière pour lui regarder les dents. Jane de Morelles s'était levée et allumait les bougies.

Izé Kranile était toujours jolie. Elle avait toujours dans son visage, large des tempes, étroit du bas comme un masque de faunesse, ses splendides yeux aux prunelles d'agate, ses larges yeux d'un blanc d'émail où s'irradiaient des lueurs grises et vertes, les fameux yeux qui ont regardé la mer; mais une expression d'infinie lassitude vannait et tirait son visage; le petit sourire triangulaire de sa bouche menue flottait maintenant, détendu, malgré l'effort à retrousser les lèvres. Kranile était fanochée, éreintée par la noce et l'horrible vie où elle était descendue. L'enrouement de sa voix semblait ré-

pandu sur toute sa personne. Qu'elle était devenue commune! Et comme je la détaillais dans une angoisse. « — Qu'est-ce que cela? » m'écriai-je tout à coup, en désignant sur sa poitrine des rougeurs et des taches violâtres qui, partout, la marbraient. On eût dit des meurtrissures, des coups d'ongles et même des bleus où le sang extravasé serait venu mourir. « — Qu'est-ce que cela? faisais-je avec effroi. On t'a battue? — Non, on m'a aimée. Je suis avec un Grec. — Et un marlou! s'esclaffait Ethal. On t'a rouée de coups. Tu dois le payer cher, pour qu'il t'arrange comme ça! » Alors, elle, avec un rire canaille : « — Et ça, sont-ce des jeux de manants? faisait-elle en montrant orgueilleusement trois petites taches rouges sur son sein gauche. — Ça? ripostait Claudius, penché curieusement sur la peau d'Izé, mais ça en est, ma fille : il faut te soigner. » Et ce monstrueux Ethal lâchait le mot tout à trac. « Salaud! se récriait la danseuse, ça, c'est une fantaisie de vingt-cinq louis la tache; avec celle que j'ai dans le dos, une bagatelle de deux mille au nabab qui s'est offert ça : c'est une brûlure de cigarette. — Comment! il y a des hommes qui s'amusent à brûler les femmes pour leur plai-

sir? Abîmer une créature comme toi! Mais à quels cochons as-tu donc affaire? — Il faut vivre, résumait cyniquement Izé. Et puis chacun a ses petites passions, n'est-ce pas, chéri? » Et elle clignait effrontément de l'œil en me regardant, sa main sournoisement glissée sur ma nuque y promenait des doigts caressants et fureteurs.

Je me dégageai écœuré: « Vingt-cinq louis, la brûlure! Est-ce que ça fait mal? — On s'y fait. — Vingt-cinq louis! J'ai envie d'essayer. Tu permets? » Et cet affreux Ethal faisait mine d'allumer une cigarette. « Ça, Claudius, je vous le défends. Partons; j'en ai assez. » Et je l'empoignai et je l'entraînai de force, en laissant cinquante louis à Izé. « Toujours maboul! concluait la fille en raflant les billets de banque. Hé! madame Morelles, un soda et un peu d'éther. »

Dehors c'était la pluie, les flaques de boue et la détresse des becs de gaz clignotant dans la brume, les trottoirs luisants et la fuite hargneuse des passants guettés par les filles à l'angle des trottoirs!

C'était l'heure où Paris s'allume. Toute la boue de la ville coulait vers la débauche, et j'avais toute cette boue dans le cœur.

Nous dînâmes au cabaret; le soir, ce fut une

écœurante tournée dans les boîtes à musique de Montmartre, la pilule amère des idioties cent fois ressassées et des funèbres gaietés de la Butte, toute la veulerie d'une vadrouille dans les endroits où l'on s'amuse, et nous finîmes au Moulin-Rouge.

De pauvres filles rongées d'anémie, du vice besoigneux et triste, de la misère en haillons de soie et des badauds excités de sales convoitises autour de dessous douteux remués par des professionnelles; toutes les hontes d'un prolétariat de luxure secouées, à heures fixes, pour émoustiller l'ennui de calicots et de petits bourgeois. Et c'est là qu'Éthal prétend me faire rencontrer le regard. Partout le spectre d'Izé m'obsédait; à travers toutes les filles rencontrées, c'était la même lassitude éreintée et morne, les mêmes ordures débitées au passage pour allumer la salauderie des hommes, la même crapulerie dans la voix et le geste.

« Des veaux, des veaux », comme dit le peintre Forie, qu'il nous fallut remorquer toute la soirée pour l'avoir trouvé, à dix heures, dans je ne sais quel cabaret du Ciel ou des Assassins!

Et dehors toujours la pluie, la ruisselante pluie pleurant sur la ville et pleurant dans mon cœur,

l'affreuse odeur de chien mouillé retrouvée dans tous les endroits, et sur les boulevards extérieurs le guet des misérables prostituées en jupons crottés, et, derrière les vitres des marchands de vins, la manille oisive de leurs souteneurs.

Le Paris de luxe et de plaisir que chantent les poètes de Montmartre!

Et, enfin, à minuit et demi, pour couronner ce calvaire, la rencontre annoncée et prévue d'Harry Moore, l'entraîneur de Maisons-Laffitte, dans le bar de la rue Auber, la flânerie autour du comptoir, le poison âcre et pimenté des cocktails et, entre deux hoquets de gin, les salissantes histoires de ce bookmaker bavant à plaisir sur sir Thomas Welcôme, et, avec de gros rires, tuant, assassinant en moi la mélancolique et belle figure de Thomas, comme dans la journée cet odieux Ethal avait détruit en moi la vision d'Izé.

Izé devenue un gibier de maison de rendez-vous comme Thomas Welcôme un condamné de hard labour... Une journée de spectres, en vérité!

CLOACA MAXIMA

Ici des lacunes déroutantes, des erreurs de date involontaires ou voulues, des altérations d'écriture, une déconcertante incohérence dans tout le manuscrit, son auteur évidemment frappé, malade.

Janvier 1899. — Cette salle de première ! C'était bien la grande infamie avec l'étalage, aux bords des loges, de tous les diamants opimes des fortunes mal acquises et de la prostitution. Toutes les chevronnées du vice étaient là, déshabillées dans des robes de parade et, sous le maquillage savant, figées d'orgueil et le sourire aux lèvres, pareilles à des idoles triomphales sous la flamme des colliers et l'or faux des cheveux teints, toutes flanquées d'une notoriété des lettres ou de la politique, apprentis

ministres ou académiciens de demain, toute radieuses d'afficher, comme amant ou mari, elles, les ex-filles à la mode, l'homme aujourd'hui en vogue, car on les épouse maintenant.

Dans les baignoires, aux fauteuils d'orchestre, c'était, attiffée d'étoffes légères, la grâce frêle et tourmentée des acteuses de petits théâtres et des filles cotées du jour, des Kranile et des Willie, les petites femmes à tête diminuée et fiévreuse, alourdie par des cheveux épais, la plupart l'air de pages insolents et précieux avec leur profil d'une délicatesse mièvre, et toutes dégageant un charme obsédant et pervers... Et, là-dessus, la veulerie des hommes, leur teint de poisson bouilli aggravé par le blanc de porcelaine des plastrons, le rictus de leur bouche molle, la lassitude éreintée de leur démarche et la laideur de leurs yeux cuits : toute la noce, et puis les faces fielleuses de la critique, les œillades obliques des augures jugeant tacitement la pièce, et toute l'ignominie des « chers confrères » et des poignées de mains complices, le complot organisé des couloirs.

Ce spectacle, je l'avais pourtant cent fois vu, et jamais je n'avais encore perçu avec tant d'acuité la laideur des masques! Jamais, à tra-

vers le mensonge des parfums et des fards, mes narines n'avaient si cruellement démêlé l'atroce odeur de putréfaction d'une salle de théâtre. Toutes ces femmes et tous ces hommes dans ces loges, j'en connaissais les vices et les tares, les misères et les scandales, comme ils connaissaient, eux, la détresse de ma vie et les affreuses légendes chuchotées sur mon nom. — D'abord, n'étions-nous pas là pour confronter et afficher cyniquement, chacun, notre personnalité viveuse et parisienne, notre belle gloire boulevardière, faite de hontes d'hier et de désastres de demain? Et, au mouvement d'une lorgnette braquée sur moi, au dessin d'un sourire d'une femme aux écoutes, je devinais et mon nom prononcé et les propos tenus...

Et c'était, dans une avant-scène, le gros Naiderberg enrichi par dix faillites, Naiderberg, dont les exécutions à la Bourse se soldent par des achats de villas à Cannes et de grands hôtels en Suisse, Naiderberg, bouffi, boursoufflé de graisse malsaine, avec sa face de lèpre blanche et son allure de suffète; puis, en suivant le rang dans les loges, les trois frères Helmann, l'air de squelettes d'oiseau avec leurs épaules hautes, leurs maigres torses en proue de navire et leurs

museaux de peseurs d'or, lèvres minces, nez plus minces et yeux plus minces encore, mais d'une luisance jaune de métal sous leurs clignotantes paupières, tous les trois banquiers et entretenant en commandite la belle Conchita Merren, épanouie comme un camélia blanc devant leurs trois habits noirs ; et puis Maicherode, encore un banquier, celui-là, mais viennois, Viennois expulsé de Vienne, qui affiche bruyamment cette pauvre Nelly Ferneil, son paravent, et dont la devise, cueillie à la Préfecture et chuchotée dans les maisons closes, est : « Laissez venir à moi les tout petits enfants », tous, Juifs naturellement, naturalisés français, mais cosmopolites et maîtres de Paris.

Suivaient les hommes politiques dans les loges des muses gouvernementales et sémites, ceux dont on cite les prix tarifés d'abstention et d'amendement, les grands journalistes à tant l'article, ceux qui, pour cinquante louis, loueront la pièce ou n'en parleront pas, et les rancuniers, ceux qui dénigreront quand même, parce que la direction a rendu le manuscrit ou l'étoile de la troupe l'invitation à souper, quand ce n'est pas le carnet de chèques.

Et dans le troupeau je reconnaissais, svelte

et cambré dans son frac à revers de moire, du Bois-Evrard, le beau du Bois qui exploite les filles et se bat pour elles au besoin; de Marsonnet, le peintre qui a épousé sa maîtresse sans réfléchir que la fortune de Nina Marbeuf était viagère et passait à sa mort aux trois enfants, qu'elle a du baron Harneim; Destelier, l'éditeur qui n'édite que des dreyfusards, et Dorimo, son confrère, qui n'édite que des nationalistes, mais qui tous deux lancent en dessous main, l'un les livres de Gyp, parce que Gyp rapporte, et l'autre, les pamphlets d'Ajalbert, parce que le pamphlet, à l'étranger, ça est du pain; toutes les hypocrisies et toutes les audaces, toutes les honorabilités en façades, dont l'intérieur est en lézardes, depuis les épouseurs de dots adultérines, de par les millions de pères naturels juchés dans une austérité scrupuleuse et tardive, jusqu'à de Saint-Fenasse, qui tire aux courses les chevaux que lui fait monter son frère, et Marforade, le poète anarchiste aux gages de Fraynach, qui reproche à Moreuse d'aimer l'armée à l'École militaire et vit dans l'intimité d'un masseur; et, alors, venu pour la divette du théâtre, cette délicieuse et fragile Éva Linière, ses grands yeux d'ange de Gozzoli,

effarants, effarés, sauvages et prometteurs et si drôles à trouver dans sa face de gavroche, tout le Lesbos des premières, toutes les femmes damnées qu'attire à nos spectacles le charme alliciant des professionnelles du travesti; et c'était, blanche de sa beauté grasse et blonde d'Irlandaise, Maud White, dans la loge de l'Altorney-Share, la vieille duchesse de la soirée d'Ethal, plus récrépie d'onguents et plus spectrale que jamais sous les pustules nacrées d'une armature de perles, qui faisaient ses vieilles chairs verdissantes, la vieille Altorney-Share avec le frère et la sœur.

Dans une baignoire, la gorge lourde de la marquise Naydorff voisinait avec la taille épaisse d'Olga Myrianinska : la Slave et la Sicilienne, acoquinées par les mêmes goûts, étaient là aussi pour les épaules gamines et le visage amaigri d'Éva Linière, cinglante d'éphébisme dans un Polyte de l' « Orestie. »

Cette Éva! c'est pour elle aussi que Muzarett, le svelte et fin poète grand seigneur, cambrait là, dans un fauteuil, son torse, on eût dit, corseté et sa petite tête ridée et inquiète. Le Delabarre, le musicien qui les affole toutes, l'accompagnait; les deux ennemis avaient fait la paix,

réconciliés dans le culte équivoque et capiteux de l'actrice.

Je reconnaissais là aussi tous les Anglais gourmés et lustrés de la soirée de Claudius. Disséminés dans la salle, mais reconnaissables à leurs faces poncées et lourdes, on eût dit tirées par des mâchoires pesantes, ils communiaient tous, eux aussi, dans la religion nouvelle et c'était comme la célébration d'un rite dans toute cette salle, où les jambes menues de l'actrice tenaient en haleine tous les hommes et toutes les femmes dans l'attente et l'espoir d'un accident de maillot.

Et devant tous ces spectateurs à groin de porc et ces spectatrices à face convulsée de goule, le souvenir d'une eau-forte de Rops s'imposait, une effroyable et justicière eau-forte, où la Luxure, la Luxure impératrice du monde, est stigmatisée sous les traits d'un squelette couronné de fleurs, mais un squelette on peut dire sirène, car au-dessous des vertèbres du torse s'épanouit une croupe charnue, et deux jambes fusent, deux jambes rondes de statue ou de danseuse, qui épousent les reins en forme de beau fruit.

Et, comme la vision se précisait obsédante,

l'actrice en scène devenue pour moi décharnée avec la tête de mort apparente sous la face, et les jambes et les reins demeurés seuls eurythmiques et charnels, et que je me sentais sombrer dans la terreur devant ce spectre concentrant sur lui les yeux vides et fous de toute une salle de masques; une femme entrait dans l'avant-scène de gauche et, tous les regards, toutes les jumelles s'étant tournés vers elle, je subissais malgré moi l'effluve magnétique et dirigeais mes yeux vers la nouvelle venue. C'était une longue et svelte jeune femme toute pâle dans une exquise toilette bleu pâle, qui la faisait plus pâle encore!

Pâleur inquiétante d'hostie, visage d'un ovale aminci à l'expression spirituelle et souffrante, les yeux comme agrandis, d'un outre-mer tournant au noir, dans des cernes bleuis, meurtris, tachés de nacre, elle personnifiait, l'étrange et fragile créature, la psychique beauté du vingtième siècle. Où avais-je déjà vu ce nez délicat aux narines mobiles et vibrantes et le halètement de cette poitrine plate, de cette taille trop mince sous les plumes légères de l'éventail, où ce sourire d'émail incisif et charmant, ce rire du bout des dents entre le rouge des lèvres?

Et tous les yeux dévoraient cette pâleur, toute la luxure de cette salle buvait le philtre de cette beauté de fièvre et d'agonie. C'était, dans les prunelles et les sourires allumés, la même excitation qui, tout à l'heure, avait salué l'entrée de l'actrice en scène et, une minute avant, soulignait les déhanchements et les gestes osés du travesti.

Un homme et une femme accompagnaient la créature à la robe bleu pâle, et dans l'homme je reconnaissais le mari, un mondain de lettres, sans moins de talent que les gens du métier, mais sans plus non plus. La femme était la princesse de Seiryman-Frileuse, l'archimillionnaire yankee que sa dot a imposée au faubourg, la petite tête de passion et d'énergie déjà remarquée dans l'atelier d'Ethal.

« La jolie M^me^ Stalis avec la princesse de Seiryman... Alors, elle aussi? »

Toutes les androgynes de la salle tenaient leurs jumelles braquées sur l'avant-scène et détaillaient l'Américaine et sa nouvelle amie, les unes admirantes, les autres dénigrantes, toutes mordues dans leur chair par la même hystérie et par le même désir ; les hommes, eux, lorgnaient et souriaient, ayant compris.

Sur la scène, Éva Linière continuait de cambrer une anatomie de jeune page dans le maillot mauve étoilé d'argent mat d'un Oreste d'opérette, hellène de Montmartre et très grec d'Asie.

« Tous marchent, toutes et tous, ricanait à mon oreille Ethal dont j'avais totalement oublié la présence, anesthésié dans la stupeur du spectacle ambiant et des visions suggérées, tous et toutes, comme l'affiche. »

« Paris qui marche » était le titre de la pièce, une idiote revue à grand spectacle, toute en décors et en nudités féminines.

— « En effet, remarquez, Éva Linière ou la petite Mme Stalis, c'est le même genre de beauté gracile et poitrinaire, le même charme de chlorose et le même piment maladif, Vénus de Père-Lachaise, chairs en verre de Venise, l'attrait de la fragilité où s'allume la brutalité pressée et jouisseuse des brasseurs d'affaires, des agioteurs et des parvenus.....

« A ces arrivés d'hier il faut des mièvres élégances de fin de race; la sensation se décuple à la pensée qu'ils brisent et meurtrissent des délicatesses de duchesses ou de vierges :

broyeurs d'or et broyeurs de chairs, remueurs de monde et cueilleurs de lys. .

« Nous qui sommes des raffinés, nous y sentons surtout l'odeur du cadavre. Il ne faudrait pourtant pas s'emballer; je connais la délicieuse apparition de l'avant-scène. Mme Stalis possède la solide santé, Éva Linière aussi. Cette pâleur, cette langueur d'attitude, cet état fébrile des yeux et des lèvres sont des masques voulus. C'est par la douche, un régime de maison de santé, la marche le matin et les longues heures de repos, le jour, sur la chaise-longue, que cette Séraphita des premières et que cet éphèbe de beuglant parviennent à cet aspect chimérique et charmeur.

« La beauté précieuse de Mme Stalis est la raison d'être du talent de son mari, qui promène à travers les salons ce spécimen de fleur rare; la phtisie cultivée de la petite Éva excite le client et achalande la maison. Le public en a pour son argent, et chacun fait ses affaires. Regardez-moi cette salle affolée sur ces deux maigreurs! Où les anarchistes ont-ils la tête, quand ils vont poser leurs bombes dans les cafés, à l'entrée des gares!

« Voyez-vous le bouquet, dans une salle comme

celle-ci ! Les âmes et les choses y sont-elles assez mûres pour la bouillie finale ! Et vous avez encore des pudeurs, des hontes de vous-même, et des timidités ! Franchement, vous retardez, mon cher !

« Regardez. Nous sommes à Rome ! »

LES MILLIONS DE SIR THOMAS

Avant-hier soir, dans l'intimité du tête-à-tête et le silence de l'atelier d'Ethal, je me suis fait raconter en détail la fin mystérieuse de M. de Burdhes, dans laquelle fut si bizarrement compromis sir Thomas Welcôme, Welcôme qui vit, du jour au lendemain, se fermer devant lui tous les clubs de Londres et promène maintenant à travers l'Asie les millions de M. de Burdhes et la tare d'une réputation à jamais sombrée.

Dans ce bar où Claudius m'avait traîné, cette nuit de l'autre mois, pour entendre Harry Moore raconter l'aventure, nous n'avions pu tirer du gros entraîneur que de balbutiants propos d'homme ivre, idioties obscènes coupées de lourds hoquets et de jurons saxons. Cet apoplectique ivrogne avait vomi sur Thomas sans l'atteindre, et les salauderies éructées à

propos de Welcôme avaient souillé mon imagination et attristé mon souvenir, sans pourtant détruire la mélancolique et noble image que l'Irlandais avait laissée en moi. Les insanités de ce bookmaker soûl m'avaient seulement mis en défiance et juste assez inquiété pour atténuer mon regret de n'avoir pas suivi Thomas dans son exode dans l'Inde; car, en somme, cet ignoble Harry Moore n'avait rien articulé de précis.

M. de Burdhes avait été trouvé assassiné dans une petite maison des environs de Londres où Welcôme avait l'habitude de se rendre et où tous deux et d'autres encore se retrouvaient, soi-disant pour célébrer les rites d'un culte inconnu rapporté de l'Extrême-Orient par M. de Burdhes.

Cet excentrique avait la prétention d'imposer au monde une religion nouvelle, et le jeune Welcôme, alors dans la fleur de ses vingt-trois ans, était non seulement un des affiliés de la secte, l'adepte favori, le disciple préféré d l'original instigateur du culte, mais il en était aussi héritier; si bien que, le matin où M. de Burdhes fut trouvé étranglé dans le sanctuaire de Wolwich, sir Thomas Welcôme héritait de

dix millions... Il est vrai que le jeune Irlandais avait passé cette nuit-là au cercle et qu'un éclatant alibi déroutait tout soupçon, mais la mort tragique de M. de Burdhes ne le mettait pas moins, à vingt-quatre ans, à la tête d'une des grosses fortunes des Trois-Royaumes; et, invoquant la fameuse théorie criminelle du *cui prodest*, toute la société s'arma de rigueur vis-à-vis du jeune millionnaire. Ce fut l'exclusion d'emblée des clubs et des salons.

D'ailleurs, le meurtrier de M. de Burdhes ne fut jamais retrouvé. J'écris « monsieur » parce que Anglais ou plutôt Hollandais d'origine, mais habitant Londres depuis des années, de Burdhes avait eu cette originalité suprême de se faire naturaliser Français, option de nationalité qui lui attirait l'universel mépris de Londres. Mais les fêtes qu'il donnait, trois fois par an, dans Charing-Cross, et son excentricité même de fondateur de religion l'imposaient malgré tout à un monde de morgue et d'élégance, épris de faste et d'individualités violentes. L'Anglais a le plus grand respect de la liberté d'autrui : toute manifestation d'énergie et de personnalité est faite pour lui plaire, car elle satisfait en lui un goût d'indépendance inhérent à la race, et c'est déjà

être Anglais que de mépriser les idées et les mœurs adoptées par les autres pays ; mais c'est l'être tout à fait que de se distinguer et se particulariser par des manies affichées et l'insolence d'habitudes bien à soi.

M. de Burdhes réalisait toutes les conditions requises pour intéresser et même garder la faveur de Londres, quoique naturalisé Français ; mais se permettre de mourir assassiné et, du même coup, faire millionnaire un Irlandais sans fortune et d'une compromettante beauté le pâtre grec... La société de Londres fit payer Welcôme et le scandale de la fortune imprévue et celui de la fin mystérieuse ; le cant anglais, qui avait supporté le disciple de M. de Burdhes, n'en accepta pas l'héritier... Thomas Welcôme dut voyager. Les voyages, c'est l'exil volontaire. Il voyagera toujours maintenant. »

Et, sans trop préciser ses insinuations, mais avec un art félin dans le sous-entendu et le dangereux emploi des hypothèses, toute une science trouble du jeu des probabilités, Ethal, devenu semeur de doutes, Ethal, de son débit monotone et lent, comme détaché, achevait de m'emplir d'épouvante et d'émonder mes dernières illusions.

C'étaient maintenant des particularités sur ce M. de Burdhes et la petite maison du crime; le peintre semblait étrangement s'y complaire.

Une espèce de dormeur éveillé que ce grand seigneur hollandais, toujours abruti d'opium et qui semblait avoir, dans ses yeux vitreux et son teint exsangue, gardé toute l'opprimante léthargie des poisons d'Orient...

Dans les derniers temps de sa vie, ce de Burdhes combattait ses terribles besoins de sommeil par des courses folles, de véritables marches forcées prolongées très avant dans la nuit, au bord de la Tamise, le long des quais, par les rues désertes du West-End et de White Chapel même, les quartiers les plus dangereusement solitaires. Claudius l'avait beaucoup connu, et quand on évoquait devant le maniaque le péril de ces promenades nocturnes : « J'en ai vu bien d'autres en Orient, répondait-il avec un haussement d'épaules; il ne peut m'arriver rien, à moi. Et puis j'aime les aspects de coupe-gorge, le sinistre moderne du fleuve après minuit et l'abandon de ces quais, de ces avenues. » Et c'était, avec un pétillement dans les yeux, une description presque amoureuse d'une lueur falote de réverbère, d'un angle de rue suspecte ou d'un

cab immobile arrêté sur la berge et se reflétant dans l'eau; puis il s'arrêtait tout à coup, comme en ayant trop dit, et rien n'était plus tristement éloquent que ses silences.

Ce de Burdhes aimait passionnément le silence et la nuit!

Est-ce dans une ces périlleuses sorties que de Burdhes fut victime de quelque agression nocturne? La complicité d'un des initiés de la foi nouvelle ouvrit-elle au contraire le pavillon de Wolwich à des assassins anonymes? Mais le mystère qui enveloppait sa vie se fit encore plus dense autour de sa mort.

Ce fut une fin tragique, obscure, fleurant à la fois le crime et l'au-delà. Le meurtre, en tout cas, fut commis par un être au courant des pratiques et des habitudes de la victime, car M. de Burdhes fut frappé au milieu de ses dévotions, une nuit qu'il s'était rendu à la petite maison du culte et y veillait pour l'accomplissement de quel rite?... avec qui? ou seul?

Prévenu en toute hâte par Thomas Welcôme, je fus introduit par lui dans le temple. La police, déjà sur les lieux, avait respecté la position du cadavre... Je n'avais jamais pénétré dans le fameux pavillon. Nul désordre dans le

vestibule et les deux pièces que nous traversâmes d'abord : une simple décoration d'énormes paons de faïence posés à même des murs peints en jaune d'or. La troisième pièce méritait seule attention : Thomas, atterré, était demeuré au seuil!

Cette chambre! Je la vois encore comme si c'était hier. Une tapisserie Louis XIV en faisait le tour : c'étaient, dans un jardin de terrasses et de colonnades, des guerriers costumés à la romaine avec des déesses aux tuniques astragalées d'alors; mais une étrange décoloration avait noirci les visages et les chairs, singulièrement éclairci les étoffes, si bien que sur le ciel devenu roux, au milieu du gris bleu des jets d'eau, c'étaient non plus des nymphes et des dieux, mais des démons à visage de nègre qui vous fixaient de leurs yeux blancs.

Un lit très bas (on couchait donc dans ce temple?) un lit très bas et très large étalait presque à ras de terre des courtines de soie mauve ramagée de fleurs d'or; un monstrueux Bouddha veillait au pied ; une psyché Empire le réflétait. Le lit n'était pas défait et, dans l'air épaissi d'encens et de benjoin, une veilleuse turque brûlait.

Deux policemen étaient dans cette chambre. l'un d'eux souleva une portière.

Là, dans un réduit de soieries d'un rose mat, sur un écroulement de coussins, de Burdhes gisait. Il était en tenue de soirée; un énorme iris blanc marquait sa boutonnière; il était tombé en arrière, les genoux plus hauts que le buste, et sa tête exsangue, aux narines déjà pincées, avait roulé de côté, mettant en saillie l'arête des maxillaires et la pomme d'Adam. La chute avait dû être violente et pourtant les vêtements n'avaient pas été fripés; à peine le plastron de la chemise avait-il été entr'ouvert. Une de ses mains crispées étreignait la chaînette d'argent d'un merveilleux encensoir. Pas une goutte de sang : seulement, au cou, à la place où la chair est plus douce et plus blanche, une ecchymose violacée tournant au brun jaunâtre, comme une morsure ou la succion d'un baiser long et lent.

Le parfum de la pièce voisine régnait près du cadavre, encore plus tenace et plus fort; il s'y compliquait d'odeurs de poivre et de santal; un peu de fumée bleuâtre montait encore de l'encensoir.

Au milieu de quelles pratiques, de quels rites

de religion ignorée, la mort avait-elle surpris de Burdhes? Une énorme gerbe d'iris noirs et d'anthuriums rouges se dressait, hostile, hors d'un vase d'argent; et, sur un petit autel hindou, encombré de tulipes de verre et de ciboires d'or et de bronze, une étrange statuette se dressait : une espèce de déesse androgyne aux bras frêles, au torse plein, à la hanche fuyante, démoniaque et charmante, en pur onyx noir. Elle était absolument nue.

Deux émeraudes incrustées luisaient sous ses paupières; mais, entre ses cuisses fuselées, au bas renflé du ventre, à la place de sexe, riaanante, menaçante, une petite tête de mort.

LE GOUFFRE

Dans l'atelier, où sa voix lente et monotone evoquait la petite Astarté d'onyx, impassible complice du crime de Wolwich, l'ombre s'était faite plus dense, plus équivoque aussi, comme ourdie de mystère par le verbe d'Ethal. Ainsi donc, Thomas Welcôme avait commis un meurtre.

L'énigme de son charme était peut-être même dans son crime. Une atmosphère d'épouvante et de beauté enveloppe toujours l'homme qui a tué, et les yeux des grands meurtriers dardent à travers l'histoire d'hallucinantes lueurs, dont s'auréolent leurs figures, et ce sont encore les cadavres qui piédestalisent le mieux les héros.

La Mort et la Beauté sont deux choses profondes.
Si pleines de mystère et d'azur qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

VICTOR HUGO.

Toutes ces sanglantes pensées et les rimes même de ce quatrain, Ethal ne les articulait pas, mais il me les suggérait. Maintenant qu'il gardait le silence, je devinais que mon irraisonnée sympathie pour Thomas avait été surtout à l'assassin ; la mélancolie de ce beau visage, tout de douceur et d'énergie, était faite à la fois du regret d'avoir tué et, qui sait? du désir de tuer encore. Le goût du sang est la plus noble des ivresses, puisque tout être instinctif est meurtrier. La lutte pour l'amour, la lutte pour la vie exigent la suppression des créatures, et Iaveh n'a-t-il pas dit : « Par les morts couchés, sur ma route, vous connaîtrez que je suis le Seigneur »?

Tous ces conseils de mort, une bouche d'ombre les insinuait à mon oreille, une bouche d'ombre qui était peut-être celle du crâne symbolique de la petite idole phénicienne.

Oui, Thomas Welcôme était un être d'instincts, et c'était là toute la puissance de son charme. Les instincts! Ne m'en avait-il pas vanté la salubre énergie, au cours de cet entretien enthousiaste où, sûr de son éloquence, il m'avait développé sa théorie sur la joie de vivre, trouvée dans la seule aventure, et l'ivresse des

censations décuplées dans la recherche de l'inconnu?

Cette vie d'action, le meurtre d'un homme la ui avait donnée en lui permettant de remuer des millions, et c'est grâce à un cadavre qu'il avait pu vivre sa vie. Mais s'était-il libéré du remords?

Qu'était-ce que cette obsession d'yeux glau ques qui, lui aussi, le tourmentait? et ces têtes coupées dont il avait la hantise? le cauchemar du fellah assassiné sur les bords du Nil? et cette furie de promenades solitaires dans la banlieue nocturne des villes? En avait-il hérité aussi de M. de Burdhes? ou n'était-ce pas plutôt une manie de criminel inconsciemment ramené vers des décors de crime?

Ethal se taisait, mais je sentais son regard appuyé sur le mien, et c'était, dans mon cerveau congestionné, comme le froid aigu d'une vrille. C'était son horrible pensée qui peuplait mon imagination d'idées de sang : les larves rouges du meurtre après les larves vertes de l'opium! Cet homme était bien l'empoisonneur que m'avait dénoncé Thomas! Cet homme, qui devait me guérir, exaspérait mon mal, et l'envie de l'étrangler que j'avais déjà eue, me faisait

les mains fébriles, et mes doigts, involontairement, se crispaient.

Ethal rompait de lui-même le silence :

— Vous devriez aller voir les Gustave Moreau, vous savez, le musée particulier qu'il a laissé à l'État ; vous y trouveriez un précieux enseignement dans certains yeux de ses héros et l'audace de ses symboles. »

Et il se levait pour me reconduire.

Il avait pris un flambeau. Près de la porte, il l'élevait et me faisait remarquer, enlinceulée de serge verte, la châsse de verre où dormait sa poupée de cire, « la merveille de Leyde », comme il l'appelait, le morbide et fastueux bibelot attifé de vieux brocarts et modelé dans de la cire peinte, dont il me reprochait de ne pas apprécier l'indéfinissable et pourrissant attrait. Il écartait doucement un pan d'étoffe et, me montrant la poupée droite sous ses oripeaux couleur d'amadou, ses cheveux de soie floche en coulée jaune de dessous son béguin de perles : « Ma déesse à moi, ricanait-il, demi-caressant et sournois. La mienne est vêtue de la défroque des siècles, mais aucune tête de mort ne grimace sous sa robe : c'est la Mort elle-même, la Mort avec son fard et la transparence de ses décompositions.

Notre-Dame des Sept Charognes ! Vous connaissez celle des Sept Luxures. On ne peut pas toujours adorer celle des Sept Douleurs. »

Février 1899.— « Tous et toutes marchent! » L'ignoble refrain, dont Ethal rythmait, l'autre soir, ses racontars et ses lazzi sur le ramassis d'humanité de cette salle de première, ce leitmotiv d'infamie introduit dans la biographie de chacun, déprave et déforme tout autour de moi. La calomnie a fait son chemin, et, du fumier de tous ces vices complaisamment étalés par Claudius, du cadavre même de M. de Burdhes, toute une hideuse floraison a jailli d'images lubriques et de pensées honteuses. Cet Ethal! Il a tout flétri, tout souillé en moi ; comme un virus empoisonne mon sang, et c'est de la boue qui coule maintenant dans mes veines. « Tous et toutes marchent ! »

L'obscénité me hante : les objets, l'art même, tout, à mes yeux, devient obscène, prend un sens équivoque, ignoble, m'impose une idée basse et dégrade en moi les sens et l'intellect.

La forêt de Tiffauges décrite par Huysmans, le cauchemar sexuel des vieux arbres fourchus et des crevasses béantes des écorces a pris

odieusement forme parmi la vie moderne, et c'est un possédé que j'y promène, un envoûté, un misérable et fol ensorcelé des magies noires d'autrefois.

Ainsi ce Debucourt que j'achetai, il y a six ans, sur les quais, et qui représente, dans les tonalités attendries et délicatement nuancées du peintre, deux jeunes femmes serrées l'une contre l'autre et jouant avec une colombe, pourquoi ne m'inspire-t-il, ce Debucourt, que des idées malsaines? L'estampe en est pourtant assez connue. L'« Oiseau ranimé », s'intitule-t-elle. Poudrées, enveloppées des gazes et des linons flottants de l'époque, d'un coloris de chair adorable et d'une beauté aristocratique toutes deux, pourquoi ces créatures de fraîcheur et de grâce s'associent-elles dans ma pensée au souvenir de la princesse de Lamballe et de la reine?

« Tous et toutes marchent! » Et c'est la plus ignominieuse calomnie du temps, les plus odieux pamphlets du père Duchêne, la salissure même des clubs jacobins que ressuscite à mes yeux cette estampe, et cela pour un geste d'une des femmes écartant son fichu de linon et retirant d'entre ses seins une colombe qui s'y était blottie.

Et ce sont toutes les ordures débitées sur la liaison de Marie-Antoinette et de l'infortunée princesse qui assiègent alors ma mémoire. C'est comme une fièvre. Une frénésie de rut, de cruauté aussi m'investit, et, parmi les rumeurs grondantes d'un soulèvement de populaire, je me trouve tout à coup transporté dans le recul d'un siècle, par une chaude journée d'orage aux abords d'une prison. Une foule suante d'hommes en bonnet rouge, de portefaix à faces de brutes, la chemise débraillée sur des poitrines velues, me bouscule et m'étouffe ; on vocifère ; partout des yeux de haine. Un air lourd, empesté d'alcool, d'odeurs de crasse et de haillons. Des bras nus agitent des piques, et, avec un grand cri, je vois monter dans le ciel de plomb une tête coupée, une tête exsangue aux yeux éteints et fixes, le masque de décapitée qui hantait les nuits de Welcôme : le remords même du bel Irlandais, devenu mon obsession. C'est une tête de femme. Des hommes ivres se la passen de main en main, la baisent aux lèvres et la soufflètent. Leurs fronts bas et fuyants sont des fronts de forçats.

L'un d'eux porte, enroulé autour de son bras nu, comme un paquet de lanières sanglantes,

tout un nœud de viscères; il goguenarde, les lèvres ornées d'une équivoque moustache blonde, on dirait des poils de sexe. Et ce sont, autour de la moustache postiche, des propos ignobles, de gros rires outrageants. Et la tête oscille au-dessus de la foule, acclamée, huée, insultée et bafouée, brandie au bout d'une pique : la tête de la princesse de Lamballe, que les septembriseurs viennent de faire coiffer, friser, poudrer et raviver de fard avant de la porter à l'hôtel de Penthièvre et de là au Temple, sous les fenêtres de la reine.

Et je me ressaisis, brisé, révolté et charmé d'horreur. Il y a quelque chose de pourri dans mon être. Les rêves où je me plais m'épouvantent.

Mars 1899. — Les bouges !

Ethal m'a donné aussi le goût des bouges; il a éveillé en moi la dangereuse curiosité des filles et des voyous. Les yeux bougeurs des escarpes, les prunelles quémandeuses des gaupes de faubourg, tout ce vice aiguisé et brutal d'êtres ramenés par la misère à des gestes instinctifs, me requiert et m'attache.

J'en arrive à arpenter, le soir, les boulevards

extérieurs, à m'intéresser au guet rôdeur des filles;... la basse prostitution m'excite et m'affriande avec ses relents de musc, d'alcool et de blanc gras.

Pis : après l'ivresse crapuleuse des bals musettes, j'ai connu le besoin hystérique d'en suivre les couples dans les escaliers gluants des garnis..., j'en ai poussé la petite porte à claire-voie et, avec une compagne de hasard, j'ai connu les transes des querelles et des marchandages entendus à travers la cloison, la fièvre délirante de ruts et d'amours de fauves aussi ! Oh ! le bruit des assauts surpris ! Parfois des baisers finissaient par des coups, et c'était sur le plancher le râclement de sourdes luttes, d'atroces corps-à-corps; des voix de femmes qu'on étrangle criaient au secours; et les craquements des sommiers gémissants de secousses m'emplissaient moins de joie que certains affreux silences, après des râles et des sanglots. Et puis, la lancinante angoisse d'un crime peut-être commis, et les étreintes au cœur dans l'attente d'une descente de police.

La rafle, la terrible rafle et la conduite à la Préfecture, qui jette au bas des lits les souteneurs et les filles et remplit d'apeurées galo-

pades les couloirs des gîtes à la nuit; dire que moi, le duc de Freneuse, j'ai passé des heures et des heures à attendre et à redouter cela!

Oh! le poignant émoi des guets-apens et des rixes, les veillées d'effarement et de sueurs dans les meublés coupe-gorge du boulevard Ornano et des Quatre-Chemins, et le coup de couteau final au bout de tout cela, peut-être! Oui, je suis bien au bord du gouffre, Ethal ne peut me mener plus loin.

UNE LUEUR

Un soir que je dormais près d'une affreuse juive...
BAUDELAIRE.

Adieu : je sens qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais!
Dieu passe, il t'emmène et m'oublie.
En te perdant, je sens que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine!
Je sais respecter l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras ;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

. . . . . .

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui vous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.

24 mars 1899. — Ces vers de Musset, lus au hasard des pages tournées machinalement, pourquoi m'emplissent-ils aujourd'hui les yeux de larmes? Et, moi qui n'ai peut-être pas pleuré une fois depuis vingt ans, moi qui, dans mon enfance même, n'avais pas l'émotion facile des autres enfants, pourquoi suis-je aujourd'hui douloureusement et délicieusement remué en lisant cet adieu?... Ce livre, pourquoi l'ai-je ouvert seulement? Comme ceux de ma génération, j'ai le plus profond mépris pour Musset, et voilà que les quatrains du poète de *Rolla* m'ont chaviré le cœur dans une mer de larmes.

> **Adieu : je sens qu'en cette vie**
> **Je ne te reverrai jamais.**

C'est que cette détresse poignante et cet orgueil d'amant résigné au départ de la maîtresse qui l'abandonne, je ne les ai jamais ressentis.

Je n'ai jamais aimé. Les joies dévolues au dernier des artisans, au plus humble bureaucrate, cette minute de vie surhumaine que tous et toutes ont eue une fois au moins, grâce à l'amour, tout cela a toujours été lettre close

pour moi. Je suis un anormal et un fou, je n'ai jamais été la proie que d'ignobles instincts ; et toutes les ordures des basses parties de mon être, magnifiées par l'imagination, ont fait de mon existence une suite de cauchemars. Je n'ai jamais eu de sensibilité, j'ai toujours ignoré le don des larmes ; c'est dans de l'atroce et du monstrueux que j'ai toujours cherché à combler l'irréparable vide, qui est en moi. Je suis un damné de luxure. Elle a déformé ma vision, dépravé mes rêves, décuplant horriblement toutes les laideurs et altérant toutes les beautés de la nature, si bien que le seul côté répugnant des êtres et des choses m'apparaît et subsiste en châtiment de mon vice stérile.

C'est la survie du Mal dans le néant.

La petite fleur bleue sentimentale que les petites ouvrières, les apprenties modistes, et même les gâcheurs de plâtre ont à seize ans dans le cœur, je n'en ai jamais respiré le parfum ; mieux : par rancune, je l'ai toujours bafoué, raillé, ce parfum de seize ans chez les autres. Je n'ai jamais eu d'ami, je n'ai jamais eu de maîtresse ; passades d'une nuit ou caprices d'un mois, les filles que j'ai toujours grassement payées, au matin, ont toujours eu

l'horreur de mon souffle et de mes lèvres : elles sentaient que je ne les désirais pas.

Elles n'ont jamais été pour moi que des chairs à expérience, pas même à plaisir. Avide de sensations et d'analyses, je me documentais sur elles comme sur des pièces anatomiques, et aucune ne m'a donné la vibration attendue, parce que, justement, cette vibration, je l'épiais, embusqué dans ma nervosité comme dans un maquis, et qu'il n'y a pas de volupté savante, mais de la joie inconsciente et saine, et que j'ai gâché à plaisir ma vie en l'instrumentant au lieu de la vivre, et que les raffinements et les recherches du rare conduisent fatalement à la décomposition et au Néant.

La minute d'abandon que la dernière des rôdeuses, une fois sa journée faite, donne à son souteneur, moi je ne l'ai jamais obtenue, et Dieu sait si j'ai gaspillé des sommes! Tous et toutes sentent en moi un être hors nature, un automate galvanisé de convoitises, mais un automate, c'est-à-dire un mort, et je leur fais peur avec mes yeux de cadavre.

Mes yeux de cadavre ils ont pourtant pleuré aujourd'hui.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui vous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.

Paris, 25 mars 1899. — Je relis mon journal d'hier. Que de sottises! Jolie, la crise sentimentale du duc de Freneuse! Je me suis attendri sur du Musset : voici, maintenant, que j'ai une âme de modiste.

Pourquoi ai-je pleuré? Aujourd'hui je le sais.

Oui, c'est cette conversation surprise à travers la cloison, dans cette chambre d'hôtel où je m'étais échoué l'autre nuit, ce sont les deux ou trois phrases échangées entre mes voisins de garni qui m'ont bouleversé tout entier; et de la boue de mon être remuée, un vieux regret est remonté à la surface du marécage et, dans une larme, a fleuri.

Cet hôtel de la rue des Abbesses avec son enseigne allumée toute la nuit, et ses « chambres à un franc », en transparent lumineux sur les verres dépolis de sa lanterne, ce demi-bouge, dont je sais maintenant le chemin et qui m'a vu déjà tant de fois,

Par un soir sans lune, deux à deux,
Endormir ma douleur sur un lit hasardeux.

je cite maintenant du Baudelaire pour excuser mes pires faiblesses)... c'est dans ce garni de sixième ordre que j'ai failli trouver mon chemin de Damas, que j'ai cru entendre les paroles de rédemption.

Est-ce assez ridicule?

J'y avais suivi une fille, une fille ni laide ni jolie, ramassée dans je ne sais quelle guinguette, bien moins par désir de sa mine vicieuse que par ce besoin des émotions fortes, dont je garde le goût âpre et mordant depuis que j'en ai bu le mauvais vin; et c'est bien plus le décor et l'atmosphère même de l'aventure que la partenaire qui m'intéresse dans ces sortes d'équipées, car j'ai cette folie du danger, cette hantise des lieux louches et bas.

Oh! la belle et sinistre promiscuité et l'équivoque compagnonnage, l'atroce aléa et les rencontres inespérées de ces banales auberges du vice et de la misère, du crime et de la prostitution!

D'ailleurs, la fille, à peine dans la chambre avec moi, m'avait déplu; je l'avais congédiée — elle apportait une telle veulerie, même dans ses marchandages — et, rompu de fatigue, je m'étais mis au lit, attendant; les minces cloisons de ces

chambres d'hôtel sont toujours pleines d'enseignements imprévus. Et, en effet, dix minutes ne s'étaient point écoulées que des chuchotements s'éveillaient dans la pièce voisine. Un couple qui s'était tu à notre entrée reprenait son colloque, et, à travers des froissements de linge, des craquements de sommier, une voix jeune et dont la fraîcheur m'étonna éclatait rieuse, et, avec des roucoulements de tourterelle, une demi-pâmoison d'amante heureuse, la femme, avec un geste que je devinais, dans une attitude dont l'image s'imposait à mes yeux, grasseya en vraie Parisienne : « Tu sens bon... tu sens le blé mûr. Je t'aime ! Tu es blond comme le blé aussi... J'ai envie de manger de toi ! » Et la petite voix, bien de faubourg, mais murmurante comme une source, s'étouffait sous une cascade de baisers : le couple s'aimait.

Quel était cet homme à qui une voix de seize ans disait ces choses enivrantes : « Tu sens le blé mûr... tu es blond comme le blé... J'ai envie de manger de toi? » Jamais à moi, on ne m'avait dit ces choses.

Le couple s'aima beaucoup cette nuit-là. L'homme, lui, se taisait, et ce n'est qu'au petit jour que j'entendis sa voix : « Comme tu as les

yeux clairs, Mimi ! » Et mon imagination surexcitée m'imposait encore la vision du geste et du sourire de l'amoureux au réveil. Et la petite, de sa voix de source, avec une espiéglerie délicieuse : « Mes yeux sont clairs? C'est à force de vous avoir regardé, monsieur. » Et leurs jeux et leurs baisers recommençaient par la chambre, des pieds nus s'y poursuivaient : la petite avait sauté du lit et l'homme cherchait à la reprendre.

A des allées et venues, je devinais maintenant qu'ils s'habillaient. Ce n'était ni une fille ni un rôdeur, car ils ne s'attardaient pas à faire la grasse matinée. Un petit couple d'amoureux honnêtes : lui, quelque ouvrier pressé d'aller à son travail; elle, quelque apprentie qui avait dû mentir chez elle pour donner toute cette nuit à son amant et inventer un prétexte, un coup de presse à l'atelier, de l'ouvrage en plus, l'obligation d'une veille. Ils étaient probablement jeunes tous deux. J'avais la curiosité de leurs visages : je me levai et, derrière les persiennes, je les guettai à la sortie de l'hôtel, les pieds nus sur le carrelage, dévêtu à la fenêtre ouverte.

Il sortit le premier : pardessus beige, chapeau melon. C'était quelque bureaucrate, un employé

de magasin, pas plus de vingt-deux ans, car il était grand et mince et de mine insignifiante. Elle, par prudence, ne s'aventura dehors que deux minutes après, mais lui l'attendait au bout de la rue.

Elle était charmante, blonde comme lui et tous ses cheveux dépeignés, en boucles folles sous un pauvre petit paillasson noir qu'elle avait dû orner elle-même de bleuets et de coquelicots; un petit collet de drap noir, une robe de mince foulard bleu à fleurettes complétaient son ajustement. Elle trottinait sur la pointe de bottines jaunes et, souple... non, assouplie par l'amour et un peu pâlie aussi, avec des yeux cernés, mais si heureux dans sa petite figure fraîche, elle sentait la joie et le printemps.

Ils n'avaient pas quarante ans à eux deux. Les marchands de vins et les fruitiers commençaient à retirer leurs volets. Elle le rejoignit au coin de la rue, et là encore, ils s'embrassèrent onguement.

Je les épiais de ma fenêtre.

Enfin, ils se séparèrentet,au bout de dix pas, elle se retourna encore une fois pour le revoir, mais trop tard : il avait tourné la rue. Alors, elle accéléra son allure et disparut, les épaules

tout à coup voûtées, comme alourdies d'un gros chagrin.

> Adieu, je crois qu'en cette vie
> Je ne te reverrai jamais,
> . . . . . .
> En te perdant, je sens que je t'aimais.

Et je me suis recouché, et j'ai dormi d'un sommeil d'ivrogne, d'un sommeil trouble et traversé d'images sans suite et contradictoires : Thomas Welcôme, la poupée de cire d'Ethal et quelques figures remarquées dans les bouges défilèrent à mon chevet tour à tour, et puis d'autres visages encore, visages de ma première jeunesse, de mon enfance même et que je croyais oubliés, entre autres, celui de Jean Destreux, le valet de ferme qui fut écrasé chez nous en tombant du haut d'un chariot de blé, un soir de moisson. J'avais à peine onze ans alors.

Pourquoi cette figure m'est-elle réapparue? Je ne l'avais jamais revue depuis l'accident. Thomas Welcôme lui ressemble un peu. Je ne m'étais jamais avisé de cette ressemblance. Est-ce l'apparition de Thomas qui a amené celle de Jean Destreux, ou le fantôme de mon enfance est-il remonté de lui-même de mon passé?... Et je me suis réveillé, du soleil plein mon lit, aux

sons d'un orgue qui jouait sous les fenêtres.

Il était plus de onze heures, et, dehors, c'était le plus beau ciel bleu, un de ces matins de mars que l'on croirait de mai et dont l'azur salue parfois le printemps de Paris. Sur les boulevards extérieurs, c'était, à pleines charretées, une floraison de giroflées et de roses thé, de tulipes jaunes et de narcisses entêtants et suaves, poussés dans les voitures des marchands ambulants; des ménagères les achetaient, debout au bord du trottoir; des petites ouvrières s'en fleurissaient en passant. C'était la sortie des ateliers. Paris travaillait déjà depuis cinq heures et, devant une marchande de pommes de terre frites, tout un essaim de petites brunisseuses s'égayaient, en sarrau noir, nu-tête et le nez au vent.

Et ce Musset trouvé à l'hôtel en rentrant, ces pages tournées machinalement du doigt, et, dans le vide et le luxe mort de mon logis sans femme, ces vers de tendresse et de détresse aimante :

> Un jour tu sentiras peut-être
> Le prix d'un cœur qui vous comprend

Maintenant, je sais pourquoi j'ai pleuré.

LE REFUGE

Paris, 28 mars. — Ce Jean Destreux m'est revenu en rêve, et toute mon enfance avec lui, mon enfance à Freneuse, en Normandie, la Normandie pluvieuse et grasse.

J'allais souvent le regarder travailler à la ferme, je m'échappais du château pour aller jouer avec lui. Je n'avais qu'à traverser le petit bois de bouleaux, après la pelouse, presque à l'entrée du parc, à pousser la barrière et j'étais dans le verger, le verger au sol herbu et mou.

La ferme! Les pièces étaient si hautes et si vastes à Freneuse, si claires aussi et d'une clarté si triste avec leurs larges portes-fenêtres et le moiré de leurs parquets luisants! Toute la mélancolie du ciel, des plaines et des saisons changeantes pénétrait par ces fenêtres. Oh! la sécheresse austère de leurs petits rideaux

blancs ! Comme je m'y sentais seul dans l'hostilité des choses ! C'étaient, surchargés de têtes de lion, de bélier et d'attributs Empire, de grands meubles d'un style maussade et pesant. Je me heurtais toujours à leurs angles ; leur contact était froid et faisait mal. Je n'aimais point non plus les lourdes chaises d'acajou massif accroupies, on eût dit, contre les tentures... Et ces tentures donc ! Elles étaient éclatantes et glacées avec des grands aigles et des lauriers d'or, on eût dit, captifs dans des fonds cramoisis ou vert mort. Épanouis en rosaces ou s'alternant en losanges, les parquets cirés étaient comme une glace, satinés au toucher et glissants sous les pas. Les grands salons de Freneuse ! J'y grelottais même en plein été. Et les cimes d'arbres du parc, éternellement agitées dans la vitre claire des impostes, comme elles emplissaient de détresse ma petite âme d'enfant !

Aussi, au luxe froid de ces vastes pièces vides combien je préférais l'égouttement sans fin des claies de la laiterie, la laiterie où se tassent les mattes, l'ombre poussiéreuse et parfumée des granges et la tiédeur étouffante de l'étable, où les vaches sentent bon !

La laiterie surtout! O chaleurs de juillet, après-midi accablantes où l'odeur du lait caillé paraissait plus fraîche et d'une acidité si discrète, relents de crème un peu surie fermentant dans le courant d'air des croisées ouvertes, quelle étrange et puissant bien-être j'éprouvais à humer tout cela! Et les mains rouges de la fermière sur le pis gonflé des vaches, la chute lourde des bouses dans la paille et la recherche hâtive des œufs dans les cachettes, les œufs parfois trouvés aux coins des râteliers, notre entrée furtive, sur la pointe du pied, dans l'écurie déserte et nos folles parties de cligne-musette, mes galopades à travers la charpente des granges avec les enfants du fermier!

Oui, comme je préférais cela aux maussades journées de Freneuse, aux heures d'étude dans la bibliothèque, en tête-à-tête avec l'abbé, et même aux quelques minutes d'entretien avec ma mère, toujours étendue sur sa chaise longue quand je montais la saluer, le matin et le soir!

La chambre de ma mère! Elle était toujours fleurie de lilas blancs, et l'on y faisait du feu en plein été, mais elle sentait l'éther, la créosote et une autre odeur encore qui, dès le seuil, me levait le cœur. Ma mère! Je revois encor ses lon-

gues mains tout alourdies de bagues, des mains diaphanes et soignées où le bleu des veines s'avivait sous le derme; elles étaient douces, caressantes et embaumaient; elles s'attardaient longuement dans mes cheveux, s'amusaient un moment à chiffonner ma cravate, puis remontaient à mes lèvres et s'imposaient à mon baiser.

Pâles et lentes mains de jeune femme condamnée, elles étaient molles et délicates, imprégnées des senteurs les plus fines. Et pourtant j'hésitais à les toucher. Ah! comme je préférais la chair en sueur des enfants du fermier! Ils sentaient, eux, la santé et la force. Et c'est toute cette santé perdue, cette fleur de terroir, cette odeur de froment et de feuilles mouillées qui me hantent encore et que m'a rapportées le spectre de Jean Destreux.

29 mars 1899. — Jean Destreux!

Il y avait de grands labours dans les plaines; les soirs d'automne, les sillons fumaient dans la brume, et les chevaux, lassés, rentraient à une allure plus lente. Moi, je m'esquivais du château, courais éperdument jusqu'à la lisière du petit bois et, le cœur battant, j'épiais le retour des chevaux à la ferme. J'épiais surtout son

retour, à lui. Il était si gai, si bon enfant pour nous autres, les petits! Son entrain animait toute la ferme. Depuis son retour du régiment, l'air était comme changé dans le pays.

Il avait servi en Afrique et, dans le travail, gardait encore sa chéchia de spahi. L'Afrique! Il avait rapporté de chez les Arabes un tas d'histoires, et des farces, et des simagrées qui faisaient monter le rire aux lèvres et de la joie dans les yeux. Il y avait comme du ciel dans ses prunelles, tant leur eau bleue souriait dans sa face roussie. Grand, mince et découplé, les cheveux d'un blond de seigle mûr, le soleil du désert l'avait tanné, desséché et bruni. Avec sa chevelure claire et sa moustache floconneuse sur son teint bis et cuit, il flambait comme un grand sarment dans la chaleur des journées d'août et, infatigable à l'ouvrage, activait de ses lazzi, de son exemple et de gestes endiablés l'indolence harassée des autres moissonneurs.

Les soirs d'hiver, à la veillée, il revêtait parfois son uniforme et faisait passer la parade aux autres valets de ferme ahuris.

Moi, je l'aimais pour la franchise de ses grands yeux clairs, son inaltérable gaieté, les histoires qu'il nous contait et sa douceur envers

nous, les enfants, lui parfois si brusque vis-à-vis des autres. Et puis, il m'avait appris le maniement du sabre pour m'amuser : « Parez! Pointez! » Et puis il savait de si divertissantes chansons, des chansons de marche, entraînantes et gaillardes, des refrains de corps de garde, débraillés et frondeurs, et d'autres encore en mélopées si monotones et si tristes que les larmes nous venaient rien qu'à les entendre. Celles-là, il le savait apprises, là-bas, très loin, dans ce pays d'Afrique où il avait servi.

Le dimanche, pendant que le fermier et ses valets étaient, qui au cabaret, qui aux vêpres, lui, demeurait à lire de vieux almanachs dans la grange, et, alors, moi, j'allais le retrouver dans le foin.

Les enfants du fermier, eux, y étaient déjà. Des rires étouffés m'accueillaient à l'entrée. Jean Destreux nous lisait à haute voix des proses et des vers dans de vieilles paperasses. Il en avait des tas.

La vivifiante odeur des foins et des récoltes les charpentes des hangars noyées dans la pénombre, les rais lumineux tombés d'une lucarne, les atomes de clarté tourbillonnant dans la chaleur, le clair obscur des greniers, les herbes des

prés engrangées là, sous les lourds toits de chaume, Jean Destreux et sa chemise de toile bise ouverte sur sa poitrine incarnaient tout cela.

Mais je ne m'en rendais pas compte : je ne saisissais alors ni les couleurs, ni les parfums, ni les formes ; je les ressentais puissamment, inconsciemment, avec une petite âme obscure et brûlante, heureux de toutes mes sensations jusqu'à en désirer parfois mourir, mais sans en analyser les rapports, synthétique à force d'ignorance. Et le bonheur n'est-il pas cette ignorance-là ?

Oh ! les grands labours dans la plaine et les sillons fumants dans la brume aux premiers froids d'octobre, quand hommes et chevaux s'en reviennent plus las ! Chaque soir m'enivrait alors comme si j'y sentais l'odeur de la terre pour la première fois. J'aimais alors m'asseoir au revers d'un talus, à l'orée des champs, parmi les feuilles mortes, et, j'écoutais avec délices mourir au loin des voix, voix de laboureurs, bruit éteint de charroi. J'aimais aussi l'odeur des feuilles rouies, la fraîcheur de la pluie et des branchages mouillés, et mon âme défaillait toute, en regardant le soleil exténué se fondre à l'horizon pour y dormir.

O mon enfance ! O Normandie pluvieuse et triste !

Et pourquoi, après tout, n'irais-je pas retrouver tout cela? Qui sait si ce calme et cette mélancolie ne me seraient pas une cure?... Oh! laver toutes les hontes et toutes les souillures de ma vie dans l'eau lustrale des souvenirs! Un bain de verdure, un bain de rosée, de ces rosées de novembre qui se changent en givre et dont le fumier des sillons s'éveille tout argenté dans l'aube, voilà ce qu'il faudrait à mon âme endolorie et faussée, à mon imagination fourbue, telle une épée fourvoyée dans de mauvais combats.

— Oui, il me faut retourner à Freneuse! J'échapperai ainsi à Paris, à son atmosphère délétère et néfaste, où ma sensualité s'exaspère, où l'hostilité des êtres et des choses développe en moi des instincts qui m'effraient, Paris qui me corrode, Paris qui me déprave et m'épouvante, Paris où je me sens des mains de meurtrier, Paris où je m'ulcère, Paris où je deviens lâche, libertin et cruel!

La petite église de Freneuse! J'y ai été baptisé pourtant; pis ou mieux, j'y ai fait ma première communion, j'y ai suivi le convoi de ma

mère. Elle repose dans le cimetière du village, un pauvre petit cimetière enclos d'un mur de terre sèche et que l'église abrite de son ombre.

Que me dira cette tombe, que je n'ai pas visitée depuis plus de six ans?

> Ils reposent. La vie ardente et triste, alarmes,
> Chagrins, ne hante plus leur paisible oreiller.
> Les aubes et les nuits les baignent de leurs larmes.
> La vie est une tombe au détour d'un sentier.

Irai-je interroger l'ombre de ce sentier? et qu'offrirai-je à cette morte?

Je le sens, c'est la crise sentimentale qui continue. Mais il faut à tout prix que je parte : Freneuse peut m'être le salut. Je partirai sans donner mon adresse : ce sera comme un évanouissement dans la nuit. Je disparaîtrai sans prévenir personne; il faut que personne ne sache où je suis, Ethal surtout. Son influence occulte me poursuivrait là-bas. C'est à lui qu'il faut que j'échappe. Il est le mauvais esprit de ma vie, la main d'ombre étendue sur mes actes et sur mes pensées, la main aux horribles bagues, la main monstrueuse et velue dont les pustules de nacre suintent des poisons et les lueurs, la serre de proie et d'agonie, qui étreint

mon impuissance et, si je ne m'y soustrais, la pousserait au crime.

C'est affreux, ce suicide lent et les affres au milieu desquelles je me débats! Assez d'agonie! Je veux vivre! Comme Ethal triompherait s'il savait quelle terreur il m'inspire!

Et pourtant je vais briser ma vie, renier tout un passé et les joies de ce passé. Car il eut ses joies, des joies coupables, abominables, mais des joies! ce passé que je vais rompre, et cela sur la foi d'un spectre, l'inanité d'un songe!

L'image ensanglantée d'un valet de charrue tué, il y a vingt ans! Je l'ai revu encore, cette nuit, avec ses grands beaux yeux étonnés, ses yeux d'eau et sa face de hâle, la chéchia penchée sur sa chevelure claire et, au coin des lèvres, cette traînée rouge, ce flot de sang tiède monté de la poitrine et, au travers du torse, sur la chemise débraillée et toute molle de sueur, la trace de la roue : de la boue et du sang encore, mais très peu de sang, plutôt une meurtrissure qu'une blessure, le froissement et l'écrasement aussi du chariot qui passa sur son corps, son corps svelte et musclé de gars de vingt-six ans.

C'était en août. Le soir venait. On arrivait

aux granges, dans la cour de la ferme, où les derniers rayons s'attardaient. Trois grands chariots chargés de récoltes odorantes, trois chariots pesants, heurtés à tous les talus, cahotés à toutes les ornières, qui, bien des fois déjà, nous avaient ramenés, au temps de la moisson, couchés sur les tas d'herbes sèches avec les autres garçons faneurs.

Nous étions juste sur le chariot du milieu. Lui, debout, une gerbe de coquelicots attachée par un lien à sa veste, gesticulait, faraud, un peu gris peut-être (la journée avait été si chaude), et sonnait de toutes ses forces dans le grand coquillage qui, en Normandie, sert de trompe aux moissonneurs. Autour de lui, étalés à même les meules, des filles et des garçons riaient, se bousculaient, du rouge de plaisir et de fatigue aux joues, de la sueur aux tempes. Et moi, parmi eux, je respirais la joie de vivre de toute la ferme, l'animation heureuse de ce beau soir.

Une roue de chariot sombrait dans une ornière : tout l'édifice des bottes oscillait et l'homme, perdant l'équilibre, tombait de haut, roulait à terre. Le troisième chariot suivait Le conducteur peut-être ivre ne sut pas arrêter

ses bêtes. Un grand cri, et l'on se précipite. Les chevaux ne l'avaient pas piétiné : ils s'étaient écartés devant l'homme. La roue avait continué de tourner, aveugle comme la matière.

Du sang avait giclé de la bouche; un peu de boue souillait la poitrine meurtrie; les grands beaux yeux, un peu stupéfaits, étaient demeurés large ouverts.

Et c'est ce mort qui m'appelle à Freneuse! Comme Thomas Welcome lui ressemble! Si je n'avais reconnu Jean Destreux, je craindrais que, là-bas, dans les Indes, il ne soit arrivé à l'autre quelque malheur!

LASCIATE OGNI SPERANZA

5 avril 1899. — **Freneuse.**

J'y suis revenu dans l'espoir de la guérison et je n'y ai trouvé que l'ennui. J'ai visité une à une les chambres vides, les chambres quittées depuis vingt ans; je n'ai pas eu une émotion : Freneuse, qui a contenu toute mon enfance, m'a paru une demeure étrangère. A chaque pièce, dont le jardinier m'ouvrait les portes, l'odeur de renfermé seule a affecté désagréablement mes sens. Même dans la chambre où ma mère a vécu les derniers mois de sa vie, je n'ai ressenti que la sèche et froide hostilité d'un vieux logis provincial, parcouru pour la première fois par un héritier de hasard.

La femme du jardinier entr'ouvrait un peu les persiennes closes: un peu de soleil tombait par l'interstice, éveillant la poussière sur les mar-

bres des commodes, tandis que dans l'enlinceulement des housses, la rigidité des sièges se rencognait dans l'ombre. Dans le grand salon je remarquais que la rosace du plancher était pourrie et que ses lamelles de thuya cédaient ; le guéridon du milieu en était un peu penché, dérangeant ainsi l'harmonie glacée d'une vaste pièce rectangulaire et figée dans ses tentures d'un vert ciguë brochées de lyres d'or.

Au premier étage, un relent d'éther était resté, tenace, dans les boiseries d'un cabinet. Machinalement, j'ouvrais une toilette. Des flacons de pharmacie, vides, y étaient encore rangés sur une tablette ; j'en lus les étiquettes. C'était une des petites pièces, où le caprice excédé de la malade aimait à aller reposer sa souffrance, loin de la chambre accoutumée, une des officines aussi où elle pansait son mal. Dans un tiroir, que je tirais, un petit éventail à branches de nacre et tout micacé de paillettes reposait sur un lit de roses sèches, parmi des rubans d'un lilas tendre maintenant fané, et parmi ces rubans j'effleurais un portrait, une photographie d'enfant jaunie, effacée, presque brumeuse et dans laquelle je n'ai pas voulu me reconnaître.

Et, le soir, seul dans la grande salle à manger

ornée de bois de cerf et de panoplies de chasse, accoudé sur la nappe, devant une tasse vide j'ai attendu très avant dans la nuit qu'une émotion ou qu'un spectre surgît de toutes ces choses qui ont été ma vie ! J'espérais qu'une larme me monterait aux yeux, qu'un frisson, fût-il de crainte, étreindrait et ferait battre un peu ce qui autrefois fut mon cœur.

L'ombre de Jean Destreux viendrait-elle, elle, dont l'apparition m'avait conduit ici ?

J'écoutais un grignotement de souris dans la boiserie, excédé et penaud de me trouver là, dans cette demeure inhabitée et triste, seul dans le silence de la campagne endormie ; mais l'Inconnu que j'attendais, la grâce des larmes implorée ne se manifesta pas. Quel homme suis-je donc devenu ? Une âme s'est séchée ou figée en moi qui jamais ne refleurira ; c'est comme une faim et une soif de jouir et de souffrir autour d'une chose pétrifiée et durcie. J'aurais tant voulu être ému, effrayé ! Une larme, un effroi, et c'était toute une nouvelle orientation de ma vie, une porte ouverte sur l'avenir ! C'est cet avenir qui se jouait, et je n'avais même pas la légère étreinte d'une petite angoisse, mais la parfaite conscience de ma tentative inutile, de

ma démarche un peu bébête et de ma présence ridicule dans l'abandon de ce château désert.

Et puis une heure a sonné à l'église du village et je suis sorti sur le perron respirer l'air froid de la nuit. Un chien a aboyé dans une ferme, et des grognements ont répondu du chenil. Je suis descendu aux écuries, j'ai détaché deux Pont-Audemer et je me suis enfoncé avec eux dans le parc.

Les grands arbres sommeillaient immobiles, encore squelettes (le printemps est si tardif en Normandie !) mais le ciel semblait de lait, tant il était ouaté de nuages sous la coulée des rayons de lune..., oui, une source de lait lumineux filtrant dans le brouillard ! Quel calme et quelle solitude ! On n'entendait pas bouger une feuille, mais une odeur de jeune écorce et de mousse humide emplissait tout le parc de fraîcheur. Nous sommes revenus par le potager. Les vitres des châssis brillaient doucement sous la lune, et j'eus une minute l'envie d'y rafraîchir mon front qui brûlait.

Comme leur nacre bleuie devait être froide, froide comme les vitres de mes croisées quand, déjà adolescent, durant mes nuits de fièvre et de

puberté, je me levais de mon lit et courais, pieds nus, appuyer ma tête à leurs parois humides!

Mes désirs alors, à voir l'immense ciel tranquille, s'évaporaient comme des brumes. Qu'étaient, auprès de l'effroyable usure actuelle de ma chair et de mon âme, ces fièvres éphémères de mes jours passés?

Et je suis rentré à l'aube, épuisé de fatigue et trempé de rosée, meurtri, endolori, rempli de lassitude physique et lourd, comme d'une humeur, de mon indifférence, de ma morne impuissance à pleurer et à souffrir!

Qui fera donc crever cet abcès de rancœurs et de tendresses avortées, ce ganglion gonflé de passions étouffées et de douleurs mortes? Quel forceps, quelle éclampsie atroce et salutaire me délivrera de cet abominable et pesant fœtus d'âme?

Qui me rendra le don des larmes? Je serais sauvé si je pouvais pleurer. Ce commencement d'émotion de ma nuit à Montmartre, dans ce bouge à trois francs de la rue des Abbesses, si je pouvais le retrouver!...

Freneuse, 6 avril 1899. — Aujourd'hui, ç'a été le lamentable et piteux défilé des fermiers,

du curé et des autorités du pays. Tout se sait dans ces trous de campagne : on n'a pu cacher ma venue, et le village est besoigneux. Et toute l'avarice et l'astuce normandes à l'affût de l'aubaine sont venues quémander et se plaindre au château.

J'ai donné cinq cents francs au curé et diminué les baux de trois fermiers ; mais je n'ai reçu ni le maire, ni l'instituteur, qui voulaient m'emmener visiter les écoles... Les nouvelles écoles, bâties sur les plans d'un architecte de Paris, quelque monstrueuse construction moderne, si j'en juge par les grands toits prétentieux qui déshonorent désormais la gauche du parc.

Leurs écoles ! Je n'ai même pas voulu retourner à la ferme. Il m'a suffi d'entendre le gérant m'énumérer les améliorations faites pendant mon absence à la demande des tenanciers : canaux et caniveaux, toits d'ardoises en remplacement des toits de chaume, étables et laiteries modèles, piscines dallées pour baigner les chevaux : quarante mille francs réservés, depuis trois années, sur les baux pour moderniser et pour mettre au goût du jour les anciens locaux.

Non, je n'ai pas voulu retourner à leur ferme.

Jean Destreux n'aurait pas été Jean Destreux sous la charpente neuve d'un toit d'ardoises, entre les murailles pavées de faïence d'une écurie anglaise, entre des boxes de pitchpin au lieu des anciens bas-flancs des chevaux. C'est l'atmosphère qui crée les êtres, et, quand on la détruit, on abolit jusqu'à leur souvenir. Je ne suis pas venu ici pour tuer un spectre ; je n'ai pas même eu cette peine, puisque, dès mon arrivée à Freneuse, tous les spectres se sont évanouis.

Comme ce pays est laid et triste en avril! Le printemps y grelotte, hésitant et âpre. Toutes les giboulées de mars sont encore en suspens dans l'air, la végétation tardive ; et, par la tristesse des hauts plateaux, les labours ondulent à l'infini sous la maigre poussée des jeunes seigles et des blés verts. C'est l'enfance des récoltes, mais une enfance rachitique et souffreteuse sous la bise aigre et la menace d'un ciel éternellement couvert. Oh! l'aspect pierreux et cru des ciels normands à la fin de mars! C'est leur incurable détresse qui, apparue dans l'imposte des hautes fenêtres de Freneuse, a attristé toute mon enfance et m'a rendu l'âme malade de cet étrange désir que j'ai

toujours gardé de sensations acides et de pays d'ailleurs!

C'est comme Freneuse! Comme l'enfilade des pièces, quittées si vastes, m'a paru mesquine! Ce parc, dont les futaies m'attiraient jadis mystérieuses et bruissantes, n'a pas trois hectares; il tiendrait dans ma main. Au bout de chaque allée, on aperçoit les champs. C'est la monotonie de ces guérets qui enlise et vous effrite l'âme.

On est dans ce Freneuse comme dans une île battue par une mer de labours, et je comprends d'où venait cette pesanteur d'orage où je respirais à peine, où j'attendais je ne sais quel miracle qui déchirât l'atmosphère d'angoisse de ces sillons et de ce parc. Je m'y sentais enfermé, captif comme dans un phare, et la présence infinie des plaines m'y donnait le mal d'au-delà, dont on souffre au bord de la mer!

La mer! Les prunelles d'eau de Jean Destreux! C'est parce que ces yeux-là avaient en eux tout ce que je désirais et que j'ai cherché depuis et que je poursuis encore, qu'il sont demeurés dans mon souvenir. Ils ont été la première révélation d'un impossible bonheur : le bonheur de l'âme! Ce sont les yeux de pureté de

mes années d'ignorance, et ce n'est qu'après m'être dépravé et corrompu au contact des hommes, que j'ai convoité follement les yeux verts. La hantise de ces prunelles glauques est déjà une déchéance. Avec quelle fixité d'adoration effrayante j'aimais et je désirais les êtres et les choses quand j'étais enfant! Le secret du bonheur eût été peut-être de les aimer tous sans en préférer aucun!

Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle, ai-je lu quelque part. Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu.

Même jour, neuf heures du soir. — Tantôt, en revenant du cimetière, j'ai fait un grand tour pour ne pas avoir à traverser le village. J'ai voulu éviter les commères au seuil des portes, la sortie des enfants de l'école et la parlotte des hommes devant le bourrelier et la forge du maréchal-ferrant. Il me semblait qu'ici-même mon horrible réputation m'avait précédé et suivi; une irritation m'a pris en prévision des rires niais et des chuchotements, et j'ai rasé les haies, en suivant derrière les maisons.

Du côté de Castel-Vieux, une roulotte de sal-

limbanques était arrêtée en plein champ. De lours, une femme faisait la cuisine sur un petit poêle de fonte. Tranquillement assise sur une chaise, elle surveillait la cuisson du repas du soir; du linge encore humide séchait aux fenêtres de la voiture. Et deux enfants, deux gosses à moitié nus, avec de superbes yeux noirs, lutinaient une chèvre qui devait être de la famille. Des petites mains terreuses pétrissaient avidement les mamelles, et des bouches cherchaient à en saisir les pis.

Le ciel s'attendrissait dans le crépuscule, barré, au-dessus des plaines, d'un trait de cinabre; le vent s'était apaisé. Et, dans cette tiédeur et cet amollissement du soir, une silhouette d'homme s'approchait, déformée par un sac de pommes de terre qu'il portait sur l'épaule. Et, silencieux, l'homme baisait la femme au front et puis, lâchant son sac, dégageait la chèvre, s'emparait des deux petits, les embrassait éperdument. C'était un grand homme mince à la face hardie, illuminée de dents très blanches, l'air sombre et joyeux à la fois; il sentait la sueur et la poussière, mais comme un parfum de genêts était demeuré dans ses haillons. Il me toisait insolemment du regard et m'éclatait de

rire au nez, tout en baisant goulûment ses gosses. Je m'étais arrêté pour le regarder.

Je repris mon chemin sans rien dire, me répétant à voix basse cette phrase d'André Gide dans les « Nourritures terrestres » :

« Je me suis fait rôdeur pour pouvoir frôler tout ce qui rôde ; je me suis épris de tendresse pour tout ce qui ne sait où se chauffer, et j'ai passionnément aimé tout ce qui vagabonde. »

Tout à l'heure, après mon dîner solitaire, en tête-à-tête avec moi-même, je suis entré dans la bibliothèque et j'ai pris au hasard un volume pour tromper mon ennui et attendre le moment de me coucher. Il s'est trouvé que c'était le Dante, un tome en italien de la « Divine Comédie ». J'ai feuilleté au hasard et suis tombé sur ce passage :

Lasciate ogni speranza...

(Laissez toute espérance.)

Il y a de l'écho dans Freneuse.

ENVOI DE FLEURS!

Freneuse, avril 1899. — Mes malles sont ouclées. Dans une heure, j'aurai quitté Freneuse et, dans cinq heures, je serai à Paris. Je ne peux plus! je ne peux plus!

Cette solitude m'étouffe, ce silence me pèse. Oh! mes affres de cette nuit devant la tranquillité morte de ce village et de ces plaines! A Paris au moins, on sent l'haleine de tout un peuple endormi; tant de luxures y veillent, tant d'ambitions, tant d'inquiétudes et tant de haines! Ici toute une humanité harassée tombe dans le sommeil comme dans un trou. Oh! la léthargie de ces fermes, de ces hameaux muets sous ce vaste ciel et l'effarante angoisse de tous ces points noirs dans la nuit, sans une seule lueur indiquant la vie!

Accoudé à la fenêtre ouverte, j'avais la sen-

sation d'être dans un cimetière, seul, à l'abandon, oublié dans une panique au milieu d'une province vidée par une peste. Il me semblait que tous ces villages ne se réveilleraient plus. Et c'étaient un besoin violent, impérieux de m'affirmer de la vie, des envies de morsure et de baiser qui me faisaient la bouche sèche, avec, dans tous les membres, des rages d'étreindre et de palper qui me crispaient douloureusement les doigts.

Si j'avais encore possédé les communs comme jadis, je serais descendu trouver une fille de ferme. Dans une ville on sait où aller quand la frénésie vous prend. J'ai déjà connu ces crises d'hystérie atroce. Il y a déjà deux ans que je n'avais eu pareil accès, et il a fallu que je vienne à Freneuse pour réveiller l'horrible mal. Et j'étais venu chercher ici le calme! j'avais cru que ce pays me serait un refuge!

La solitude! Le silence! Quelle formidable excitation, au contraire, pour les mauvais instincts! Toutes les floraisons vénéneuses de l'âme y poussent une sève exaspérée par l'ennui, et c'est dans la cellule des moines que le Mauvais livre aux consciences ses plus rudes combats.

Le temps d'écrire ces quelques lignes, hâtivement, sur mon carnet, d'y constater irrémédiablement ma déchéance, et le temps marche : les postiers du grand break piaffent devant le perron, j'entends descendre les bagages. Dans dix minutes, nous serons partis.

Avril, Paris.

Thyrses de crêpe éclos en calices funèbres,
Je suis, fiers iris noirs, épris de vos ténèbres.
Fleurs d'angoisse et de songe, un monstrueux désir
Gonfle vos tiges d'ombre et les fait à plaisir
Vibrantes d'un étrange et lourd ferment de vie.
Vous vivez dans la fièvre, étant inassouvie,
Et bien plus fortement, le Mal étant en vous,
Que les autres iris, les chastes et les doux.
Une lente agonie étreint vos cœurs hostiles.
Vous êtes à la fois cruelles et subtiles,
O douloureuses fleurs de lune et de velours :
Les projets avortés, les rancunes farouches,
Les mornes trahisons des regards et des bouches
Sommeillent dans la nuit de vos pétales lourds.
Turgides floraisons d'un jardin de supplices,
Mon âme trouve en vous des sœurs et des complices
De son rêve obsédé d'effarantes amours !

Ces vers, je les ai commis au temps de ma jeunesse, à la gloire des iris noirs (car, moi aussi, j'ai été un peu poète aux environs de ma vingtième année : l'apparente complication du

jeu des rimes et des rythmes devait séduire mon âme puérile et complexe, amuser de ses difficultés vaincues l'enfant barbare qui fut toujours en moi). Les iris noirs ! Et il faut que ce soit leur souvenir qui m'accueille au retour.

Une main inconnue a fleuri de leurs monstrueux calices tout le rez-de chaussée de la rue de Varenne. De l'antichambre au petit salon qui sert ici de parloir c'est, à travers l'enfilade des pièces, une inquiétante floraison de ténèbres, un jaillissement muet de larges et longs pétales de crêpe grisâtre, l'air de chauves-souris figées dans l'éclosion d'une fleur. Il y en a dans les grands vases cloisonnés du hall, il y en a dans les urnes de sèvres blanc du grand salon et dans les Satzuma de mon cabinet de travail. Des narcisses entêtants se mêlent à leurs calices par touffes, et c'est comme une pluie d'étoiles lumineuses et candides dans tout ce deuil extravagant et noir.

Le suisse m'explique qu'elles sont arrivées l'avant-veille de Nice : un envoi de cinq bourriches de fleurs, et qu'il a pris sur lui de les déballer et de les ranger dans des vases. L'expéditeur est M. Ethal... Ethal est donc à Nice? Depuis quand? D'ailleurs, il y a un autre envoi

d'Ethal, m'apprend le portier : une petite caisse a précédé de huit jours cette avalanche de fleurs, mais la caisse vient de Londres, et, comme elle portait « personnelle et fragile », en anglais et en français, sur toutes ses faces, à l'office ils n'ont pas osé l'ouvrir et ont attendu mon retour. Il y a aussi pour moi un monceau de lettres. « Il y en a une de Londres, une de Nice, où monsieur le duc trouvera sans doute l'explication de ces envois. »

Il est onze heures du soir, et je tombe de sommeil; mais ces fleurs et l'envoi de cette boîte mystérieuse ont éveillé ma curiosité, et, les nerfs fouettés, tout à l'envie de savoir, je ne songe plus à dormir. « Qu'on monte cette caisse ici. » Et, d'une main fébrile, je cherche dans le plateau encombré de lettres celles de Claudius... Quel courrier! Je suis demeuré à peine six jours à Freneuse et je retrouve plus de trente lettres au retour. Je ne sais que trop d'où elles viennent : entremetteuses, tenanciers d'hôtel louche, matrones et rabatteurs, toute la vorace et vénale armée du vice acharnée sur mes pas, telle une meute, et, depuis des années, embusquée dans mon ombre pour essayer d'animer mon ennui, d'attiser mon désir.

Ces enveloppes, que je froisse du doigt et que je n'ouvrirai pas, je sais trop ce qu'elles contiennent et quelles offres l'on m'y fait. Il y a des jours où la colère me monte avec des velléités d'envoyer ces lettres au procureur de la République et de purger un peu la société de leurs signataires. Il y a Poissy et Fresnes et Saint-Lazare... Mais, après tout, il faut bien que tout le monde vive, et je sais trop et par quelles expériences, quelles amours faisandées et falsifiées, hélas! vendent, sous le nom de primeurs, tous ces trafiquants d'âmes et de chairs. Mais c'est égal, après le calme et le silence angoissant de Freneuse, cette rentrée à Paris, parmi les iris noirs d'Ethal et le cours de la Bourse de toute la prostitution de la ville, est significative et justicière. C'est le *Mane, Thecel, Pharès* inscrit en lettres de flamme sur le mur du palais de Balthazar. Le *Lasciate ogni speranza* du Dante ne vit pas seulement qu'à Freneuse.

Cette veillée hostile de fleurs sinistres à mon seuil, ces fleurs que j'ai aimées jadis, aux heures d'égarement et de fièvre, ces monstres que j'ai chantés et cette correspondance honteuse de tous les courtiers et de toutes les courtières d'amour!

Je traîne avec moi ma vie. Quel châtiment.

Un soulagement pourtant dans ce dégoût : la nouvelle qu'Ethal n'est pas ici. Son absence me rassure; ses deux lettres, dont je déchire l'enveloppe presque simultanément, confirment ma délivrance. Je les lis au hasard.

Nice, 2 mars.

« Mon cher ami,

« J'ai quitté Londres. Le divorce de lady Kerneby m'a donné gain de cause. J'ai su prendre son solicitor, et l'hypocrisie anglaise, dont j'ai eu tant à souffrir, m'a servi, cette fois, contre cet imbécile de lord Edwards : j'ai bénéficié de sa condamnation en adultère. Le tribunal l'a débouté de ses prétentions sur mon portrait. Vous savez que c'est, de toute mon œuvre, la toile à laquelle j'attache le plus de prix : la marquise Eddy Kerneby est peut-être la plus jolie créature, au sens de mon esthétique, qui ait jamais vécu dans le royaume. Je l'ai encore idéalisée, exagérant sa grâce maladive et un peu funèbre. C'est ce portrait, auquel j'ai travaillé pendant près de six mois, que lord Edwards ne voulait pas me rendre, et il n'était qu'à moitié payé. L'issue de son procès arrange

tout : il est aujourd'hui la propriété de la marquise. Lady Kerneby est ici, à Nice, mourante, phtisique ! La pauvre créature l'a toujours été, mais les péripéties de ces derniers six mois l'ont singulièrement avancée. Si vous saviez comme elle est belle, affinée par cette lente agonie de deux ans qui, maintenant, ne sera que trop brève. Je la vois tous les jours et passe la plupart de mes soirées auprès d'elle ; je l'ai rejointe ici et compte bien la décider à me céder ce portrait. Vous ignorez peut-être que lady Kerneby est la sœur de sir Thomas Welcôme (Welcôme est enfant naturel), mais elle a toujours eu pour son frère l'attachement le plus tendre, et, si j'obtiens d'elle la cession du portrait que je convoite, c'est à l'expresse condition de le donner à sir Thomas à son retour de Bénarès, où il doit être en ce moment. Quelle complication que ces familles anglaises ! Si ce tableau me revient, je reprendrai mes pinceaux, et vous verrez enfin de la peinture de votre

« CLAUDIUS. »

« P. S. — La marquise, à qui j'ai parlé de vous, m'a permis de saccager en votre honneur

son jardin et ses serres. Je vous adresse, de sa part et de la mienne aussi, toute une moisson de narcisses et d'iris noirs. Je sais que vous les aimez, quoique vous ne me l'ayez jamais dit. Ceux-là sont particulièrement beaux, comme gonflés d'un sang effroyablement noir : de vraies fleurs de champ de bataille. Je les adresse moins à vous qu'à la petite idole que je vous ai envoyée, il y a huit jours ; j'attends encore de ses nouvelles et suis même assez inquiet sur son sort. Il serait dommage qu'elle se fût égarée en route, car, outre qu'elle est unique et d'une matière tout à fait rare, elle a toute une légende que vous savez, et ses yeux d'émeraude ont vu se dénouer un effroyable drame. Elle seule en connaît le fin mot, fin mot qu'elle vous dira peut-être, si vous lui rendez le culte qu'elle exige et vous montrez fervent adorateur.

« Je gage qu'elle aimera fort la forme et le parfum de ces iris... Je suis ici jusqu'à nouvel ordre, un peu dans la posture d'un vautour qui guette un cadavre. »

Des fleurs pour une idole? un procès gagné? J'ai ouvert la seconde lettre avant la première.

J'aurais dû commencer par celle datée de Londres.

« Mon cher ami,

« J'ai quitté Paris brusquement, sans prendre congé de vous, appelé ici par un intérêt majeur : le gros scandale du divorce Kerneby m'offre un joint pour reprendre et gagner mon procès contre lord Edwards. Vous savez que ce mauvais mari détenait illégalement en sa possession le portrait que j'ai fait de sa femme. La marquise Eddy... vient d'obtenir le divorce contre le marquis : elle reprend de droit sa fortune et tout son apport mobilier. Mon tableau se trouve être compris dans les objets lui revenant. C'est ce que son solicitor, qui est aussi le mien, s'est efforcé de persuader aux juges : d'où l'urgence, mieux, la nécessité de ma présence ici. Mille et une démarches personnelles s'imposent, mais, si ce portrait revient entre mes mains, je sens que le peintre que j'ai jadis été se réveillera et que mon labeur repris fera de moi un autre homme en me redonnant le goût de la lumière et de la couleur. Priez les bons et les mauvais esprits pour que je réussisse. J'ai retrouvé ici, parmi un tas de bibelots et

d objets oubliés, une petite statuette qui vous intéressera : la petite Astarté à cinq aux pieds de laquelle M. de Burdhes fut trouvé étranglé dans sa petite maison de Woolwich, l'idole aux yeux d'émeraude dont il voulait instaurer la religion et dont le culte, un peu sanguinaire, a valu à notre ami Welcôme les millions qui lui permettent aujourd'hui de voyager.

« Lors de la vente de Burdhes, je l'ai disputée chèrement aux marchands de curiosités de la Cité. Je me rappelle combien sa description parut vous préoccuper, le soir où je vous racontai la fin tragique de ce pauvre de Burdhes. Cette petite idole de l'Extrême-Asie possède un assez joli nimbe de mystère. Welcome l'a connue, peut-être adorée, qui sait si elle ne lui a pas suggéré l'idée du meurtre? Car l'Astarté de Carthage et de Tyr se nomme aussi dans les forêts de l'Inde la déesse Kâali. Incarnation des étreintes d'amour, elle symbolise aussi les étreintes meurtrières et elle étrangle dans la secte des Thugs, ses fanatiques, les Thugs, les fameux brahmanes étrangleurs du Delhi. Voici près de dix ans qu'elle est mienne, et c'est presque une amie. Permettez-moi donc de vous l'offrir en souvenir de Welcôme et de moi : ce

sera un chaînon de plus dans l'invisible et forte chaîne qui nous unit tous les trois.

« Je ne sais quand je pourrai rentrer à Paris : j'ai bien peur d'être forcé d'aller à Nice rejoindre lady Kerneby, qui est là en traitement depuis le commencement de l'hiver.

« Avez-vous été voir les Gustave Moreau rue La Rochefoucauld? Je vous l'avais pourtant bien recommandé. Vous verrez là d'étranges regards limpides et fixes, des yeux hallucinés d'une expression divine; vous les comparerez aux émeraudes enchâssées dans le front d'onyx de l'idole. La nuit surtout, à la lumière des cires, vous verrez comme elles deviennent intenses. »

Le portier a monté la petite caisse dans le hall. En trois coups de marteau, elle a été ouverte. et, le foin ôté, de délicats papiers de soie doucement développés, l'aveugle statuette androgyne a surgi. C'est bien la petite idole du récit de Claudius. Voici son torse plat, ses bras luisants et frêles, sa hanche fuyante. Hiératique et démoniaque, en pur onyx noir, elle attire et reflète en elle la flamme des bougies; ses seins hardis et ronds pointent dans une lueur au-

dessus du ventre sombre, un ventre étroit et plat qui se renfle à la place du sexe au-dessus d'une petite tête de mort.

La tête de mort ricane, symbolique, menaçante, triomphante des maternités et des races!

Sous son front bas, c'est l'aveugle regard des deux prunelles vertes, deux yeux d'eau morte qui ne voient pas... Dans le clair-obscur de l'antichambre, les iris noirs et les narcisses se dressent, silhouettes plus noires dans l'ombre alternées de blancheurs; leur veillée solennelle se prolonge dans l'enfilade des pièces. Tout l'hôtel a l'air d'être gardé par des fantômes de fleurs. Dehors, des fiacres roulent vers le boulevard Saint-Germain. L'haleine de tous ces calices plus forte dans la nuit fait l'atmosphère lourde, irrespirable; la petite idole ricane, silencieuse, et une angoisse m'oppresse, et une stupeur!

LA VILLE D'OR

18 avril 1898. — Hier soir, à mon retour à Paris, c'était l'étrange accueil de toutes ces fleurs noires et de la petite Astarté d'onyx, l'énigmatique idole du sanctuaire de Wolwich, introduites chez moi par la volonté d'Ethal. C'était le souvenir de Thomas Welcôme soudain imposé par toutes ces présences, Welcôme dont la sœur naturelle agonise en ce moment à Nice, veillée, sinon guettée par ce même Ethal, et, parmi toutes ces choses funèbres, voici que, ce matin même, une lettre m'arrive de Bénarès; et son enveloppe, timbrée des Indes anglaises, contient huit longues pages d'une écriture jusqu'alors inconnue, et cette écriture est celle de Welcôme.

Est-ce un hasard? Ces deux êtres, que lie je ne sais quel passé obscur, se sont-ils, au con-

raire, concertés d'avance? et l'arrivée simultanée de ces fleurs, de cette statue et de cette lettre n'a-t-elle pas été combinée pour me frapper d'un grand coup?

Et pourtant combien réconfortante et différente des déprimants conseils de Claudius, la longue et lumineuse épître de Thomas! Quel appel vers la santé et la délivrance! Non, cet homme-là ne me veut point de mal.

Bénarès, 10 mars 1899.

« Que ne m'avez-vous écouté, cher monsieur et ami? A travers les émerveillements d'une terre de visions prestigieuses et de légendes consolantes, au fond de l'Inde mystérieuse des Védas, que ne m'avez-vous suivi — comme je vous le demandais, comme je vous en ai supplié presque — dans la ville de l'extase et de la lumière qu'est la très sainte Bénarès? Et dire que vous êtes demeuré en Europe, sous l'azur étroit de nos villes, avec ce besoin torturant d'expansion qui est en vous, cette soif de la vie qui est votre mal, prisonnier des inhumaines lois de nos civilisations!

« C'est ici que vous auriez trouvé la sûre guérison, dans cette atmosphère de ferveur immense,

cette permanente exaltation d'une foule en prière adjurant jour et nuit une divinité presque visible dans la sublimité du décor et des ciels.

« Bénarès! La mosquée d'Aureng-Zeb et le grouillement infini du Gange sous les barques les pélerins et le pilotis des temples au « ghat des Cinq Rivières », ces lieues de palais, de mosquées et de dômes baignant dans le fleuve, et leurs innombrables escaliers descendant, de degrés en degrés, escortés de statues, dans l'or mouvant de l'eau! Car tout est d'or dans la ville sainte. D'or, le ciel d'apothéose où montent les dômes vêtus d'or et les cônes roses des minarets; d'or, les parvis, les colonnes, les auvents des sanctuaires et les images des apsaras musiciennes jaillissant, toutes en attitude d'essor éperdu, des corniches et des entablements des temples; d'or, la nudité des mendiants s'écrasant en foule sur la rive du fleuve; d'or, l'immobilité des fakirs dans l'extase; d'or, les grands vases du culte entre les mains des prêtres processionnant sur les hautes terrasses; d'or, la masse même des fidèles prostrés de degrés en degrés et de colonne en colonne dans la muette adoration de Ganga. « Ganga Djaï », la mère Ganga, la rivière sacrée, le fleuve saint entre

les saints qu'ils implorent tous de leurs vœux

« Toute l'Inde bouddhique vient aboutir ici, dans l'exaltation de la lumière et la soif infinie d'un bonheur certain, hallucinée, adorante et heureuse, heureuse dans la ferveur et dans la foi. La ferveur! Tout le secret du bonheur humain est là : aimer avec ferveur, s'intéresser passionnément aux choses, rencontrer Dieu partout et l'aimer éperdument dans chaque rencontre, désirer amoureusement toute la nature, les êtres et les choses sans s'arrêter même à la possession, s'user dans le désir effréné du monde extérieur sans même s'inquiéter si le désir est bon ou mauvais. Car toute sensation est une présence, et la splendeur des choses ne vient que de l'ardeur que nous avons pour elles. L'importance est dans le regard et non dans la chose regardée. Qu'importe d'où vienne l'extase, si l'extase nous vient? Toutes les émotions sont comme autant de portes ouvertes vers un prestigieux avenir : le devenir, voilà la religion. Les choses du passé sont déjà mortes ; pourquoi s'attarder sur un cadavre? Chaque chose possédée est déjà une pourriture, et quand nous regrettons une chose, c'est déjà un germe de mort que nous portons en nous.

« S'enrichir de désirs, toute la ferveur est là, et la ferveur est une délicieuse usure d'amour.

« Et Bénarès, depuis des siècles et des siècles, agonise et se meurt dans une ferveur intense, et c'est cette ferveur même, cet extatisme halluciné de toute l'Inde qui la fait vivre et la soutient.

« Oh ! le temple d'or et le saint des saints de la ville sainte, les étalages d'idoles, de lingams et de charmes amoureux de ses petites rues étroites, leur dévalement vers le fleuve, et là, parmi l'infinie succession des palais et des temples, la promiscuité effarante, puérile et charmante de ces races de l'Inde où les brahmanes, les mendiants, les idoles et les bêtes sont subis, accueillis et respectés avec la même douceur apaisée et aimante par l'âme religieuse des foules !

« Des prêtres évoluent lentement autour d'un grand taureau de pierre rouge, qui est l'emblème même de Sivâ ; une femme arrose dévotement d'eau lustrale un lingam de grès et le couronne de soucis. Des vaches descendent, nonchalantes, vers le fleuve en mâchant des fleurs. On glisse dans la bouse et sur des feuilles fraîches. Un

mendiant implore une image informe qui est la planète Saturne. Par intervalle, de loggias en loggias, des gongs et d'énormes tambours font rage; un grondement tonne, et c'est, dans l'air lourd, une vibration douloureuse, ardente. Des miasmes pesants montent du puits de science où réside le dieu : le relent de pourriture des innombrables offrandes végétales entassées là.

« Dans le ciel fauve, au-dessus des dômes vêtus d'or, des perruches d'émeraude entrecroisent de luisantes ellipses et s'accouplent en jacassant aux frontispices des temples. Et partout rôde une odeur de cadavre et de fermentation : l'âme inquiétante du puits de science qui contient la vie et la mort.

« Et ce sont les bateliers maîtres du fleuve, et le refrain de « Ganga Djaï » sur leurs lèvres noires, tandis que glissent à l'infini leurs larges barques paresseuses qu'une terrasse surmonte et où des familles entières vivent et meurent, bercées par le courant divin. « Ganga! Ganga Djaï! » Et dans ce refrain guttural apparaît tout le mystère des humanités différentes. « Ganga! Ganga Djaï! », c'est l'écho même de la ville sainte, et c'est aussi l'écho des siècles, la voix d'ombre des idoles ténébreuses et des temples de

mystère, l'âme même de cette impénétrable terre de l'Inde.

« Et toujours les palais se succèdent, bâtis tous par des princes indous. On vous dit les noms. C'est celui du rajah d'Indore aux balcons peints de ramages bleutés, on dirait Louis XV; puis voici celui du maharana d'Oodeypore, aux murs crénelés, à la porte flanquée de deux tours comme une citadelle. Des chiens, des grosses tortues dans l'eau, des flammes autour d'un bûcher, trois silhouettes rigides dans des linges, des groupes de gens silencieux : ici on brûle les morts. Les cendres vont au fleuve, et, comme le damra de caste infâme, qui seul a le droit de fournir le feu, le fait payer fort cher, les pauvres s'en vont mal brûlés au cours de la rivière, et des milliers d'hommes se baignent journellement dans le Gange et en boivent l'eau sans scrupule ; ainsi circule dans la nature la substance unique de la vie dans la mort. Et ce sont encore des terrasses et des terrasses, des grouillements de foule sur de longs escaliers. Là un observatoire ouvre sur la rivière d'élégants miradores où dorment des instruments gigantesques; ici, une ruelle sombre dévale brusquement dans le fleuve; y rêve un ascète

immobile entre des singes gris et des pigeons bleuâtres, se disputant un peu de grain tombé à ses pieds.

« Plus loin, un ghat aux marches disjointes a laissé tomber un temple dans l'eau. Des colonnes, des sculptures émergent. Des fakirs stylites y dressent leur maigreur, et le remous berce des fleurs de souci dans leur ombre. Et, par-dessus le fouillis des bachots, des estrades, des bambous, des nudités ceintes d'un lambeau d'étoffe, des patères libatoires allumées d'une lueur, des chiens vagabonds et des fidèles prostrés, c'est une folle floraison de parasols de paille, plantés à tous les angles, fichés dans tous les murs, de toutes les nuances de jaune, les uns tels une poussée de champignons d'or au-dessus des échoppes, les autres à plat, au flanc d'une porte comme autant de boucliers. Mille visions changeantes toujours renouvelées; le soleil couchant les incendie. Et c'est l'amosphère, déjà signalée, de triomphe et d'apothéose avec toutes les effluves inquiétantes venues du fleuve : relents de chair grillée, fragrances d'aromates, odeurs de cannelle, de benjoin, de souci flétri et d'étable, et toujours l'obsédant « Ganga! Ganga Djaï! » spasmodique comme un râle, tout cela dominé

par des jaillissements de clochetons et de dômes, des floraisons de pierre invraisemblables, les unes pareilles à des flammes, les autres à d'énormes lotus, une architecture d'élan et de prière vers le ciel, mouvante dans la chaleur par la diversité de ses formes et toute crépitante d'étincelles dans la magnificence des soirs.

« Un de ces soirs comme en ont évoqué seuls votre Villiers de l'Isle-Adam dans le métal en fusion de son verbe, et votre Gustave Moreau dans l'embrasement gemmé de sa palette.

« Le *Triomphe d'Alexandre*... Connaissez-vous le petit musée de la rue La Rochefoucauld?... Là seulement, parmi les trésors d'une œuvre unique, vous pourrez, en vous hypnotisant, connaître la splendeur enflammée et l'atmosphère d'apothéose d'un soir de mars à Bénarès. Bénarès! J'y suis déjà depuis quinze jours et, dans l'émotion religieuse de toute une ville extasiée, tous les jours, à chaque crépuscule, j'y regarde le soir comme si le jour devait mourir.

« Quand un spectacle atteint ce grandiose dans la beauté, il semble qu'il devrait à jamais disparaître. Sous nos climats d'Europe, de pareilles émotions ne peuvent se vivre deux fois,

et c'est pourquoi je vous voulais ici, pourquoi je lance vers vous ce dernier appel. Avec un cœur aimant et liquide, prêt à se répandre de toutes parts comme le vôtre, vous vous épanouirez ici dans la plénitude de tous vos désirs, ne serait-ce que dans l'exaltation de la lumière, où chaque être et chaque objet ont la vibration d'un métal et la nuance d'une fleur. Vous renaîtrez dans un ciel neuf avec un être neuf au milieu de choses complètement renouvelées, vous apprendrez à porter votre bonheur avec vous et à ne pas le demander au passé. Le passé est une charogne; c'est lui qui empoisonne tout votre moi. Vous vivrez à Bénarès dans une stupéfaction passionnée, au milieu d'une magnificence d'architectures, de races et de climat où chaque minute aura pour vous la saveur d'une rencontre imprévue et parfaite.

« C'est à ces rencontres que je vous convie. C'est parce que je les ai faites que je vous dis : « Venez. » La vie est ici ce qu'elle devrait être : un étourdissement enivré. L'aigle se grise de son vol; le rossignol s'enivre des nuits d'été; la plaine tremble de chaleur, et l'aurore rougit de joie comme la lune pâlit de volupté. C'est la civilisation qui a déformé la vie. Chez les peuples

jeunes, toute émotion est une ivresse et toute joie devient religieuse.

« Le bouddhisme, qui prosterne ses foules au bord du Gange, est la reconnaissance attendrie et ravie de toute une race envers ses dieux, et, comme ce peuple est jeune, quoique millénaire, il s'use voluptueusement dans la ferveur et ne fixe que l'avenir, insouciant de goûter aux eaux croupies du passé.

« Halluciné d'espérance, il s'isole dans sa vision, absorbé dans la contemplation de la nature et indifférent aux contingences immédiates; et l'agitation des autres autour de lui n'augmente que le sentiment de sa vie personnelle.

« Le coudoiement n'existe pas pour le fakir. Oh! que nous sommes loin ici de la vieille Europe!

« Venez, accourez vite ici, mon cher duc. L'Inde vous sera une délicieuse convalescence. Vous y respirerez l'odeur du lotus éternel, comme dans ce sonnet d'Ary Renan, dont les rimes me sont revenues ces derniers jours à Bénarès, et qui contient toute la morale hindoue :

Les Brahmanes m'ont dit : « Médite les Soutras!
L'accès du Grand Repos s'ouvre à la Rêverie. »
Ceux dont la robe est longue et la mitre fleurie
M'ont offert le plaisir et m'ont ouvert leurs bras.

Puis les nobles m'ont dit : « Suis-nous. Tu choisiras
La caste qui te plaît avec la draperie
Qui te sied.
J'écoutais dans la léproserie
Le chandala chanter : « Aime et tu souffriras. »

Et j'ai choisi d'aimer et de souffrir dans l'ombre.
J'ignore mes péchés. On dit qu'ils sont sans nombre,
Mais la Sagesse et l'Or n'ont point séché mon cœur.

Marchant sous l'anathème et drapé d'hérésie,
Du lotus éternel j'ai respiré l'odeur
Et, dans ma tasse en bois, j'ai goûté l'Ambroisie.

LE PIÈGE

Avril. — « Avez-vous été voir les Gustave Moreau, rue de La Rochefoucauld? Je vous l'avais pourtant recommandé. Vous verrez là d'étranges regards liquides et fixes, des yeux hallucinés d'une expression divine; vous les comparerez aux émeraudes enchâssées dans le front d'onyx de l'idole. La nuit surtout, à la lumière des cires, vous verrez comme elles deviennent intenses.

« ETHAL. »

« Le *Triomphe d'Alexandre*... Connaissez-vous le petit musée de la rue La Rochefoucauld?... Là seulement, parmi les trésors d'une œuvre unique, vous pourrez, en vous hypnotisant, connaître la splendeur enflammée et l'atmosphère d'apothéose d'un soir de mars à Bénarès!

« WELCOME. »

Gustave Moreau ! C'est à l'œuvre de ce peintre que m'adressent Ethal et Welcôme comme à un médecin guérisseur. Sans s'être concertés, ces deux hommes, entre lesquels je sens je ne sais quoi d'irréparable et qui se détestent — cela, j'en suis sûr — m'envoient, l'un de Bénarès, et l'autre de Nice, au musée de la rue La Rochefoucauld comme à un merveilleux dispensaire. Et pourtant Welcôme veut me sauver, et Claudius, lui, n'aspire qu'à exaspérer mon mal.

Gustave Moreau, l'homme des sveltes Salomés ruisselantes de pierreries, des Muses porteuses de têtes coupées et des Hélènes aux robes maillées d'or vif, s'érigeant, un lys à la main, pareilles elles-mêmes à de grands lys fleuris, sur un fumier saignant de cadavres ! Gustave Moreau, l'homme des symboles et des perversités des vieilles théogonies, le poète des charniers, des champs de bataille et des sphinx, le peintre de la Douleur, de l'Extase et du Mystère, l'artiste entre tous les modernes qui s'est approché le plus de la Divinité et l'a toujours évoquée meurtrière ! Gustave Moreau, l'âme de peintre et de penseur qui m'a toujours le plus troublé !

Salomé, Hélène, l'Ennoïa fatale aux races, les Sirènes funestes à l'humanité ! A-t-il été assez hanté, lui aussi, de la cruauté symbolique des religions défuntes et des stupres divins adorés autrefois chez les peuples !

Visionnaire comme pas un, il a régné en maître dans la sphère des rêves, mais, malade jusqu'à en faire passer dans ses œuvres le frisson d'angoisse et de désespérance, il a, le maître sorcier, envoûté son époque, ensorcelé ses contemporains, contaminé d'un idéal maladif et mystique toute cette fin de siècle d'agioteurs et de banquiers ; et, sous le rayonnement de sa peinture, toute une génération de jeunes hommes s'est formée, douloureuse et alanguie, les yeux obstinément tournés vers la splendeur et la magie des jadis, toute une génération de littérateurs et de poètes surtout nostalgiquement épris, eux aussi, des longues nudités et des yeux d'épouvante et de volupté morte de ses sorcières de rêve.

Car il y a de la sorcellerie dans les pâles et silencieuses héroïnes de ses aquarelles.

C'est extasiantes et extasiées qu'il fait toujours surgir ses princesses dans leur nudité cuirassée d'orfèvrerie ; léthargiques et comme

offertes dans un demi-ensommeillement, presque spectrales tant elles sont lointaines, elles ne réveillent que plus énergiquement les sens, n'en domptent que plus sûrement la volonté avec leurs charmes de grandes fleurs passives et vénériennes, poussées dans des siècles sacrilèges et jusqu'à nous épanouies par l'occulte pouvoir des damnables souvenirs !

Ah ! celui-là peut se vanter d'avoir forcé le seuil du mystère, celui-là peut revendiquer la gloire d'avoir troublé tout son siècle. Celui-là, avec son art subtil de lapidaire et d'émailleur, a fortement aidé au faisandage de tout mon être Comme à toute une génération d'artistes malades aujourd'hui d'au-delà, il m'a donné le dangereux amour des mortes et de leurs longs regards figés et vides, les hallucinantes mortes de jadis ressuscitées par lui dans le miroir du temps.

Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux : l'ennui du dieu qui les oublie
Sur ces grèves sereines.

Les Sirènes diadémées de perles et de madré-

pores de la fameuse aquarelle, les *Sirènes* pareilles, dans leur groupe implacable et triste, à quelque monstrueux corail blanc dont les branches seraient mortes et vivraient !... Et c'est à cette œuvre morbide, à cet art périlleux et trouble qu'Éthal et Welcôme me pressent de retourner ; c'est cette œuvre, qui m'a pénétré déjà jusqu'à la souffrance, qu'ils m'assurent être la guérison.

Et cette petite idole aux prunelles émeraudées qui ricane... Car elle a beau être muette comme la matière, j'entends plus que je ne vois son rire dans la nuit.

Paris, 30 avril. — J'y suis allé, et le même soir... Quelle honte ! Si c'était là ce qu'ils voulaient, ils ont lieu d'être satisfaits, et pleinement, car l'épreuve a réussi, et au delà de toute espérance.

J'y suis donc allé et, tout droit, sans m'arrêter à la salle du premier, je me suis fait indiquer le *Triomphe d'Alexandre*, au second étage, et je me suis longtemps absorbé devant. Je le trouvais d'ailleurs incomparable, un des plus beaux morceaux du maître. C'est, dans une splendeur et un grandiose d'architecture évo-

quant toute la magie de l'Inde ancienne, un mouvement de foule, une somptuosité de figures et de cortèges, de théories de chars, de palanquins et d'éléphants ; toute une frise de défenses et de trompes encensant, adorant je ne sais quelle figure d'homme assis sur un trône inaccessible, une espèce d'autel monumental échafaudé sur des motifs de décoration chimérique, des dragons, des sphinx et d'énormes lotus ; des monstres et des fleurs.

Des fleurs encore jonchent un sol de mosaïque ; dans le fond, des eaux froides et bleues stagnent dans des viviers de marbre ; des pagodes et des temples s'y doublent, taillés à même le porphyre, l'onyx et les pierres précieuses d'une haute falaise, une abrupte falaise dont l'arabesque épique terrifie et ravit. Et là-dessus règne une atmosphère inexprimable, une poussière on dirait d'or fluide et de pétales d'iris ; tous les jaunes et tous les bleus baignent ce décor de féerie. Et de ces nuances, de cet ensemble et de tous ces détails s'émanent un charme et une telle douceur, une telle joie enivrée de vivre, si l'on pouvait, dans cette ambiance en même temps qu'un si poignant regret de n'avoir jamais connu ces époques et ces foules, que le

dégoût vous prend de ce temps et de notre civilisation et qu'il paraît tout simple d'en mourir.

Le *Triomphe d'Alexandre !* Et Welcôme m'écrit que c'est là l'atmosphère de Bénarès!

Dans la haute salle, autour de moi, véritable musée des œuvres du maître, c'étaient, du plafond à la cimaise, les dangereux fantômes déjà connus : les Salomés dansant devant Hérode, leurs chevilles cerclées de sardoines, et le geste hiératique de leur bras droit tendu; c'étaient aussi les Saint-Marc de songe aux coupoles d'ambre clair, qui servent de décor à l'immémoriale scène de luxure et de meurtre ; et puis, ailleurs, répétés jusqu'à dix fois, au pied de roches on dirait écumantes, le groupe tragique et gemmé des Sirènes, et encore Hélène errant, les yeux mi-clos, sur les murs de Troie. Et, partout, dans les Hélènes comme dans les Salomés, dans les Messalines à Suburre comme dans les Hercules chez les filles de Thestius ou dans les marais de Lerne, l'obsession des mythes antiques apparaissait, se dénonçait partout dans ce qu'ils ont de plus sinistre et de plus cruel : charniers purulents des cadavres du Sphinx, ossements blanchis des victimes de l'Hydre, monceaux de blessés, d'agonies et de râles que domine,

placide et silencieuse, la figure d'Ennoïa; têtes saignantes de saint Jean-Baptiste et d'Orphée; dernières convulsions de Sémélé se tordant, consumée, sur les genoux d'un impassible Zeus..., j'errais et chancelais dans une atmosphère de massacre et de meurtre; comme une odeur de sang flottait dans cette salle. Je me rappelais les paroles d'Ethal me vantant, un soir, dans son atelier de la rue Servandoni, l'atmosphère de beauté et d'épouvante dont s'enveloppe toujours l'homme qui a tué.

Je descendais.

La salle du premier ne comptait pas moins de cadavres.

D'un monceau de corps en putréfaction une énorme tige de lys jaillissait; viride et lisse, elle montait, droite, et, dans les pétales géants de sa fleur, portait, assise, une mystique princesse, une jeune et svelte figure de sainte auréolée, tenant d'une main le globe et de l'autre une croix; et c'est de la sanie et du sang corrompu du charnier que montait la floraison miraculeuse : tous ces meurtres aboutissaient à une angélique figure de femme.

Elle aussi avait le regard vide et fixe des Hélènes et des Salomés. Je quittais le coin de la

salle où le dangereux symbole glorifiait l'inutilité du martyre, et je prenais déjà l'escalier pour gagner la rue, le grand air et la réalité du dehors, quand, tout au bout de la vaste pièce, une grande composition m'attirait.

Entre les colonnades d'un temple ou d'un palais grec, des nudités de jeunes dieux se groupaient ou s'isolaient dans des attitudes passionnées et tragiques, les uns couronnés de fleurs, les autres chargés de joyaux comme des femmes, et plus nus que la nudité dans des ajustements raffinés et barbares, où leurs torses convulsés se moulaient. Et c'était une scène de banquet, de banquet interrompu, car des amphores et des plats de métal jonchaient les premiers plans, mêlés à des cadavres. Étendus sur les dalles, les corps se développaient, superbes, merveilleusement étirés dans leur chute, plastiquement raidis par la mort, car c'était aussi une scène de meurtre : le meurtre des prétendants dans le palais de Pénélope au retour d'Ulysse. Le héros s'apercevait au fond, debout dans l'embrasure d'une haute porte de bronze, et Minerve, la Pallas hirondelle de l'*Odyssée*, voltigeante et vertigineuse dans un nimbe de flammes, dirigeait les flèches de son arc.

Beaucoup déjà avaient porté, car le palais était rempli de morts.

Pour attendrir, le peintre les avait faits tous adolescents et cette hécatombe de jeunesse, de prétendants encore enfants donnait à toutes ces agonies une sensualité voluptueuse et cruelle qui fut connue de Tibère et de Néron.

Au milieu, tout un groupe épeuré se bousculait autour des lits de trois héros plus intrépides, qui continuaient de boire en attendant la mort. Ils n'avaient même pas quitté leurs coussins et, nonchalants et couchés, la coupe à la main, ils semblaient mépriser l'agonie hurlante et désespérée de leurs compagnons. Et une grande admiration me prenait de ce calme et de ce dédain parmi cette foule ruée d'épouvante.

Mais, entre toutes ces nudités divines, toutes de soies et de joyaux, deux m'attiraient, et non pas par la pureté de leurs lignes, mais par le charme impérieux de leurs faces, des faces de résolution et d'angoisse, dont les yeux hallucinés enivraient.

L'un, debout, dans un grand élan de tout son être, avait déchiré, ouvert ses vêtements pour mieux recevoir les coups, et, le ventre nu, toute sa jeune chair offerte dans un envol de draperies

bleuâtres, semblait adjurer les dieux et invoquer la mort.

C'était l'adolescence même se ruant au gouffre, la soif du martyre, l'offrande d'une jeune âme héroïque au trépas !

L'autre, assis dans un coin de la salle, contre une colonne aux chapiteaux de bronze vert, élevait lentement jusqu'à ses lèvres une coupe et, tranquille, avec deux profondeurs superbes dans les yeux, buvait la mort; car la coupe était empoisonnée : un pavot surnageait à demi-effeuillé, sur le breuvage ; et, à défaut de la gravité sereine du geste, la tragique illumination des prunelles l'eût dénoncée, la suprême détermination de cet amant ne voulant donner qu'un cadavre aux flèches vengeresses de l'époux.

Mais ce que je ne pouvais méconnaître et ce qui me remuait tout entier, c'étaient les yeux, les inexprimables yeux de ces deux agonies ! De quel violet le peintre les avait-il noyés? dans quel vert livide avait-il trouvé leur cernure? mais ils vivaient, ces yeux, comme deux phosphorescences et comme deux calices de fleur.

Éthal ne m'avait pas trompé. C'étaient bien les yeux de mon rêve, les yeux de mon obsession,

les yeux d'angoisse et d'épouvante dont il m'avait prédit la rencontre, regards plus beaux que tous les regards d'amour, parce que, devenus décisifs, surnaturels et, enfin, eux-mêmes dans l'affre de la dernière minute à vivre. Et sa théorie m'apparaissait enfin justifiée par le talent et le génie du peintre. Je comprenais enfin la beauté du meurtre, le fard suprême de l'épouvante, l'ineffable empire des yeux qui vont mourir.

TU N'IRAS PAS PLUS LOIN

Avril 1899. — Et pour l'obsession de ces yeux, j'ai failli tuer cette fille. Oui, j'en suis là je vais m'enivrer, m'hypnotiser de beauté devant l'œuvre d'un Gustave Moreau et je rapporte une âme d'assassin, quelle ignominie! Toute une journée je m'exalte et je m'hallucine devant les terribles phosphorences d'une peinture de poète et d'émailleur, et, le même soir, je me retrouve dans un bouge, entre l'effroi d'une rôdeuse impubère et la goguenardise menaçante d'un souteneur.

C'est la présence de cet homme qui m'a sauvé

Sans lui, sans sa brusque intervention, j'aurais refermé sur ce cou frêle de hideuses mains d'étrangleur, car elles sont devenues hideuses, mes mains! Maintenant que, rentré enfin au

logis, je les regarde de sang-froid, sous la lueur de la lampe, elles m'apparaissent déformées dans leur souplesse enveloppante, mes mains étroites aux doigts effilés et longs. Je ne leur soupçonnais pas tant de force... Elles me font l'effet de serres, maintenant que j'ai senti dans leur étau une agonie s'effarer et demander grâce. Comme le pouce est long! Je ne l'avais jamais tant remarqué.

Quand je réfléchis pourtant, je ne puis croire que la hantise des inexprimables yeux des *Prétendants* ait pu me conduire où je suis descendu, et pourtant, quand dans cette chambre d'hôtel j'ai pris à la nuque cette fillette épeurée, c'est bien l'affre de la dernière minute à vivre que je cherchais dans ses prunelles; mais aussi pourquoi avait-elle cette forme et cette qualité d'yeux?

Je revivrai toujours cette seconde : je me suis senti sombrer dans un tel vertige de sensations et de vide que j'ai cru que je devenais un dieu, qu'une seconde nature se faisait jour en moi et que je tenais enfin l'insaisissable. Quelle piteuse et banale aventure!

Cette promenade à vau-l'eau parmi cette fête de faubourg, le relent de graillon, de sueur et

de loques sales d'une sortie d'atelier sous les arbres déjà poussiéreux de cette avenue, et, parmi la flânerie éreintée d'ouvriers musant aux baraques, les allées et venues de cette gamine.

Dix-sept ans à peine, un peu de chair tendre et blonde entrevue, très blanche, par l'entre-bâillement d'un caraco, la nuque dorée et les joues d'une maturité rose, déjà hâlées, d'un autre ton que la gorge et le cou; l'air encore paysan et frais malgré la livrée de la prostitution.

La mine fermée, comme attelée à une tâche, elle déambulait dans la fête, à la fois obstinée et très lasse, pas jolie, mais pire avec son air de petite vierge maussade et sa façon gauche de relever sa robe sur le drap rouge de son jupon Une débutante, cela sautait aux yeux; quelque pauvre petite bonne débauchée de la veille et que devait surveiller, à quelques pas plus loin, la flânerie aux aguets de quelque affreux voyou.

Elle passait deux fois auprès de moi, balbutiant d'une voix indistincte quelques obscénités apprises, jetait un rapide clin d'yeux du côté des agents et repartait en chasse, évidemment étranglée de terreur et tristement novice dans

son métier de rôdeuse. Sa maladresse m'intéressa et, plus par pitié que par vice, je me mis à la suivre, je lui emboîtai le pas. La petite s'apercevait de mon manège et, au coin de la rue, se retournait brusquement, me faisait face et, ses grands yeux enfin levés sur moi : « Vous payez un verre? Il en fait une soif, » jargonnait-elle dans l'affreux argot des rencontres de faubourg.

Ses yeux! Les prunelles en étaient à la fois bleues et violettes, irisées et changeantes et d'une expression si triste, si craintive surtout. Une gosse! J'eus d'abord la pitié bien plus que le désir. Moi, le duc de Freneuse, j'emmenai dîner près d'une gare cette petite prostituée de Vaugirard. Elle était effarée, ahurie, ne croyait pas à l'aubaine de ce dîner dans un restaurant avec un client bien mis ; les gens avec qui elle avait affaire étaient plus expéditifs. Je lui parlais doucement, consultais son goût pour le menu.

Jusqu'alors je n'avais regardé que ses yeux, tout au charme de leur nuance indéfinissable et profonde, peut-être déjà pris au ragoût délicieux de la terreur, car c'est de la terreur que je lui inspirais ; mon amabilité, mes petits

soins, ma douceur redoublaient ses inquiétudes. L'homme qui en vivait devait nous avoir suivis et nous surveiller du dehors. Elle n'avait pour moi que cabrements et reculs; les prunelles fixes, agrandies, elle avait l'air d'une petite âme en danger qui se convulse et se contient pour ne pas crier au secours; et ses effarements décageaient sourdement en moi une bête fauve, dont je sentais monter impérieusement le rut.

Oh! Néron buvant avec délices les larmes des martyrs, la volupté sinistre des Augustans jetant aux prétoriens la pudeur et l'effroi des vierges chrétiennes, les éclampsies de joie forcenée et féroce, dont s'emplissaient les lieux infâmes avant les jeux sanglants du cirque, et les jeunes filles, les enfants et les femmes livrés deux fois aux bêtes, au tigre et à l'homme!

La joie entre toutes iconoclaste et cruelle d'écraser une faiblesse et de briser une tige, la triomphante ignominie de la force se plaisant à broyer toutes les fragilités! C'est toute cette boue et toute cette fièvre qui me crispèrent les mains et me bourdonnèrent aux tempes quand, une fois dans la chambre, l'enfant aux grands yeux tristes refusa de se dévêtir. Elle n'avait pas

le temps, je devais faire vite; elle demeurait chez ses parents, ils avaient dû dîner sans elle; son père était brutal, elle aurait des ennuis à cause de moi, et toutes les défaites ordinaires de ces fausses apprenties, en pareil cas.

La vérité est qu'elle avait peur, peur de moi et de mes regards qui devaient flamber, étranges; elle s'était assise sur le lit et, d'instinct, avec un geste de victime, avait croisé ses mains sur sa camisole que j'essayais de déboutonner, une affreuse fièvre au bout des doigts; et comme j'insistais, devenu brutal, elle se redressait, et, dans un mouvement d'épouvante et peut-être de révolte : — L'argent d'abord! ânonnait une voix rauque; et, souple comme une anguille, elle glissait hors de mon étreinte et se réfugiait dans un angle. Elle avait la manifeste horreur de moi.

Alors je vis rouge. La pensée que cette petite rouleuse se refusait à moi, moi, le duc de Freneuse, l'ex-amant des Willie et des Izé Kranile, dont les caprices sont cotés et implorés chez tous les trafiquants de chair de Londres et de Paris, cette pensée m'exaspéra. Les prunelles violettes, devenues immenses, me fascinèrent et m'entraînèrent à la fois. Une cha-

.eur de four m'affolait, suffocante; j'étranglais de rage et de désir. Ce fut un besoin de saisir ce corps frissonnant et craintif, de forcer son recul, de le broyer et de le pétrir... Et mes deux mains, saisissant la gamine à la gorge, l'étendirent tout de son long sur le lit; de toutes mes forces je pesais sur elle, lèvre à lèvre et les yeux attachés sur ses yeux. — « Sotte, petite sotte! » étouffais-je entre mes dents. Et, pendant que mes doigts s'enfonçaient lentement dans sa chair, je regardais ravi s'irradier le bleu foncé de ses prunelles, je sentais ses seins palpiter sous moi.

« Mathias ! Mathias ! » soufflait la petite dans un râle. Un coup d'épaule enfonçait la porte, une main m'empoignait la nuque, me soulevait par le collet de ma jaquette et me jetait debout dans la chambre.

« Eh ! qu'est-ce qu'y a! Monsieur veut une purge, on fait du mal à la gosse? » Et l'homme, un ignoble zingueur, pas jeune, les joues sales d'une barbe de trois jours, avec autour du cou le foulard lâche des professionnels, me toisait du haut de ses petits yeux bougeurs, des yeux mobiles, inquiétants et inquiets de bête fauve; et puis, l'examen passé, un doigt roulé dans

sa moustache, l'autre main enfoncée dans la poche de sa cotte de velours : « Eh bien, Toinette, qu'est-ce qu'il a, monsieur? »

Et, me fouettant d'un clignement d'yeux complice : « Allons, au refile. »

C'était un guet-apens, j'aimais mieux cela. J'avais pris dans la basque de ma jaquette le revolver qui ne me quitte jamais; je l'armai et, de ma main gauche restée libre, cueillant quelques louis dans mon gilet : « De la musique? goguenardai-je à mon tour en employant leur affreux argot, ça ne prend pas avec moi, je connais la chanson; la petite est mineure, n'est-ce pas? Mais je l'ai cueillie racolant. Vous êtes bons tous les deux pour la Tour, mais ça ne vaut pas même une plainte. Vous ne savez pas travailler; il faudrait que je vous dresse. Allons, la porte, rangez-vous ou Bibi va parler. » Et j'élevai mon revolver.

L'homme m'écoutait complaisamment. Mon argot l'intéressait, mes louis aussi et les bagues de mes doigts bien davantage, car il ne quittait pas mes mains du regard. Il esquissait un salut de danseur, et, la mine tout à fait obséquieuse : « Monsieur est de la haute, mais nous savons vivre. Oui, la petite est ma marmite, mais nous

sommes honnêtes dans le métier. Toinette aurait marché pour cent sous, peut-être la double thune avec vous à cause des nippes, mais que vouliez-vous lui faire, à cette enfant? Vous lui avez fait mal qu'elle a crié. Quelque sale histoire de rupin! Allons, Toinette, jaspine un peu; quéque monsieur t'a fait? Laissez-la, cette enfant, qu'elle s'explique. »

Maintenant la petite, effarée, blottie contre son protecteur, balbutiait la rencontre et la scène avec de grands gestes; et l'homme, la prunelle allumée, écoutait; sa face sinistre s'était éclairée, il me considérait maintenant avec bienveillance.

« Allons, faisait-il, en raflant les trois louis que j'avais posés sur la table, je vois ce que c'est, il suffit de s'entendre. Allons, morveuse, oust, dehors, vide le plancher, gâte-métier! Faut l'excuser, c'est jeune, ça ne connaît pas la vie; il y a des gens parfois si drôles, elle a pris peur. Va m'attendre chez le marchand de vins, en bas, et fais demander Nénest, le petit imprimeur, l'apprenti qu'est avec la grosse Marie depuis dix jours, le gosse qu'elle a recueilli et qui loge chez elle; la grosse Marie, t'es donc bouchée?» et il levait la main sur la fillette, « la

grosse Marie, qui fait le coin du troquet de la rue Lecourbe; dis-lui qu'elle vienne avec Nénest, amène-les chez mon marchand de vins tous deux, je descends avec Monsieur. Tiens, pour boire! », et il jetait cent sous à la petite, et quand la malheureuse fut sortie : « Suffit de s'entendre..., si Monsieur s'était expliqué... Moi, je suis dessalé, je suis pas dur, je vois les choses tout de suite, moi. Il fallait le dire, on aurait trouvé ce qu'il faut à monsieur. J'ai votre affaire. » Et, s'effaçant devant moi, la porte grande ouverte : « Prenez donc la peine, monsieur... »

En être venu là, porter imprimé sur mes traits un tel masque qu'on arrive à me chuchoter, en plein Grenelle et Vaugirard, les propositions murmurées dans les rues du Caire et sur les quais de Naples!

Et c'est devant la peinture de Gustave Moreau que j'ai été cueillir l'âme de ce masque. Où ne suis-je, mon Dieu! et je n'ai même pas tué l'être qui m'a osé parler ainsi. Ethal a donc tout supprimé en moi!

DATE LILIA

Paris, 15 mai. — « Nice. Mon procès est gagné. Le portrait de la marquise Eddy et quelques autres ont quitté Londres, il y a cinq jours ; un télégramme de Rothner m'annonce qu'ils sont arrivés depuis hier en gare. Je pars en prendre livraison moi-même ; le tout sera déballé et visible dans mon atelier demain soir. Venez donc faire connaissance avec cette exquise lady Kerneby, dont le divorce vient de me rendre à mes pinceaux. Elle continue toujours à mourir lentement dans le printemps bleu et or de la Riviera ; son agonie lui donne des tons... J'ai hâte de rentrer à Paris ajouter quelques retouches à ma toile. Cette petite marquise phtisique m'aura posé, sans le savoir, un chef-d'œuvre. Je l'ai commencée déjà malade, je

l'aurai achevée moribonde : ce sera, je crois, un peu mieux qu'une variation sur visage de femme... Elle et mon buste de cire, d'après le petit modèle napolitain, auront été les deux grandes émotions de ma vie... émotions d'art, entendons-nous ; mais ce sont les plus poignantes et les plus riches en sensations complexes. Vous n'êtes qu'un dilettante, vous, mon cher duc, mais vous comprendrez ma joie et mon orgueil devant le portrait de demain.

« Vous verrez aussi combien la marquise Eddy ressemble à son frère. Vous trouverez, rue Servandoni, quelques autres œuvres aussi de votre Ethal : mon croquis de la duchesse de Searley, la pauvre petite pairesse qui mourut si malheureusement quelques jours après l'achèvement de son portrait, et mon pastel de la marquise de Beacoscome, la plus neurasthénique des Américaines épousées à Londres et que les séances avaient tellement exténuée que je n'ai jamais pu l'achever... Parfaitement : mon atelier fut mis en interdit par ordonnance des médecins. Rassurez-vous : la marquise de Beacoscome n'est pas morte ; elle doit être, à l'heure qu'il est, en Chine ; le marquis a été nommé ambassadeur à Pékin. Je ne vous convie

donc pas tout à fait à un bal de victimes. A demain, n'est-ce pas? C'est tout mon atelier de Londres qui a émigré chez moi. Venez vers sept heures : en mai, le jour de sept heures est admirable.

« Votre
« Claudius Éthal. »

Et la lettre est datée du 14. C'est donc ce soir, à sept heures, que Claudius m'invite à contempler les coupables beautés de langueur et d'agonie de ces fameux portraits meurtriers.

La duchesse de Searley, la marquise de Beacoscome... Et toute la conversation de Pierre de Téramond me revient, et le souvenir de sa visite en août dernier, il n'y a pas un an.

« Il a chez lui certaines cigarettes préparées qui provoquent aux pires débauches, et la jeune duchesse de Searley serait morte en six mois pour avoir respiré pendant ses séances d'étranges et capiteuses fleurs.

« Quant à la marquise de Beacoscome, elle a cessé, par ordre des médecins, de donner la pose à Éthal ; sa neurasthénie s'exaspérait dans l'atmosphère de ce hall éternellement fleuri de tubéreuses et de liliums ; elle s'y sentait mourir.

« Ces fleurs, dont la propriété était de nacrer la peau et de cerner délicieusement les yeux de qui les respirait, ces fleurs éveilleuses de cernes touchants et de pâleurs merveilleuses, dégageaient un miasme de mort. Par amour de la beauté, par ferveur des longs regards noyés et des carnations délicates, Claudius Ethal empoisonnait ses modèles ; ce semeur d'agonies cultivait la langueur. »

Oui, c'étaient bien là les propos de Téramond, la légende redoutable établie autour du peintre, le bruit des cercles, l'écho de Londres.

Et Barbe-Bleue me convie à venir visiter ses mortes pour ce soir.

Paris, 16 mai, quatre heures du matin. — J'ai tué Ethal !

Je ne pouvais plus ! La vie était devenue odieuse, l'air irrespirable. J'ai tué. Je me suis délivré et j'ai délivré, car, en supprimant cet homme, j'ai la conscience d'en avoir sauvé d'autres ! C'est un élément de corruption, c'est un germe de mort embusqué, une larve guetteuse aux mains d'ombre tendues vers tout ce qui était jeune, vers toutes les faiblesses et toutes les ignorances, que j'ai anéanti. J'ai

libéré Welcôme (cela, j'en suis sûr) ; j'ai sauvé peut-être cette douce marquise Eddy, dont il volait l'âme et tyrannisait l'agonie ; j'ai peut-être rompu le charme affreux qu'il avait jeté sur la marquise de Beacoscome. Car cet homme était plus qu'un empoisonneur : c'était aussi un sorcier, et, en l'empoisonnant avec sa propre main, j'ai été un instrument inconscient et justicier du sort ; j'ai été le bras levé par une volonté plus forte que ma propre volonté ; j'ai achevé le geste dont il menaçait le monde, et j'ai accompli son destin.

Et l'enchanteur est mort de son enchantement...

Et je me suis sauvé moi-même... J'ai agi aussi par peur, par instinct de légitime défense : je l'ai tué pour n'être pas tué, car c'est au suicide et à pis peut-être que me conduisait cet Ethal, et c'est pour m'excuser que j'invoque maintenant le salut des autres. Quand j'ai brisé sur ses dents l'affreuse émeraude ce n'est pas aux autres que je pensais, mais à moi seul. Et voilà pourquoi je ne suis qu'un vulgaire meurtrier, pas même un assassin passionnel qui tue pour le plaisir de tuer,

l'assassin de volupté que j'aurais pu être, mais le bourgeois ahuri qui tire en tremblant sur le cambrioleur qu'une chute de meubles a dénoncé.

J'ai tué Ethal! Comment cela s'est-il fait? Certes, je le haïssais, mais je le craignais encore plus. Et je suis encore là, essayant de rassembler mes idées à la lueur de ces deux candélabres dans le silence de la demeure endormie, et je ne peux pas! je ne peux pas! Les mots et les images se heurtent dans ma pauvre tête vide, où ballotte une chose douloureuse qui est mon cerveau liquéfié et meurtri; mes tempes bourdonnent; j'ai la peau sèche, la bouche amère, et, derrière les persiennes closes, il fait déjà grand jour.

Dans l'hôtel, personne ne m'a vu rentrer; je n'ai pas demandé la porte au concierge; j'ai ouvert moi-même avec ma clef et me suis glissé dans l'ombre comme un voleur... non : comme un assassin.

Welcôme aussi a tué, prétendait Ethal. Nous sommes deux maintenant. Oui, nous pouvons nous donner la main. Il m'avait dit que je tuerais un jour, que j'en arriverais là, je me souviens. Il le savait donc? Si je pouvais croire

qu'il me soupçonne, je le supprimerais, lui aussi ; je ne veux pas être un assassin, moi, le duc de Freneuse.

Si je pouvais dormir ! Je voudrais, avant tout, ressusciter cette scène, écrire, minute par minute, comment je l'ai vécue et comment je fus amené... Oh ! j'ai mal... Allons, une piqûre de morphine, et que je tombe dans le sommeil comme dans un trou. Je me ressaisirai demain

Même jour, dix heures du matin. — Ce fut très simple. Il m'avait dit : « à sept heures » ; à sept heures, j'étais chez lui. Ce fut sa volontaire et vigoureuse poignée de main, son étreinte d'étau. Il avait toutes ses bagues, les perles monstrueuses et livides pareilles à des pustules de nacre, et, au médius, la gemme glauque égratignée d'une griffe d'argent, la bague de Philippe II lui-même, le modèle de l'Escurial. Et c'est à cette lueur verte qu'allait immédiatement mon regard, en pénétrant ce ce soir-là chez lui.

« Le bal des victimes ! clamait-il, en renouvelant l'odieuse plaisanterie de sa lettre. Cela va bien. Ménagez-vous, mon cher duc : je vous

trouve un peu jaune. Allons, venez voir comme elles sont jolies. »

Le cabotin ! Son atelier était, de haut en bas, fleuri de tubéreuses et de grands lys. Toute la floraison blanche et capiteuse dont il avait empoisonné les séances des modèles, Ethal l'avait voulue autour des portraits pour faire mieux siennes les ressemblances dérobées à ces femmes ou, qui sait? pour m'impressionner davantage et m'inféoder plus étroitement à lui, car, il le savait bien, je ne pouvais ignorer la légende.

Cet Ethal! Il lisait en moi à livre ouvert. « Comme pour une veillée de mortes », goguenardait-il en me faisant remarquer les fleurs. « Ne sont-elles pas elles-mêmes trois beaux lys, mais trois lys délicieusement endoloris, trois grands lys blancs qui se fanent? »

Une grâce étrange et navrante
Est dans le blanc trépas des lys.

« La duchesse de Searley : à tout seigneur tout honneur. Pour celle-là, il n'y a pas métaphore : la duchesse est vraiment morte. Croyez que je n'y suis pour rien. Je cultive seulement une légende, à Londres et à Paris aussi : c'est

la seule condition à laquelle on vous reconnaisse du génie. »

Elle aimait trop les fleurs, c'est ce qui l'a tuée.

Et les lèvres retroussées dans un rictus de carnassier, toutes ses fortes dents apparentes : « Voyez quelle petite vierge cela était ! On ne lui prêtait pas moins de trois amants. Regardez-moi cette candeur, et les yeux surtout, les grands yeux bleus, d'une eau si pure dans l'ombre portée des cils, et la délicatesse du nez. On les sent vibrer, n'est-ce pas? ses narines. C'était une petite femme de nacre, et ce n'est qu'une esquisse pourtant. »

Dans un haut cadre de chêne ciré, c'était une grande toile bise dont le milieu seul semblait vivre. D'un flot de mousseline et de linon jetés comme dans un portrait de Reynolds, une frêle figure de jeune femme, ou plutôt de jeune fille, émergeait, tendrement nimbée de lumière blonde. Où Ethal avait-il pu prendre cette science du clair-obscur et de l'enveloppement?

Du fond monotone et bis de la toile, à peine préparée, le visage et la gorge de la jeune duchesse émanaient à la manière d'un parfum.

Peinture psychique, pour ainsi dire : sous l'envol des linons, la fragilité de cette taille, l'ovale aminci de ce visage étaient d'une âme encore plus que d'une fleur.

La duchesse de Searley ! C'était à la fois la minceur d'une tige et la transparence d'un calice d'iris blanc baigné dans une lueur ; créature irréelle de grâce et d'aristocratie, déjà lointaine comme une apparition et que l'on sentait vouée à l'irréparable et à la mort. Oh ! la profondeur étonnée de ses grands yeux couleur de source ! Je ne pouvais me lasser de la regarder. Autant qu'une pairesse anglaise peut ressembler à une courtisane, l'esquisse de Claudius me rappelait douloureusement Willie Stephenson. C'était bien le même cou frêle et blanc qui appelait l'étranglement ou la hache, une nuque d'ambre et de neige faite pour l'échafaud, une de ces beautés de luxe et de race dont la délicatesse offusque et exaspère, un défi de l'atavisme, un spécimen d'humanité précieuse et rare qui attire l'émeute et la foudre et la mort.

« Charmante, n'est-ce pas ? grasseyait à la parisienne la voix moqueuse d'Ethal. Un Caligula l'eût fait violer au cirque, aux applaudis-

sements de toute la tourbe romaine. Je vous l'ai dit, un vrai lys.

> La souffrance les divinise.
> Leur élégance et leur pâleur
> Dans le grand cornet de Venise
> Semblent un martyre de fleur.

« Mieux que charmante : touchante. Or, ce petit ange-là avait par lui-même trois cent mille francs de rente, et Tomy Sternett... le **gros** commanditaire de la maison Humphrey et C^ie^, soldait tous ses paris de courses de l'année, y compris ses folies d'Epsom, le jour du Derby (cette enfant était joueuse) ; une bagatelle de quatre-vingt mille livres sterling au bas mot, qui donnait à Sternett accès à la table et au lit. Oui, cette idéalité-là... Et il n'y avait pas que lui, mon cher Freneuse : il y en avait deux autres. Si je m'en souvenais, je vous citerais les noms. »

L'homme aux mains baguées continuait de baver sur les lys.

LE MEURTRE

C'était le tour des autres maintenant.

La marquise de Beacoscome était traitée au pastel ; mais une énergie singulière, une espèce de frénésie en avaient comme écrasé et violenté les couleurs. C'est par traits brefs et saccadés que son buste plein jaillissait dans des zébrures de gris et de blanc mises là pour des cassures d'étoffe, les gros plis miroités d'une robe de satin. Éthal avait dû la peindre dans la hâte et dans la fièvre ; des lueurs de perles, indiquées — on eût dit à la craie — couraient dans les étoffes ; c'était le faire sûr et hautain, presque bâclé dans le dédain des détails, d'un Antonio Moro ou d'un Goya.

Antonio Moro ! Et à la dérobée je ne pouvais m'empêcher de regarder Claudius. Il était bien l'effarant sosie du gnome encapuchonné du

naître flamand. Sous le frac de soirée (puisque nous devions dîner ensemble), il imposait à crier le souvenir du portrait du Louvre. C'était bien là la tête énorme, l'encolure épaisse, le torse trop long sur les jambes trop courtes, le je ne sais quoi de tortu et d'oblique qu'Antonio Moro a mis dans son nain. Ces sourcils en brous sailles et ce nez renifleur étaient ceux du bouf fon du duc d'Albe, du bouffon surtout la malice embusquée sous les paupières pesantes ; et c'est cette malice, attentive à mon examen, qui lui faisait, j'en suis sûr, donner la pose même du portrait et qui le guindait prétentieux et campé, le poing sur la hanche, pendant qu'il me détaillait les beautés de la Beacoscome et me les désignait de son horrible main.

« La plus belle des trois ! déclarait le peintre en me promenant presque à la hauteur des lèvres les pâleurs nacrées de ses énormes bagues, regardez-moi la splendeur de cette chair. C'est l triomphe de la carnation blonde, des chairs d parvenue, car l'appauvrissement d'une fin d race n'y a pas encore mis les tons blets, violacés ou verdâtres chers à Van Dyck comme à Velazquez. C'est du sang de trappeur et de jeune matelot qui fleurit sous cette peau de million-

naire, mais il y avait en elle un tel désir et une telle volonté de précipiter les choses et de rattraper par elle-même le temps perdu chez ses auteurs ! Elle avait la vocation du snobisme. Elle courait à l'éther, à la morphine, aux veilles et à l'insomnie, comme d'autres chez les couturiers ; je lui avais persuadé que cela nacrait, affinait et fanait exquisement les joues et les yeux, et elle aspirait de toute son âme à perdre sa fraîcheur. Quelle dinde ! Froide à donner l'onglée à un Parisien d'août, elle aurait pris comme amant le dernier Irlandais des quais aussi tranquillement que le plus beau des horse-guards si j'avais voulu lui persuader qu'il était du dernier « swell » de le faire ; elle me prenait pour l'arbitre des élégances et tout son hôtel de Piccadilly empestait la tubéreuse et le lilium, parce qu'elle en avait vu chez moi. Elle était cubiquement bête. Oh ! les heures pesantes de ces séances quand elle venait donner la pose ! J'espérais toujours qu'elle finirait par prendre mal et déraillir dans cet atelier bondé de fleurs, mais elle avait un tempérament de cheval, ses yeux seuls pâlissaient, et elle demeurait rose, de ce ton ferme et inaltérable de pétale de camélia. Ah ! elle m'a bien assommé. Ce sont ses méde-

cins qui lui ont interdit mon atelier. D'ailleurs, vous voyez, aucun mystère, aucun charme dans ses prunelles pourtant d'un assez beau violet; c'est la grosse perle sans orient qui ne se nacre que lorsqu'elle va mourir, un superbe lys de pleine terre, et nous n'aimons que ceux de serre chaude.

« Ce qu'elle doit ennuyer maintenant les Chinois !

« Ah ! ce n'était pas l'attirance de ce petit buste. »

Et négligemment il posait sa main sèche et griffue sur la face de cire d'Angelotto, le buste italien qu'il avait sorti de son retrait et que je n'avais pas encore remarqué.

Angelotto, c'était son orgueil et son triomphe. Il y avait toute une agonie dans cette œuvre. Il l'avait modelée avec une joie savamment prolongée de lentes souffrances et d'affreuses terreurs, et sous ses doigts larmés de perles énormes, la face de douleur du petit modèle phtisique semblait se crisper et pâlir.

« Celle-là, c'est tout autre chose, faisait Éthal en se décidant à retirer sa main. Que dites-vous de cette physionomie ? »

C'était une toile toute en longueur, encadrée

d'argent, comme certains tableaux de Potsdam et des musées royaux d'Allemagne, une toile on eût dit envahie d'ombre et qu'un soupirail invisible éclairait : intérieur de crypte ou boudoir funèbre. Assise sur un somno tendu de satin bleu glacé, gainée elle-même dans un fourreau de satin lunaire, une énigmatique figure de femme s'y découvrait. L'air d'une impératrice Joséphine dans sa robe du premier Empire, le chignon haut, étoilé de turquoises, très immobile et très nue, la chair des bras et des épaules avait l'éclat morbide et froid du nénuphar ; une ceinture d'émail soutenait la gorge haute et, dans la face extasiée et raidie, s'irradiaient deux larges yeux, deux immenses prunelles d'un bleu liquide et sombre. C'était l'ovale exquis d'un visage de nymphe, mais c'était la pâleur inspirée d'une sybille, le regard agrandi d'une prêtresse qui voit le dieu ; une chevelure brune coiffait la femme de nuit.

Oh ! l'eurythmie de cette pose avec l'écartement des deux bras appuyant leurs mains sur le somno, l'angoisse hallucinée de toute cette figure attentive, le dessin effilé de ses doigts, et la courbe lente, comme d'un cou de cygne, de ses bras frêles, l'étrange caractère d'hypnose

de cette petite Diane du Consulat ! « N'est-ce pas qu'elle est bien lunaire et nocturne parmi toutes ces luminosités bleues ? — soulignait une voix tout à côté de moi, — et c'est bien le cadre qu'il fallait, à la fois pompeux et glacé, pas sinistre, mais funèbre, à cette petite nymphe de l'Érèbe. L'arc de la bouche, l'avez-vous remarqué ? Eh bien, cette Hécate aux trois visages, cette petite prêtresse d'Artémis en Tauride, cette Iphigénie de Glück, c'est la sœur de Welcôme, la marquise Eddy en personne. Vous ne trouvez pas qu'elle lui ressemble ? Regardez donc ses yeux. »

Cet homme, il parlait haut dans mon âme, c'était ma pensée même qu'il articulait. Maintenant qu'il m'avait fait les honneurs du portrait, quelle infamie allait-il me débiter sur la femme ? Et je me rappelais l'hallucinante tumerie de l'opium donnée dans ce même atelier et les affreuses histoires complaisamment bavées sur toutes les invitées de ce soir mémorable. Pas une n'avait trouvé grâce, et, depuis l'inceste de Maud White jusqu'au passé vénal de la duchesse d'Allorneyshare, toutes les boues, toutes les ignominies et toutes les luxures avaient été lentement remuées par cet Anglais abominable,

éclaboussant tour à tour la marquise Naydorff et les princesses de Seiryman-Frileuse et Olga Myrianinska.

De toutes les femmes rencontrées chez lui, ce soir-là, il avait dégagé autant d'effarantes silhouettes, déformations presque géniales d'observateur et de visionnaire, et à un moment donné, au milieu d'une assistance de goules et de larves créées par son imagination, il avait pu sans trop d'invraisemblance me souffler à l'oreille : « Nous sommes au sabbat », sûr d'une atmosphère de cauchemar. D'ailleurs, ce soir-là, chez Éthal, les mâles valaient les femelles; les femelles, les mâles ; le troupeau de Fredy Schappman et des Anglais poncés et fleuris de gardénias, tous plus ou moins en fuite de Londres, n'avait rien à envier au trio des grandes dames étrangères, et, comme réputation, comte de Muzarett et princesse de Frileuse pouvaient se donner la main ; mais, du moins, ce soir-là, les odieux propos chuchotés étaient-ils justifiés par l'allure des gens et la notoriété des tares. Sans les noms, la haute situation nobiliaire et la fortune des uns et des autres, une descente de police eût été tout indiquée chez Éthal. Ses invités ! Je n'avais eu qu'à les regarder pour

comprendre à quel point Claudius avait dit vrai en me conviant à venir voir quelques monstres. D'ailleurs, il avait dû leur chuchoter la même formule en parlant de moi : je faisais partie de sa collection et nous étions tous de vieilles connaissances, ou pis, destinés à nous connaître dans le vertige, hélas ! si limité de notre cycle infâme ; mais toute la ménagerie réunie, cette nuit, chez Claudius, avait bec et ongles et pouvait se défendre. Je sais bien que tous les fauves, dans la civilisation, sont domptés par la peur ou par les intérêts, et que l'hypocrisie met des masques humains aux gueules comme aux mufles ; et cette nuit-là, la vanité les tenait tous en laisse, toutefois tout prêts à mordre en brisant entraves et muselières, si le dompteur était allé trop loin, et j'avais supporté Éthal dans ce rôle de montreur de bêtes, car ces monstres vivaient.

C'est à contempler des images et des fantômes que Claudius me conviait maintenant, dans l'or fluide de cette fin de belle journée de mai, trois portraits de femmes, presque trois portraits de mortes, puisqu'une déjà défunte et l'autre agonisante ; le décor était le même, et, dans cet atelier illuminé de floraisons blanches, Éthal recommençait et continuait son œuvre de des-

truction. Il souillait et salissait à plaisir la mémoire et la réputation de ces femmes ! Avec une joie iconoclaste, il remuait de la boue sur leur avenir, en entassait sur leur passé, et c'était comme des immondices jetées à pelletées sur des lys, des coups de pioche à même des précieuses choses fragiles, impeccables et blanches, que chaque parole brisait, polluait, effritait.

Oh ! ce massacreur d'âmes et de fleurs, cet éveilleur de tares, ce féroce et joyeux faucheur d'illusions, ce tueur de rêves, ce semeur de doutes, ce fauteur de désespoirs, qu'allait-il me dire sur lady Kerneby ? De quel stigmate allait-il marquer ce fatal et doux visage, dont les larges prunelles me rappelaient si douloureusement celles de Thomas ? Et ma peur d'entendre d'irréparables choses me faisait supplier en moi-même : » Pas celle-là, non, de grâce, ne touchez pas à celle-là ! »

Il l'avait gardée pour la dernière comme une proie de choix, et, sûr de ses effets, en artiste qui ménage et prépare son public, il s'asseyait sur un divan, me faisait signe d'y prendre place et, après une pause : « Celle-là, scandait-il d'un air entendu, et ses mots, comme découpés à l'emporte-pièce, sonnaient étrangement dans le

silence, celle-là, c'est la digne sœur de notre cher Welcôme. » Et sous les paupières lourdes, ses petits yeux brillaient, riaient d'une joie féroce. Il sentait qu'il me faisait mal et toute sa face de gnome s'en était illuminée. Il savourait mon angoisse et de nouveau se taisait. « Thomas est son frère naturel, je vous l'ai déjà dit, n'est-ce pas? et frère de mère, ce qui est toute une histoire. La grossesse de Georgina Melldon a été un des grands scandales de la société anglaise, il y a trente ans ; un jeune fermier irlandais en fut l'auteur. Il fait très chaud, en août, en Irlande, et la famille de Georgina passait l'été dans ses terres. On n'épouse pas un fermier, la jeune fille alla faire ses couches au printemps suivant en Écosse. Thomas Welcôme, irlandais de père, est écossais de naissance ; la marquise Eddy n'en est pas moins la fille très légitime du comte Reginald Sussex ; cette Georgina était si belle, il faut bien que je vous explique les atavismes. »

Je ne l'écoutais plus. Tout en parlant, les reins accotés aux coussins du divan, Éthal avait étendu le bras et, machinalement, sa main s'était reposée sur la chevelure de cire peinte du buste italien ; il trônait là sur un piédouche à quel-

ques pas de lui ; et je ne voyais plus que cette main.

Bossués de métal et de nacre, les doigts crispés, autant de griffes, pétrissaient le front bombé d'Angelotto. C'était une serre de vautour abattue sur l'effigie du pauvre enfant ; au milieu de toutes ces perles, l'émeraude empoisonnée, tel un œil, luisait, et sous l'étreinte de la main cruelle, il me semblait voir la face douloureuse se convulser lentement et souffrir.

Éthal débitait toujours ses infamies. Que disait-il ? Je ne sais plus, mais, sombré dans une espèce d'hallucination, je voyais successivement entre ses doigts de volonté et de fièvre d'autres faces connues se faner et pâlir, et c'était l'ovale aminci et les grands yeux de bleuet de la petite duchesse, et c'était la splendeur de fleur rose de la Beacoscome, et c'était enfin le visage de pâleur et les yeux d'extase de la marquise Eddy. Oh ! cette main d'empoisonneur refermée sur toutes ces tempes douloureuses et meurtries ! Des lividités semblaient couler le long des bagues humides, telles d'innomables sueurs, et quand, dans cette armature de joyaux blêmes, je vis, après tant d'agonies, surgir la face défaite et les yeux d'épouvante de Thomas

lui-même, je me levai, dressé dans un sursaut d'horreur, haine ou horreur, horreur et haine, et, sans savoir pourquoi, poussé par une volonté étrangère à la mienne, je me jetai sur Éthal, et, d'une main, lui maintenant le front renversé, lui pétrissant à mon tour et cruellement les cheveux et le crâne, de l'autre, je me saisis de son horrible main aux plus horribles bagues, et la lui entrai violemment dans la bouche, sa bouche salissante pleine des noms de Thomas et d'Eddy et, ravi à mon tour de voir ses petits yeux s'agrandir d'épouvante, je heurtai brutalement le chaton de ses bagues à l'émail de ses dents, et j'y brisai en trois coups l'émeraude vénéneuse.

Éthal, arc-bouté sur ses reins, essayait de se lever et cherchait à mordre : il ne mordait que ses doigts, le misérable ! Sa main restée libre m'avait saisi au cou et s'efforçait de m'étrangler, mais je lui tenais toujours la tête à la renverse et la contraignais à boire ; la gemme brisée était vide, sa main ne me serrait plus que faiblement, une sueur lourde perlait sur sa face ; sa poitrine se soulevait et s'abaissait comme un soufflet de forge, deux prunelles vitreuses avaient roulé, telles deux billes, vers les tempes tout à coup creusées ; puis elles chavirèrent

sous les paupières qui ne continrent plus que du blanc, et tout ce corps crispé se détendit.

« *Actum est.* » Autour de moi, c'était la veillée blanche et funèbre des fleurs.

La tête gisait sur l'épaule, la bouche hideusement ouverte : la main aux bagues avait glissé sur la poitrine, je la posai à côté de lui sur un coussin ; la duchesse de Searley souriait dans son cadre, la Beacoscome se cambrait, hautaine, hors des zébrures des étoffes, le regard de Welcôme me suivait à travers les yeux de la marquise Eddy, à la fois atterrés et complices, et je ne regrettais rien.

Je défripai mon devant de chemise, renouai tranquillement ma cravate, ouvris la porte de l'antichambre et descendis l'escalier.

LA DÉESSE

29 mai 1899. — Six heures du soir. Je sors de l'atelier d'Ethal, j'y ai été confronté avec le cadavre. Je dis confronté : confrontation est un bien gros mot, puisque l'ombre d'un soupçon ne m'a même pas effleuré et que j'ai été appelé là comme ami du mort, prié par le commissaire d'éclairer, de renseigner la justice sur les causes hypothétiques de ce mystérieux suicide; car, pour tout le monde, il y a eu suicide. Le chaton brisé de la bague en a témoigné, les médecins ont déclaré une intoxication de curare, et la décoration même de l'atelier, cette apothéose de tubéreuses et de liliums entassés autour du corps, comme pour une veillée funèbre, ont été, pour le commissaire, l'indice d'une préméditation.

Pour la justice aujourd'hui, et pour tout Paris demain, Claudius Ethal, Anglais splenné-

tique et artiste bizarre, s'est donné volontairement la mort en absorbant le contenu d'une bague empoisonnée; l'amoncellement voulu de fleurs rares, la présence dans l'atelier des trois portraits auxquels le peintre attachait le plus de prix, vont corroborer chez tous l'opinion du suicide... Et moi, le meurtrier, le seul auteur du crime, je ne serai même pas inquiété, et je n'ai rien fait pourtant pour établir mon alibi. Au moindre soupçon, à la moindre équivoque, j'aurais avoué, j'aurais crié hautement mon acte : mon acte qui est justice, puisqu'il n'est pas puni. Je suis un justicier.

Ethal devait mourir, il avait comblé la coupe; la preuve en est dans le sang-froid quasi-somnambulique avec lequel j'ai accompli l'acte, presque sans m'en douter.

Même jour, onze heures du soir. — Je viens de relire mon manuscrit. Comme je me disculpe à mes propres yeux, que de peine je prends pour excuser mon acte, mon acte qui est un crime, puisque depuis ce matin je compose mon attitude et mes gestes comme un comédien, égarant à plaisir l'opinion de la justice dans le sens favorable à ma liberté! Et cette

version du suicide, c'est moi-même qui l'ai imposée en laissant entendre qu'Ethal était désespéré de ne pouvoir reprendre ses pinceaux ; et, pour accréditer cette légende du peintre ne voulant pas survivre à son talent, n'ai-je pas communiqué au commissaire la lettre par laquelle Claudius m'invitait à venir chez lui admirer ses portraits?

C'est cette lettre de fou (entendons-nous bien : fou pour un commissaire de police et non pour un artiste) qui a fait conclure au suicide, autre folie!

Cette lettre, j'ai tout de suite senti de quelle utilité elle pouvait être. Aussi, quand, à deux heures, cet homme de la police s'est présenté chez moi en me priant de le suivre rue Servandoni, je me suis bien gardé de la porter sur moi. J'aurais eu l'air de m'être muni d'une preuve; tranquillement, j'ai été la remettre dans la poche de mon habit, et puis, froidement, j'ai suivi l'homme sans plus lui demander le pourquoi de sa visite que l'utilité de ma présence rue Servandoni.

Ce n'est qu'en arrivant devant la maison de Claudius que j'ai cru devoir m'émouvoir : « Serait-il arrivé quelque chose à M. Ethal? »

Et, l'homme gardant le silence, je me suis précipité dans l'escalier. La porte était ouverte! J'ai bousculé un agent dans l'antichambre et je me suis rué dans l'atelier.

Rien n'avait bougé. On avait même respecté a position du cadavre. La bouche, demeurée grande ouverte, avait légèrement noirci, les muqueuses étaient devenues bleues, et, sous les lourdes paupières tuméfiées, comme de l'argent bruni luisait. La main raidie pesait sur le coussin, à la place où je l'avais posée. Le commissaire, un groupe d'agents et deux médecins se levaient à mon entrée, le dos tourné au portrait de la duchesse de Searley.

Alors, calculant tous mes effets, je m'arrêtais, étranglais un cri, saluais rapidement les gens assemblés, balbutiais des « messieurs, messieurs, » et, courant à Claudius, le prenais dans mes bras et, brusquement, cherchais des yeux sa main, la saisissais dans la mienne et découvrais la bague! Alors, avec un grand geste découragé, je laissais retomber cette main.

— Vous deviez passer la soirée ensemble, je crois, monsieur? me demandait le commissaire. N'êtes-vous pas venu hier, vers les six heures, dans cet atelier? — Mais parfaitement, monsieur.

Ethal était arrivé le matin même de Nice et m'avait prévenu par une lettre. Je crois même l'avoir sur moi. (J'esquissais le geste de la chercher). Ethal était désireux de me faire voir ces portraits; il venait de gagner un procès qui lui en rendait la propriété; déjà, depuis un an, Ethal ne peignait plus, de grands ennuis qu'il avait eus à Londres l'avaient découragé; bref, c'était une joie pour lui que d'être rentré en possession de ses œuvres; il y attachait une importance énorme. Que n'ai-je sa lettre! D'où ce décor enfantin de fleurs; hier, c'était fête dans cet atelier. » Et c'était de ma part toute une trame ourdie de mensonges, toute une combinaison de convaincantes vraisemblances débitées avec un sang-froid dont je m'émerveillais. J'étais comme dédoublé, et il me semblait assister en spectateur à un drame judiciaire dont je dirigeais moi-même l'intrigue, les jeux de scène et jusqu'aux gestes des acteurs. Le commissaire et les médecins semblaient s'être donné le mot pour me donner la réplique, et quand, à l'interrogation réitérée : « Ne deviez-vous pas dîner ensemble? » j'eus répondu : « Sans doute; il a encore son habit; nous devions passer la soirée tous les deux; mais, au

moment de sortir, Ethal se déclara fatigué; il avait passé la nuit en chemin de fer, l'odeur de ces fleurs peut-être, la grande émotion de ses tableaux enfin reconquis... Bref, il me priait de l'excuser et de le laisser seul. Nous devions nous retrouver ce soir. — Alors, rien ne pouvait vous faire prévoir, monsieur, la détermination prise par votre ami? — Rien, absolument rien. J'en suis atterré, abasourdi. — Ne parliez-vous pas d'une lettre? — En effet, la lettre par laquelle Ethal m'invitait à venir voir ses tableaux; je l'ai laissée chez moi, je la tiens à votre disposition. — Nous vous serons obligés de nous en donner connaissance, monsieur. Veuillez nous pardonner le dérangement, vous seul pouviez nous donner des renseignements précieux sur le mort. Vous pouvez vous retirer. »

Et ce fut tout.

Dans le vestibule, William, le valet de chambre d'Ethal, arrivé la nuit même de Nice, se précipitait au-devant de moi : « Ah! monsieur, qui aurait pu prévoir?... Dire que je l'ai trouvé en descendant de la gare. Si j'avais pris le même train que lui, rien de tout cela ne serait arrivé. — Il faudra mettre une religieuse auprès de lui,

William. — Non, je veillerai monsieur tout seul; Madame va arriver, sans doute? — Madame? .. — Mais oui, la mère de M. Ethal. Nous ne faisons que télégraphier depuis ce matin. »

Madame! Ethal avait une mère. Il ne m'en avait jamais parlé, et j'ai privé cette mère de son fils. Ç'a été la seule minute d'émotion de la journée. J'ai dit quelques bonnes paroles à William et je suis parti.

Je ne me reconnais plus. Ma sensibilité est tout à fait annihilée. Jamais je n'ai été aussi calme. Est-ce le meurtre qui a développé en moi cette puissance de sang-froid et cette singulière énergie? Et jusqu'ici pas un remords, la conscience au contraire s'affirmant d'heure en heure d'un acte de justice accompli.

30 mai, neuf heures du matin. — Où étais-je? D'où sortaient ces tronçons de portiques et ces longs fûts de colonnes dressés à l'infini? Que de décombres, mon Dieu! Et ces vieilles statues mutilées et ces socles dans le sable, comme il y en avait, comme il y en avait! Où donc avais-je déjà vu cette ville de ruines? Et pas une herbe, pas un lierre.. Du sable et du sable toujours. C'était une étrange solitude.

Pas un oiseau dans l'air. Et quel silence! Et comme l'air était doux; et j'aimais cette ville morte transparente de lune et l'immatérielle pureté de cette nuit. Le porphyre des colonnes y avait des reflets si limpides, et rien ne bougeait dans les ténèbres. C'était un calme délicieux, immobilisant à l'infini des stèles, des pilastres, des pylones et des portiques... Et peu à peu, des froissements de plumes frémirent autour de moi et m'étonnèrent sans m'effrayer; mais d'où pouvaient-ils venir, puisque la ville était morte et qu'il n'y avait pas d'oiseaux? Et, dans la même minute, comme de glauques pierreries pâlirent dans les ténèbres, et je crus à quelques flaques d'eau reflétant des étoiles. Mais il n'y avait pas plus d'eau dans ce désert que d'étoiles dans ce ciel... Et des souffles, des mots à peine murmurés bruirent à mes oreilles, des phrases caresseuses épelées dans un idiome inconnu. Et j'aimais ce chuchotis aux consonnes atténuées, aux voyelles si douces que je ne comprenais pas .. Et les portiques, les stèles tout à coup se peuplèrent. Étaient-ce des cariatides qui s'étaient animées? Jamais je n'avais vu de si doux visages de femmes. Elles s'approchèrent en cercle autour de moi et, tout à

coup, se tinrent immobiles ; elles étaient couleur de cendre et mitrées, coiffées de tiares en cône comme les prêtresses d'Indra. Je n'avais pas peur et pourtant je frissonnais, mais d'un frisson voluptueux, aigu, qui n'était pas de l'épouvante. J'avais déjà vu ces figures quelque part : oui, j'avais déjà vu ces lourdes paupières ourlées et ces sourires triangulaires. Mais où cela? Somnolentes et ironiques, elles se balançaient maintenant autour de moi ; et ce que j'avais pris pour des bruissements d'ailes était le crissement de longues pendeloques d'émeraudes et de métal cliquetant le long de tuniques de soie ; leurs nudités étaient cuirassées de joyaux : des anneaux d'émail, des pectoraux de gemmes étreignaient leurs chevilles et leurs seins. Tout à coup, d'inattendues phosphorescences s'allumèrent dans leurs yeux, des profondeurs sublimes transfigurèrent tous ces visages dont les tiares furent illuminées, et puis tout s'évanouit! Mais je savais maintenant à qui elles ressemblaient. C'étaient autant de « Salomé dansantes, » la « Salomé » de la fameuse aquarelle de Gustave Moreau. Quant aux regards lumineux, aux prunelles phosphorescentes, c'étaient les yeux d'émeraude de l'idole d'onyx,

de la petite Astarté de la maison de Woolwich et de mon parloir.

Jamais je n'ai eu un si doux rêve.

Paris, 5 juin 1899. — Depuis trois jours, c'est l'ignominie des articles et des « premiers Paris » sur Ethal : toutes les boues remuées, toutes les misères de sa vie fouillées, mises au jour comme autant d'épaves, avec le stock des anecdotes vraies ou fausses et des légendes colportées depuis quinze ans sur l'homme et sur le peintre. Son talent même est contesté, et là je reconnais l'influence des confrères. Des femmes sont mêlées à ces histoires, dont l'incognito est à peine respecté; à celles-là, on ne pardonne pas la vogue de leurs portraits; les initiales les dénoncent. Dans quelques-uns de ces articles mon nom est prononcé ; on me cite comme l'ami du mort, et toutes les hontes ressuscitées autour du cadavre rejaillissent aussi sur moi.

Quelle humanité de hyènes! Et comme il avait raison de les mépriser et de les fouailler de ses sarcasmes et de les braver de toutes ses folies d'excentrique, ces faméliques rôdeurs de cimetières qui, le cercueil à peine fermé,

viennent flairer et mordre le corps encore frais.

Cela a été un suicide « bien parisien », comme l'a écrit un imbécile.

Imbéciles tous et lâches et curieux de scandales et, les misérables, en vivant. Quel article nécrologique me réservent-ils? Mais ils n'auront pas le plaisir de me l'écrire. J'ai assez de ce Paris de snobs et de cette vieille Europe routinière et pourrie. Le meurtre d'Éthal m'a libéré, éclairé. Je me suis reconquis et je suis bien moi. Welcôme avait raison : voyager, vivre avec ferveur une vie de passion et d'aventures, s'anéantir dans de l'inconnu, dans de l'infini, dans l'énergie des peuples jeunes, dans la beauté des races immuables, dans la sublimité des instincts.

Je vais réunir mes hommes d'affaires, tout liquider, tout quitter, partir!

Paris, 9 juin. — Il n'y a pas à dire, j'ai eu cette nuit plus qu'une vision : un être inconnu, de l'invisible et de l'intangible, s'est manifesté. J'étais couché et ne dormais point; je m'étais même couché de bonne heure, ayant dans la journée, suivant l'ordonnance de Corbin, fourni une longue marche, tenté de briser mes nerfs par une fatigue saine : « Elle » m'est apparue.

Ma lampe était allumée, ma table de chevet sur mon lit, un livre devant moi, donc, je ne dormais pas.

C'était une figure nue, de taille moyenne, plutôt petite et d'une pureté de lignes incomparable. Elle se tenait debout au pied de mon lit, légèrement renversée en arrière et comme flottante dans la chambre; ses orteils ne touchaient pas le sol; elle paraissait dormir.

Les paupières baissées, les lèvres entr'ouvertes, sa nudité s'offrait, abandonnée et chaste; ses bras nus croisés sur sa nuque soutenaient sa tête en extase, et la cambrure de son torse s'en effilait, ponctué aux aisselles de rouille.

C'était une vision délirante; sa chair avait des transparences de jade; mais de son front diadémé d'émeraudes voltigeait et coulait un voile de gaze noire, une vapeur de crêpe qui dérobait le sexe et s'enroulait aux hanches pour se nouer comme un lien autour des deux chevilles, aggravant de mystère la pâle apparition.

Et j'aurais voulu connaître le regard caché sous ses paupières closes. Un secret pressentiment me disait que cette nudité léthargique possédait l'énigme de ma guérison, cette figure

en extase de morte amoureuse était la vivante incarnation de mon secret.

Et ces mots frémirent à mon oreille : « Astarté, Acté, Alexandrie. » Et la figure s'évanouit.

Astarté, le nom de la Vénus syrienne; Acté, celui d'une affranchie; Alexandrie, la ville des Ptolémées, des courtisanes et des philosophes; Astarté! le nom d'un démon aussi.

Paris. 28 juillet. — Je pars demain pour l'Égypte. »

Ainsi finissait le manuscrit de M. de Phocas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Le legs. 1
Le manuscrit. 13
L'oppression. 27
Les yeux. 37
Izé Kranile. 49
L'envoûtement. 61
L'effroi du masque. 73
Le guérisseur. 85
L'emprise. 99
Série d'eaux-fortes. 111
L'homme aux poupées. 123
L'œil d'Eboli. 133
Liseur d'âmes. 143
Quelques monstres. 155
Les larves. 167
Vers le sabbat. 179
L'opium. 191
Smarra. 201
Le sphinx. 209
Sir Thomas Welcême. 219
Autre piste. 231
Le spectre d'Izé. 241
Cloaca maxima. 253

Les millions de sir Thomas. 26
Le gouffre. 27
Une lueur. 2
Le refuge. 2
Lasciate ogni speranza. 3
Envoi de fleurs ! . . . . . .
La ville d'or. . . . . .
Le piège. . . . . .
Tu n'iras pas plus loin. . . . . .
Date Lilia . . . . . .
Le meurtre . . . . . .
La déesse . . . . . .

Imp. J. Dardaillon, Saint-Denis.

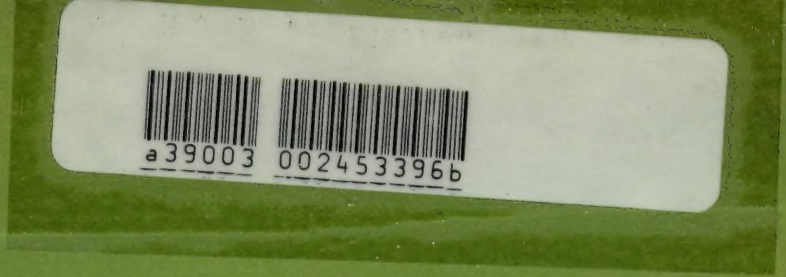
CE PQ 2235
.D93M6 1901
COO DUVAL, PAUL MONSIEUR DE
ACC# 1221946

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

JAN 03'83
JAN 03'83
MAY 05 2001
SEP 30'82
MAY 05 2001
AVR 1
APR 2006
SEP 23'82
OCT 20'82
OCT 20'82
NOV 17'82
NOV 16'82
DEC 12'82


a39003 002453396b